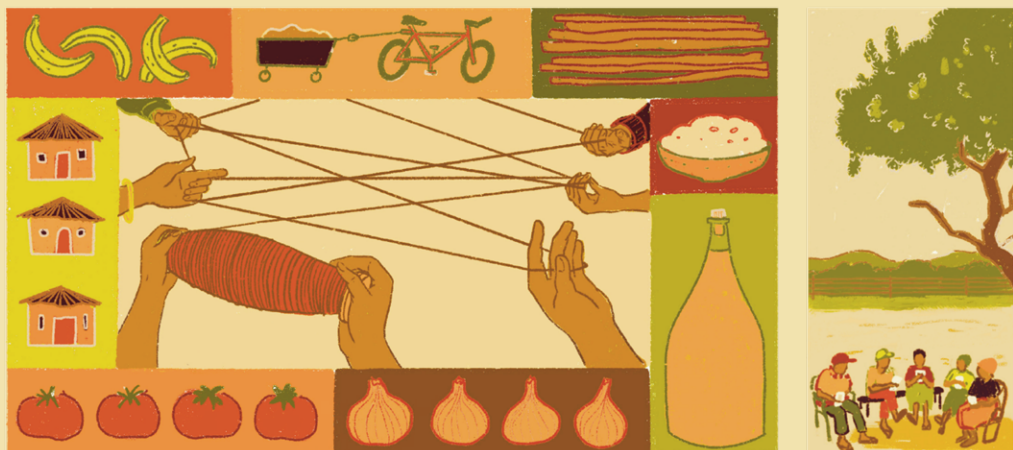


ÉCONOMIE DES RACINES

RÉFLEXIONS ET PRATIQUES

William O. Ruddick

Traduit de l'anglais par Aude Péronne



La fondation Grassroots Economics

Economie des racines
Réflexions et pratiques

—

William O. Ruddick
10 Février, 2025

La fondation Grassroots Economics

Table des Matières

<i>Avant-propos</i>	1
<i>Remerciements</i>	8
<i>À propos du guide</i>	10
<i>Introduction</i>	13
<i>Partie 1 : Réflexions</i>	16
<i>Réflexion 1 : Écosystèmes</i>	18
<i>Réflexion 2 : Sagesse Ancestrale</i>	28
<i>Réflexion 3 : Protocoles de Base</i>	44
<i>Réflexion 4 : Expressions de Protocoles : Le Langage de la Coordination</i>	63
<i>Réflexion 5 : Écosystèmes Numériques</i>	79
<i>Réflexion 6 : Une Voie à Suivre</i>	101
<i>Partie 2 : Pratique</i>	110
<i>Devenir un·e économiste des racines</i>	111
<i>Phase A : Développer une Vision Commune</i>	113
<i>Phase B : Évaluer la Réalité Actuelle</i>	118
<i>Phase C : Développer des Stratégies et Plans d'Action</i>	129
<i>Phase D : Mettre en Œuvre et Ajuster</i>	137
<i>Tisser ensemble : une réflexion finale</i>	146
<i>Annexe</i>	149

Avant-propos

En 2008, à la fin d'une réunion sociale, deux de mes amis, Aubrey Hornsby, investisseur en capital-risque finançant les projets des entrepreneur·euses qui cherchent à avoir un impact social, et Will Ruddick, le futur fondateur de Grassroots Economics et l'auteur de ce livre, étaient en pleine conversation. Aubrey a posé à Will un certain nombre de questions difficiles. Le ton est un peu monté. Par la suite, Aubrey m'a dit, d'un ton perplexe : « Will n'est pas motivé par l'argent. » C'est exact. Sa volonté est motivée par l'amour, par la création de relations harmonieuses et par la tentative de résoudre de vrais problèmes, quelle que soit la difficulté.

Will n'est peut-être pas motivé par l'argent, mais sa compréhension de l'argent est profonde. Il considère l'argent comme une sorte de promesse, comme une unité de confiance fongible. Il explore des connaissances anciennes sur la façon dont, au fil de dizaines de milliers d'années, les villageois·es ont appris à articuler leurs promesses, à instaurer de la confiance et à prendre soin les uns des autres. Il étudie également comment ces protocoles humains fondamentaux, de partage, d'entraide et d'équité, peuvent être adaptés pour sous-tendre les plateformes de registres distribués, utiles à toutes les échelles.

Mon travail est parallèle à celui de Will, en mettant l'accent sur l'accroissement de la collaboration et de l'autonomie gouvernementale au sein des populations en détresse ou après un traumatisme de masse. Comme lui, je travaille en Afrique subsaharienne (Libéria) et avec des protocoles généralisables et interculturels. Nous sommes nombreux à travailler à la construction des infrastructures de notre société mondiale émergente. Le travail de Will participe à l'amélioration du monde. Sa bonté et son amitié me sont très chères. Apprenez ce qu'il enseigne, je vous le conseille.

Dr. Eric Wolterstorff, CEO, Sovereignty First

Qu'est-ce qui constitue la valeur? Comment est-elle créée, représentée et échangée?

Ces questions ont guidé mes 25 années de travail à travers l'Afrique, en République Démocratique du Congo, au Zimbabwe et au Soudan du Sud, en concevant des projets pour renforcer la résilience. De la terre natale de mon père à Abyei, sur les rives du Nil, jusqu'aux agences internationales, aux organisations caritatives et aux entreprises, j'ai cherché des moyens d'appliquer ce que j'appelle le principe STRIVE : des technologies durables renforçant les valeurs et les économies indigènes. Mais ce n'est qu'en me retrouvant assis dans un Kaya avec Will Ruddick dans le comté de Kilifi, au Kenya, que j'ai vraiment compris à quoi pouvait ressembler ce principe en pratique.

Le Kaya, institution spirituelle nichée dans un bosquet sacré, est un lieu où les doyen·nes communiquent avec les ancêtres, guérissent les communautés et protègent les forêts. Ces espaces sacrés ont servi de cadre à d'innombrables conversations entre Will et moi, explorant comment les traditions anciennes peuvent inspirer une économie moderne. À travers son travail révolutionnaire avec Grassroots Economics, Will relie habilement des pratiques comme le travail rotatif et l'engagement collectif à une vision économique ancrée dans la réciprocité et le renouvellement.

Les métaphores de Will, telles que le réseau mycorhizien interconnecté et la danse symbiotique des « Trois Sœurs », remettent en question le capitalisme spéculatif et proposent une alternative basée sur la collaboration, la résilience et l'abondance partagée. Son travail fait le pont entre les traditions ancestrales africaines et la sagesse de la nature, présentant un modèle d'économies locales fleurissant en harmonie avec les valeurs culturelles et écologiques.

Ce guide n'est pas seulement un témoignage de la vision de Will, mais aussi un voyage personnel doté, pour moi, d'une certaine profondeur. Il montre comment les communautés peuvent reprendre en main leur réalité sociale et économique en s'alignant sur les rythmes de la nature et les vérités fondamentales de la connexion humaine. Avec des exemples riches issus du Kaya, du folklore africain et de mises en application concrètes, ce travail est à la fois un appel à redécouvrir la sagesse ancestrale et une feuille de route pour construire des économies plus justes et durables.

Daniel J. Deng, Partner, Detcro, LLC

La quête de sagesse oblige celles et ceux d'entre nous engagés sur cette voie à chercher partout où elle pourrait se trouver. En tant qu'intendant de la Coopérative Jackson, j'ai cherché partout dans le monde un modèle d'échange et de distribution de biens et de services essentiels qui soit équitable et qui ne nécessite ni ne permette l'exploitation ou l'extraction. Un modèle qui répondrait aux besoins matériels et sociaux de la classe ouvrière noire de Jackson, Mississippi, qui constitue l'écrasante majorité de la population de la ville. L'objectif était de permettre une plus grande autonomie économique et une plus grande autodétermination à ces populations. Après avoir cherché pendant près d'une décennie, je suis ravi de dire que j'ai trouvé exactement ce que je cherchais à Kilifi, au Kenya. Dans l'exemple vivant du système dynamique de coordination des *bassins d'engagements* décentralisés combinés avec le déploiement de la main-d'œuvre par rotation et l'allocation collective des ressources. La Grassroots Economics Foundation revitalise et renforce ce système grâce à l'intégration de technologies socio-numériques adaptées au contexte.

Cet excellent travail illustre les raisons qui nous ont mené à adopter cette méthodologie et ce modèle, et pourquoi nous nous efforçons de les placer au cœur de notre programme et de notre pratique de développement économique coopératif à Jackson, dans le Mississippi. Il nous aide à faire progresser nos efforts de démocratisation et d'humanisation de l'économie états-unienne. Ce qui n'est pas une mince affaire, loin de là. Cependant, nous croyons fermement qu'en intégrant la sagesse que Will Ruddick a synthétisée ici aux mouvements sociaux états-unien, nous ferons des progrès majeurs dans cette direction.

Je vous encourage fortement à lire cet ouvrage avec un cœur et un esprit ouverts. Et soyez prêts à embrasser la magie qui peut se produire lorsque nous nous reconnectons aux pratiques traditionnelles de démocratie délibérative et de soins collectifs. Ces pratiques font partie de nos cultures anciennes. Il existe à présent des systèmes qui reposent sur la décentralisation, l'horizontalité, la gestion distributive et l'allocation des ressources. Lorsque nous associons ces cultures anciennes aux meilleures technologies et systèmes de connaissances qu'offre notre monde moderne, la magie opère. En lisant ceci, avec ce point de vue à l'esprit, je crois bien que vous verrez cette œuvre comme une contribution essentielle au renouvellement et à l'amélioration du monde.

Kali Akuno, Coopération Jackson

En tant que designer en restauration d'écosystèmes et leader communautaire, j'ai consacré plus de vingt ans à la régénération des paysages, la gestion des territoires et à la coordination des biens communs. Mon engagement m'a amenée à explorer les dynamiques sociales, écologiques et économiques des structures participatives, où la confiance, le don et la réciprocité structurent les relations entre humain·es et nature dans différents contextes culturels et climats.

Ma démarche s'appuie sur des sciences appliquées telles que la restauration des écosystèmes, l'agroforesterie, la permaculture et l'écologie. De la gestion des paysages de rétention d'eau à la formation des sols, en passant par la conservation des espèces, j'ai appris à percevoir un écosystème non comme une simple somme de données, mais comme un ensemble de valeurs vivantes, transmises et intégrées dans les communs qui nous relient au monde. Convaincue que la gestion des écosystèmes est une clé pour reconstruire nos paysages socio-économiques, mon parcours m'a conduite à étudier les pratiques traditionnelles de gestion collective à travers différents contextes et climats. J'ai découvert que certains principes fondamentaux sont universels, témoignant de leur pertinence intemporelle.

Ma rencontre avec Will Ruddick à Kilifi, au Kenya, a marqué un tournant : en plus de partager ces valeurs, il a développé des outils numériques innovants pour visualiser, valoriser et diffuser les savoirs locaux. Son approche technologique appliquée à la gestion collective des ressources est une avancée majeure, il met en lumière des réalités communautaires souvent marginalisées par les discours traditionnels. Aujourd'hui, au Kenya, j'accompagne Will Ruddick dans l'application des outils numériques de Grassroots Economics et du Sarafu Network. Je conçois et partage des certifications pour valoriser et définir des standards autour des pratiques régénératives et participatives en matière de gestion des sols, des eaux et de production alimentaire saine.

Ce livre est un appel à l'action, un guide, et une célébration de ce qui devient possible lorsque nous nous réunissons avec intention et soin mutuel. Il nous inspire et nous donne les moyens de devenir les *gardiens* à la fois de nos communautés et de nos écosystèmes, en sachant que les deux sont inextricablement liés. Il soutient celles et ceux déjà engagés sur le terrain, ainsi que celles et ceux prêts à s'investir dans ce travail essentiel de construction d'une société fondée sur le soin. Ses outils sont adaptables en fonction des lieux, pensés pour honorer et s'épanouir autour des cultures et traditions locales, tout en permettant des liens entre des personnes issues de contextes, climats, systèmes de croyances et réalités socioéconomiques variés à travers le monde. En utilisant des technologies décentralisées, nous co-créons des

structures collaboratives et participatives florissantes, forgeant des connexions entre individus, groupes et entreprises, locaux et globaux, désireux de transformer leurs foyers, villages et régions. Cela permet de capter les flux de valeur, les engagements, les accords et les interactions des organismes vivants et symbiotiques, et de rendre possibles des systèmes véritablement collaboratifs et participatifs.

Aude Péronne, gardienne d'écosystèmes

Ce guide d'économie pratique propose une solution concrète à l'un des plus grands défis de l'humanité : notre difficulté à coopérer pour un bénéfice mutuel.

Des embouteillages à la surpêche, en passant par les déséquilibres commerciaux et le changement climatique, les échecs de coordination décentralisée autour des ressources partagées sont omniprésents. Le problème ne réside pas dans le manque de volonté de coopérer, mais dans l'absence d'un mécanisme efficace pour organiser l'action collective. Des économistes tels que John Maynard Keynes, Elinor Ostrom et Friedrich von Hayek ont proposé des solutions allant de traités, de normes et de réglementations à la privatisation et la tokenisation. Pour Will Ruddick, la réponse réside dans la « mise en commun des engagements ».

Ce guide propose une approche détaillée et progressive des *bassins de mise en commun des engagements*, en commençant par un petit groupe de membres de la communauté déjà engagé·es et ayant réfléchi à ces mutualisations. S'inspirant des savoirs transgénérationnels autochtones du Kenya et de la biomimétique des réseaux mycorhiziens, Ruddick présente un système économique non monétaire pour coordonner les ressources, qui évolue à partir d'initiatives antérieures liées aux monnaies locales communautaires.

En tant qu'économiste spécialiste de la monnaie, j'ai suivi de près et avec intérêt l'évolution des travaux de Ruddick. Son approche novatrice dans le domaine des monnaies complémentaires a établi de nouvelles normes, notamment par son adoption précoce des technologies mobiles et de la blockchain. Son aptitude exceptionnelle à faire évoluer les systèmes communautaires en réseaux polycentriques de dizaines de milliers de participant·es démontre la dimension visionnaire de ses initiatives dans ce domaine. L'équipe de Grassroots Economics a autonomisé des communautés marginalisées dans les bidonvilles urbains, les camps de réfugié·es et les zones rurales pauvres à travers le Kenya et au-delà.

Le passage des monnaies communautaires aux *bassins de mise en commun des engagements* marque une avancée significative dans la pensée de Ruddick. Bien que de prime abord surprenant, ce changement rappelle la révélation qui frappa John Maynard Keynes dans les années 1930. Dans *The Means to Prosperity*, Keynes s'interrogeait sur la manière dont l'économie mondiale, en situation de pénurie d'or (ou de réserves internationales), pouvait se coordonner de sorte que l'abondance l'emporte sur la rareté. Sa solution a évolué vers sa célèbre proposition de 1941 sur l'union de compensation internationale, basée sur l'équilibre des échanges et la réciprocité, sans dépendance à une monnaie nationale. Keynes affirmait qu'un système monétaire international basé sur l'or, la livre sterling ou le euro propageait des déséquilibres commerciaux persistants, des échanges inéquitables, une spéculation financière excessive et une instabilité économique. Un système comptable avec une union de compensation serait suffisant.

Le *bassin d'engagement*, à l'image de l'union de compensation, se distingue radicalement d'un système basé sur le marché reposant sur une monnaie nationale et une tarification concurrentielle. Dans un tel système, les dettes et crédits financiers entraînent des déséquilibres commerciaux persistants, des inégalités, des abus de pouvoir de marché et une extraction des surplus qui créent des échecs de coordination.

La vision de Ruddick d'un réseau de mise en commun de petits *bassins d'engagements* décentralisés, évoluant à travers une gouvernance polycentrique, propose une perspective radicale : l'engagement et la réciprocité, plutôt que l'échange financier, sont les moteurs d'une coopération efficace et d'une action collective réussie.

Leanne Ussher. Ph.D., Économiste

Will Ruddick a écrit quelque chose d'extraordinaire, un guide qui relie la sagesse ancestrale aux technologies modernes pour réimaginer la manière dont les communautés peuvent coordonner leurs ressources et bâtir une abondance partagée. En tant que personne profondément impliquée dans le développement de systèmes de répartition du capital sur la blockchain (technologies décentralisées) à travers Gitcoin et Allo.capital, je suis frappé par la manière dont les idées de Will sur les protocoles indigènes de coordination des ressources reflètent les principes fondamentaux que nous cherchons à encoder dans les systèmes blockchain.

Les protocoles que Will documente, traditions de travail rotatif, appelées la Mweria au Kenya, aux réseaux complexes de partage de ressources des champignons mycorhiziens, montrent que la nature et les sociétés humaines ont déjà résolu bon nombre des défis de coordination auxquels nous sommes confrontés dans le Web3 (la prochaine génération d'internet). Son cadre pratique démontre comment les communautés peuvent mettre en commun leurs engagements, établir un climat de confiance et faciliter les échanges sans dépendre de systèmes centralisés. Ce sont précisément ces dynamiques que beaucoup d'entre nous cherchent à intégrer dans les mécanismes de blockchain.

Ce qui rend ce travail particulièrement précieux, c'est la manière dont il ancre des concepts abstraits sur les systèmes décentralisés dans des pratiques concrètes, à échelle humaine, qui ont résisté à l'épreuve du temps. Will démontre que la coordination efficace des ressources ne repose pas uniquement sur des mécanismes intelligents, mais aussi sur le développement de bonnes relations, de pratiques culturelles et de valeurs communes. Son immense expérience dans la mise en œuvre de ces idées à travers la Grassroots Economics Foundation offre des enseignements essentiels à tous ceux qui cherchent à bâtir de meilleurs systèmes économiques.

Alors que nous développons de nouveaux outils pour répartir le capital sur la blockchain, les réflexions de Will nous rappellent qu'il ne suffit pas de rechercher une simple efficacité économique, mais qu'il faut aussi renforcer le tissu social qui rend les communautés résilientes. Ce livre offre à la fois des conseils pratiques et des exemples inspirants quant aux façons dont nous pouvons créer des systèmes au service du bien-être humain. Je suis reconnaissant à Will d'avoir documenté ces pratiques essentielles et de nous aider à imaginer comment la sagesse traditionnelle peut éclairer l'avenir de la coordination économique.

Merci, Will, de nous rappeler que chacun·e d'entre nous, avec l'état d'esprit adéquat et des engagements partagés, peut semer les graines d'une économie plus résiliente. Que ces pages déclenchent la révolution open-source qui unit la sagesse de nos ancêtres à notre avenir en réseau.

Kevin Owocki, Founder, Allo.capital & Gitcoin

Remerciements

Ce texte émerge du travail de Grassroots Economics, une fondation à but non lucratif au Kenya qui a collaboré avec des centaines de communautés auparavant marginalisées pour redécouvrir, exploiter et partager leur abondance collective. Grassroots Economics a développé et mis en œuvre les cadres et les logiciels présentés dans ce guide en partenariat avec ces communautés inspirantes, garantissant ainsi que les solutions proposées sont enracinées dans des expériences et des besoins réels.

Un immense merci à Nia Ruddick, ma fille, et à Aude Péronne, ma compagne, de vivre et d'appliquer ces pratiques avec moi au quotidien.

Une grande partie de l'art et de la structure de ce guide est le fruit du travail d'OCTOPI (Cara Eyre, Leila Kidson, Tamsin Lotz).

Un immense merci également à Mustardseed Trust et à Kevin Owocki de Gitcoin pour leur vision et leur soutien dans le développement de ce livre.

Une mention spéciale pour Aude Péronne, traductrice et Noémie Moutel, relectrice et en charge de l'écriture inclusive pour cette édition française.

Trop de personnes ont contribué à ce travail au fil du temps pour que je puisse toutes les nommer, mais je vais essayer :

Bernard Lietaer, Tim Jenkin, Stephen DeMeulenaere, Thibaud Dezyn, Jimmy Heyns, Henk Van Arkel, Annette Loudon, Chris Lindstrom, Christina Bordes, Elizabeth Weiland, Gilfrid Powys, Loucéro Mariani, Jim et Ellen Wagner, Jacky Kowa et sa famille, Dawn Richards, Dr. Margrit Kennedy, Prof. Declan Kennedy, Xenia Heinze, Tim Anderson, Jamie Brown, Kevin Cox, Sergio Lub, Hayem Etienne, Jens Martignoni, Edgar Kampers, Eva Vander Giessen, Michel Bauwens, Lynn Foster, Gabriel Grimsditch, Tobias Fields, Scott Morris, Nemo Curiel, Hugo Godschalk, Guido Hosman, Zachary Marlow, Sep Kamvar, Lorne Covington, Bob et Margaret Macemon, Carla Lundberg,

Chris Cook, Dr. Eric Wolterstorff, Dr. Leander Bindewald, Eric Harris-Braun, Charles Eisenstein, Arthur Brock, Daniel Quay, Guy Staniforth, Thomas Greco, Xochitl Cazador, Tomaž Fleischman, Matthew Slater, Jeff Emmett, Susan Witt, Dil Green, Chakradhar Iyyunni, Arti Ahluwalia, Thomas Greco, Adam Bornstein, Kali Akuno, Gustav Stromfelt, Stephanie Rearick, Holger Hoffmann-Riem, Alison Malisa et sa famille, Tendai Lewa Mtana, Reba Chabeda, Carmen Mauk, Jem Bendell, Robert Mutsaers, Ahmed Maawy, Dr. David Johnson, Mwalimu Musheshe, Alida Bakema-Boon, Sarah Kobusinge, Luca Fantacci, Leanne Ussher, Mark Burgess, Njambi Njoroge, Louis Holbrook, Mohamed Sohail, William Luke, Janet Otieno, Amina Godana, Mbui Emmanuel, Joyce Kamau, Hamida Rhamadan, Emma Onyango, Francisca (Mami) Onyango, Bela Hatvany, Emmy van Kleef, Katrina Bull, George Shungu, Baba George Shungu, Dr. AbdulHakim Maina, Emmanuel Kahindi, Mwanaidi Ruwa, Nadzua Mwero, Jacob Mwatumbi, Mwakalu Chiti, Mwanaidi Nzara, Mjeni Mwero, Uchi Festus, Luvuno Mangale, Chizi Mtokaa, Chizi Charo, Halima Omar, Marriam Ruwa, Chizi Omari, Chizi Chimera, Mwarunga Chiboya, Bahati Kahindi, Julitha Wakisha, Eunice Fathuma, Salama Ngumbao, Agnes Joseph, Margaret Kadii, Nyevu Kahindi, Dorcas Sheria, Johnson Kenga, Lydia Sidi, Sera Seif, Dzendere Mramba, Daniel J Deng, Dama Charles, Amina Nguwa, Dama Karisa, Kalama Kea, Henzo Shedhrack, Riziki Bahati, Walter Mrenje, William Fondo, Queen Umazi, Tatu Kadzo, Moraa Charles, Martha Kalama, Faith Kache, Mara Menzies, Jacklin Neema, Tatu Kadzo, Caroline Dama, Liz Ottosson, Patricia Marcella Evite, Anya Biarozka et Nadia Johanisová.

À Propos du Guide

Imaginez une communauté où chacun·e joue un rôle dans le bien-être des autres, un lieu où la nourriture, le soutien et les ressources circulent aussi librement que les nutriments dans les racines et les champignons d'une forêt. Dans une telle communauté, personne n'est laissé seul·e face aux difficultés, et la force de chacun·e devient la force de tous et toutes. Dans de nombreuses communautés, cet état d'esprit s'entrevoit en temps de crise, lorsque les gens se rassemblent pour mettre en commun leurs ressources, s'entraider, échanger leurs compétences et bâtir de la confiance. Et si cela n'était pas l'exception mais la norme, un protocole profondément ancré dans nos communautés?

Ce livre se concentre sur les protocoles de coordination des ressources, les accords partagés, les pratiques et les systèmes qui permettent une distribution et une utilisation juste et durable des ressources, présents dans les systèmes vivants, qu'ils soient écologiques ou sociaux. Il explore comment ces mécanismes peuvent être utilisés pour soutenir des communautés interconnectées et prospères.

En m'inspirant de ma vie parmi le peuple Mijikenda du Kenya, je partage des observations sur des pratiques qui, bien que spécifiques à certains clans et familles, reflètent des protocoles universels présents à travers le monde. Ces protocoles résonnent profondément en nous, car ils nous relient à la sagesse de nos ancêtres et aux systèmes vivants dont nous sommes issus. Ce livre est un guide pour comprendre et concevoir des réseaux de communautés résilients et autonomes, en s'appuyant sur la sagesse naturelle et ancestrale, tout en intégrant les ressources modernes.

La Partie 1 est conçue comme une réflexion et un voyage, chaque réflexion représentant une étape vers un système qui soutient tous les membres de la communauté planétaire. Ensemble, nous explorerons les principes fondamentaux de l'économie de la nature, les enseignements des anciennes pratiques de coordination des ressources, ainsi que les protocoles sous-jacents qui permettent d'établir la confiance, la durabilité et l'abondance partagée. Nous analyserons également les obstacles à ces protocoles, qui entraînent la centralisation du pouvoir, ainsi que les technologies décentralisées qui offrent une voie de réappropriation.

Dans la Partie 2, vous découvrirez comment ces protocoles ont été concrètement mis en œuvre par la fondation Grassroots Economics au cours de la dernière décennie, s'appuyant sur des traditions ancestrales et soutenus par des technologies modernes. Chaque réflexion s'appuie sur la précédente, vous offrant des concepts-clés et des outils pour donner vie à ces pratiques dans votre propre communauté. Vous trouverez également des jeux d'apprentissage expérientiels, des exercices simples et engageants qui permettent d'incarner ces principes avec votre communauté.

Ce livre est un appel à l'action. L'avenir durable, coopératif et résilient que nous recherchons a déjà été envisagé. Plutôt que d'inventer de nouveaux systèmes, nous pouvons redécouvrir les protocoles qui ont permis aux écosystèmes et aux communautés ancestrales de prospérer. Pendant des générations, les sociétés du monde entier ont fonctionné comme des communautés interconnectées, générant l'abondance à travers la collaboration plutôt que la compétition. Ces pratiques, qui relèvent d'une économie intrinsèque à tous les systèmes vivants, permettent de coordonner les ressources, de partager les responsabilités et de répondre aux besoins de chacun·e. Aujourd'hui, nous avons l'opportunité de raviver et d'adapter ces méthodes, en les intégrant aux outils modernes pour bâtir des communautés prospères et durables.

Ce livre est conçu pour accompagner les organisations et les individus dans la coordination et l'allocation des ressources d'une manière qui favorise la résilience à long terme, le développement communautaire et la cohésion sociale. Les organisations communautaires, les coopératives, les institutions religieuses et les activistes pourront s'en servir pour renforcer les sentiments d'appartenance, la confiance mutuelle et l'autosuffisance économique. Les organisations humanitaires et environnementales y trouveront des outils pour aligner leurs programmes sur des principes inspirés des écosystèmes vivants et des anciens systèmes sociaux. Les ingénieurs de la *blockchain* et les gestionnaires des Organisations Autonomes Décentralisées pourront appliquer ces protocoles pour gérer les ressources partagées et mettre en place des systèmes de crédit mutuel efficaces.

Certains termes centraux à « grassroots economics », *l'économie des racines*, présentent des difficultés de traduction particulières. Nous avons choisi de traduire la notion de « elders » par doyen ou doyenne d'un groupe ou d'une communauté. Il s'agit d'individus dont l'âge appelle le respect et qui peuvent, riches de leurs expériences de vie, apporter aux *bassins d'engagements* un soutien spécifique. La notion de « commitment pool » est traduite par celle de *bassin d'engagement*, et celle de « commitment pooling » par celle de mise en commun des engagements.

Le concept de « seeding », qui désigne l'acte de semer des ressources ou des engagements pour nourrir un écosystème collectif, sera associé aux termes semence ou ensemencement, et les « seeds of commitment » seront traduits par graines d'engagements ou semences de promesses. Enfin, La notion de « stewardship » sera traduite selon le contexte par les notions d'intendance, de gestion, de supervision ou de *gardiennage*. Le terme « steward » pourra être traduit par les termes *intendant·e*, *gestionnaire*, *superviseur·euse* ou *gardien·ne*.

Dans *l'économie des racines*, les technologies décentralisées ne sont pas abordées comme de simples innovations techniques, mais comme des outils au service de communautés souveraines. Fidèle à une vision des communs vivants, *la fondation Grassroots Economics* utilise la blockchain, les systèmes ouverts (open source) et les organisations autonomes décentralisées pour renforcer l'autonomie collective, la confiance partagée et la gouvernance locale. Ces technologies sont intégrées de manière pragmatique et humaine : elles soutiennent la mise en commun des engagements, la reconnaissance mutuelle et la construction d'économies solidaires, vérifiables et enracinées dans le respect du vivant. Loin des promesses abstraites, cette approche ancre les outils numériques dans des pratiques concrètes de coopération et de soin des ressources communes.

Introduction

Il y a dix ans, j'ai été témoin de la transformation et de la guérison d'une communauté au travers d'une pratique ancienne, renouant avec quelque chose de naturel et de normal, chantant à nouveau les chansons de ses grands-parent·es. Dans un petit village de Kitui, au Kenya, les voisin·es faisaient face à une grave sécheresse. L'eau était rare, les réserves alimentaires étaient faibles et la survie semblait incertaine. Mais au lieu de s'éloigner les un·es des autres, la communauté s'est rassemblée. Ils et elles ont ravivé un ancien système traditionnel de travail rotatif appela la **Mweria**,¹ où chacun prenait à tour de rôle soin des maisons et des cultures des autres, tout en mettant leur temps et leurs ressources en commun de manière équitable et réfléchie. Celles et ceux qui avaient plus de connaissances les partageaient, celles qui avaient des graines les distribuaient, et ceux qui avaient du temps travaillaient sans relâche, veillant à ce que personne ne souffre de la faim ou de la soif, tout en garantissant une réciprocité et une équité à long terme.

Une fois réactivés, ces cycles de Mwerias ne se sont jamais arrêtés. Aujourd'hui, la communauté utilise cette même tradition pour aider à construire et réparer des maisons et à entreprendre des programmes de collecte d'eau à grande échelle, le tout sans argent. Cette expérience m'a laissé une profonde impression. J'ai vu de mes propres yeux l'immense pouvoir de l'action collective et l'élan qui peut naître de petites mais puissantes graines d'engagement. La population de ce village n'a pas seulement survécu à la sécheresse, elle a trouvé un moyen de prospérer en comptant les un·es sur les autres, comme leurs ancêtres le faisaient depuis des générations.

C'est à ce moment-là que j'ai compris que la sagesse dont nous avons besoin existe déjà, je ne savais tout simplement pas où la chercher. Des pratiques comme le travail rotatif, la gestion collective et la mise en commun des ressources ne sont pas seulement possibles, elles sont profondément enracinées dans notre héritage commun. Ces méthodes ancestrales, que j'ai vues prendre vie dans ces villages de Kitui, sont plus que de simples pratiques, elles incarnent des protocoles profonds de résilience. Des pratiques similaires existent à travers tout le Kenya et dans

¹ Remarque: de nombreux noms sont utilisés pour désigner des traditions similaires à travers le Kenya. L'orthographe de la Mweria utilisée ici vient de la côte du Kenya, tandis que chez les Kamba, elle pourrait s'écrire Mwethia.

toutes les cultures de la planète. Ce sont des outils adaptables et puissants que toute communauté ou tout système vivant peut adopter pour prospérer. Ce guide représente un voyage en termes de réflexion, d'espoir et de compréhension, avec pour objectif de soutenir et d'élargir ces pratiques ancestrales à travers les systèmes vivants et les réseaux de confiance.

L'esprit communautaire n'est pas un simple concept abstrait; c'est une entité vivante et vibrante, tissée dans nos sociétés. Notre force émane de cette identité collective, d'un héritage commun transmis de génération en génération. Cet héritage nous inculque les principes des systèmes de soutien communautaire.

Ces pratiques ne sont pas nouvelles; elles relèvent d'une économie ancestrale, intrinsèque à nos cultures et écosystèmes, et elles forment le socle de nos relations les un·es avec les autres.

La beauté d'une communauté réside dans le soutien mutuel que nous nous apportons. Cependant, les systèmes financiers modernes créent souvent un fossé qui élargit la distance entre nous et entrave notre capacité à coopérer et à nous entraider. Dans ce contexte, les anciens systèmes de coordination des ressources sociales et écologiques, et leur rôle en tant que protocoles de confiance et de réciprocité, revêtent une importance capitale.

L'expérience que j'ai acquise en observant et en participant à ces pratiques a été profondément transformatrice. J'ai vu comment ces systèmes résonnent avec d'autres pratiques vitales et des proto-protocoles sociaux (coutumes fondamentales favorisant la coopération et le partage des ressources) à travers le monde. De plus, j'ai observé leur polyvalence et leur adaptabilité, s'intégrant parfaitement dans un large éventail de situations, des camps de réfugié·es aux communautés agricoles, des groupes religieux aux réseaux blockchain et réseaux sans fil, des villes urbaines aux réseaux d'affaires.

En tant que fondateur de la fondation Grassroots Economics, mon intention avec ce livre est de partager mes idées, mes apprentissages, mon langage et mes protocoles afin d'inspirer et d'outiller d'autres initiatives. J'imagine un avenir où *l'économie des racines* n'est pas seulement diffusée et intégrée de manière transparente dans les écosystèmes humains, mais est également reconnue et adoptée à travers la planète, permettant aux individus et aux communautés, qu'elles soient locales ou interconnectées globalement, de coordonner leurs ressources pour le bien-être collectif. Ce guide est une humble contribution en faveur de cet avenir.

Partie 1 :



Réflexions

Votre Rôle

« Une 'économie sans valeurs spirituelles, humaines et écologiques, c'est comme du sexe sans amour.'² »

—
E.F. Schumacher

Ce voyage n'est pas qu'une question d'apprentissage, mais de participation. Tandis que nous réhabilitons et explorons des protocoles économiques inhérents aux systèmes vivants, nous devons comprendre que ces protocoles existent déjà dans notre culture vivante, nos valeurs, notre spiritualité, notre habitat et nos familles, ainsi qu'en nous-mêmes. Vous faites partie de cette histoire, et la singularité de vos compétences, de vos ressources et de vos rêves est essentielle à la construction de communautés résilientes. Chaque réflexion vous encourage à expérimenter, à tester de nouvelles idées, à explorer des pratiques de coordination des ressources, et à progresser vers une action collective. À la fin de ce guide, vous disposerez d'outils, de réflexions et d'une feuille de route propices à transformer votre communauté en un espace où chaque personne est valorisée et où chacun·e contribue à un avenir partagé.

J'utiliserai souvent le terme communauté dans ce guide. Une communauté ne se limite pas aux personnes qui nous entourent; elle représente le lien entre ce que nous valorisons et partageons collectivement, l'espace où nos ressources et nos relations prennent vie. Je vous invite à être la graine qui fera grandir la communauté autour de vous, en utilisant et en développant les protocoles présentés dans ce guide.

Prenez un instant pour réfléchir : Quelles expériences avez-vous vécues en matière de soutien communautaire et de partage des ressources? Avez-vous, ou quelqu'un·e de votre connaissance, déjà reçu de l'aide sans qu'on attende quelque chose en retour? Qu'avez-vous ressenti? Un sentiment de reconnaissance? La relation s'est-elle poursuivie au-delà de cet échange? Et si nous pouvions intégrer l'essence de ces expériences dans un langage commun, avec des protocoles concrets que nous pourrions suivre au quotidien pour structurer nos communautés, comme le fait le monde naturel?

² Cette citation attribuée à E.F. Schumacher — « L'économie sans valeurs spirituelles, humaines et écologiques, c'est comme le sexe sans amour » — provient de son essai fondateur *Buddhist Economics*, publié dans le magazine *Resurgence* n°11 (1968) et rappelé par Satish Kumar dans l'édition du 25^e anniversaire (*Resurgence*, Hartley & Marks, 1999), où il souligne l'importance de relier l'économie à une éthique de la compassion et du vivant.

Ce guide est une invitation à nous reconnecter à nos racines et à réimaginer la façon dont nous allouons et coordonnons nos ressources, en honorant à la fois nos ancêtres et l'avenir que nous voulons bâtir. En vous lançant dans cette aventure, vous rejoignez un mouvement mondial, une rébellion pollinisante, un retour aux racines de la résilience.

Alors, commençons.

Réflexion 1 : Écosystèmes

Le mot « **économie** » trouve son origine dans le terme grec ancien *οἰκονομία* (oikonomia). Il s'agit d'un mot composé de *οἶκος* (oikos), signifiant société, maison, foyer ou ménage, et de *νόμος* (nomos), qui signifie loi, coutume, protocole, gestion ou *intendance*. Son sens originel renvoie à l'*intendance* de la société. Aujourd'hui, nous pouvons comprendre l'économie comme un système ou un réseau coordonnant (la production, la distribution et la consommation) des ressources, et l'économie politique comme l'étude de la manière dont ces systèmes fonctionnent.

Le terme « **grassroots** » est une métaphore désignant des mouvements fondamentaux et fondateurs issus du peuple, analogues aux racines dans le monde végétal. Un seul brin d'herbe est fragile, mais ensemble, les racines peuvent stabiliser des montagnes entières. Historiquement, ce terme a représenté des efforts collectifs initiés localement, portés par l'action et la participation des communautés. **L'économie des racines** (grassroots economics) s'appuie sur cette fondation en désignant l'étude et la pratique de la coordination des ressources à partir des racines, où les communautés gèrent et partagent collectivement leurs ressources.

Les Grecs anciens et d'autres cultures sur lesquelles nous allons réfléchir plaçaient les humain·es et les systèmes vivants en général au centre de l'économie. Pour parler de l'économie dans les systèmes vivants, nous devons nous connecter aux écosystèmes, qui en sont la base. Un exemple fascinant est celui des écosystèmes de plantes et de champignons. Les plantes offrent des nutriments au réseau souterrain de champignons mycorhiziens à travers leurs racines et le sol environnant. Elles puisent également dans l'abondance de ce réseau, recevant des nutriments transportés par les champignons sur de grandes distances. Elles contribuent au réseau lorsqu'elles ont un surplus, en laissant tomber leurs feuilles, et même en mourant.

Une manière de concevoir ces plantes et ces masses racinaires et fongiques connectées est de les voir comme une mise en commun des ressources. Ce type de communs fonctionne sur un principe de réciprocité à long terme, où les contributions et les bénéfices sont répartis dans le temps, plutôt que sous forme d'échanges immédiats ou directs.

À travers ce même prisme, nous pouvons imaginer les réseaux de plantes et de champignons exprimant une forme de conscience distribuée, ancrée dans les processus évolutifs et les relations écologiques. Leurs interactions semblent guidées par une intention de soutenir la vie, et par des attentes de réciprocité et des engagements intrinsèques envers l'avenir. L'eau et les autres nutriments qu'une plante reçoit du réseau finiront par y retourner. Un jour, la plante donnera tout ce qu'elle a acquis et plus encore, les nutriments qu'elle a transformés et produits grâce à la photosynthèse ou à la symbiose bactérienne, comme le font les haricots pour produire de l'azote utilisable.

Ce réseau vivant a construit et participe continuellement à un accord tacite, il donne aux plantes, tout en attendant à ce que celles-ci rendent en retour. Le réseau, composé d'autres plantes, de champignons, de bactéries et même d'animaux dans l'écosystème, pourra un jour puiser dans les nutriments de cette plante dans le futur (ce que l'on peut interpréter comme une dette). Au cœur des protocoles économiques intrinsèques à ces systèmes se trouvent les mécanismes de mise en commun des ressources et de coordination des réseaux fongiques. Le réseau fongique assure le transport des nutriments, le stockage limité des nutriments, la redistribution des ressources entre les plantes connectées, tout en se maintenant et en se nourrissant du réseau pour croître et prospérer.

Les organes clés des champignons mycorhiziens³, montrés sur l'illustration 1, comprennent :

- **Hyphe :**
Structures filamenteuses qui s'étendent dans le sol, absorbant l'eau et les nutriments comme le phosphore, l'azote et le potassium.

3 Extrait de l'article en anglais sur la mycorhize arbusculaire (biochimie, génétique et biologie moléculaire) : <https://www.sciencedirect.com/topics/biochemistry-genetics-and-molecular-biology/arbuscular-mycorrhiza>

- **Mycélium :**

Un réseau d'hyphes qui connecte les racines des plantes, facilitant et dirigeant l'échange de nutriments entre elles.

- **Arbuscules :**

Structures spécialisées situées à l'intérieur des cellules des racines des plantes, permettant un échange direct de nutriments entre le champignon et la plante.

- **Vésicules :**

Unités de stockage situées dans les hyphes, conservant des nutriments limités pour une utilisation ultérieure, servant de réserve ou de ressource commune pour les plantes connectées au réseau.

- **Spores :**

Unités reproductives qui permettent de semer de nouvelles colonies fongiques, de stocker du matériel génétique et des réserves d'énergie, et de germer en fonction des conditions favorables.

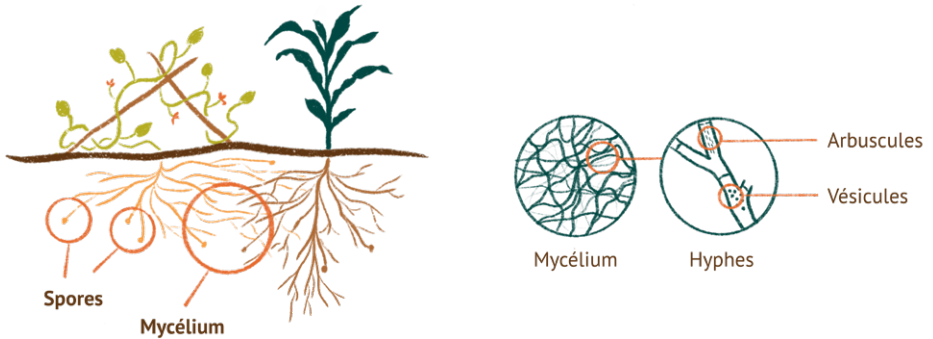


Illustration 1. Plantes et champignons

Nous ignorons encore beaucoup de choses sur ces réseaux fongiques, mais nous pouvons prendre en compte les différentes fonctions de leurs organes comme base pour comprendre la coordination des ressources. Ces fonctions sont particulièrement visibles dans la relation entre les champignons et les Trois Sœurs.

Les Trois Sœurs et les Champignons

L'ancienne pratique agricole de la culture associée ou de la polyculture du maïs, des haricots et des courges, connue sous le nom des Trois Sœurs (voir illustration 2), est un exemple remarquable de la façon dont la nature et l'humanité travaillent ensemble pour optimiser la coordination des ressources. Cette technique, vieille de plus de 5 000 ans, illustre la synergie entre les plantes et leur environnement. La culture associée est avant tout un système écologique, fondé sur les interactions et les relations naturelles entre différentes espèces végétales, les micro-organismes du sol et l'environnement. Cependant, les humain·es ont joué un rôle clé dans l'optimisation de cette méthode, en sélectionnant des cultures compatibles, en optimisant les schémas de plantation et en gérant le système afin d'améliorer la productivité et la durabilité. Nos ancêtres, conscient·es des avantages mutuels de cultiver ces plantes ensemble, étaient de véritables pionniers et pionnières dans la compréhension de la coopération naturelle des écosystèmes. Cette pratique s'est révélée être un véritable trésor agricole, et montre l'interdépendance profonde des espèces végétales pour favoriser une croissance saine et la régénération des écosystèmes.



Illustration 2. Technique de culture associée des Trois Sœurs

Chacune des Trois Sœurs contribue à la santé globale du groupe grâce à un soutien physique et au partage des ressources. Le maïs sert de tuteur naturel aux haricots, leur permettant de grimper et d'accéder à la lumière du soleil sans s'étendre au sol. Ce soutien structurel optimise l'espace et l'exposition à la lumière pour les trois plantes. La courge s'étale au sol, créant un paillis vivant qui supprime la croissance des mauvaises herbes, réduit l'érosion du sol et retient l'humidité. Ses grandes feuilles couvrent le sol et maintiennent les conditions favorables à la croissance de ses plantes sœurs. Les haricots, en s'enroulant autour du maïs et de la courge, contribuent à la création d'un microclimat. Cela réduit la vitesse du vent, modère la température et préserve l'humidité. Ensemble, ces plantes forment un environnement plus stable et résilient favorisant leur croissance.

Au-dessus du sol, le rôle des humain·es dans la plantation et la culture de ces plantes est crucial, car ils gèrent les dimensions spatiales et temporelles de cette relation symbiotique. Cependant, la complexité du système des Trois Sœurs, dépasse ce qui est visible à l'œil nu. Sous le sol, un autre niveau de coopération complexe se déploie, soutenue par un réseau souterrain de champignons.

Sous le sol, les racines du maïs, des haricots et des courges interagissent de manière aussi vitale que leurs contributions visibles en surface. Chaque plante possède un système racinaire spécialisé, lui permettant d'accéder à des nutriments distincts, établissant ainsi une répartition du travail dans l'absorption des nutriments. Le maïs développe un système racinaire profond, capable d'atteindre le phosphore (P) dans les couches inférieures du sol. Le phosphore est essentiel au développement des racines, à la floraison et à la production d'énergie chez les plantes. La courge, avec son système racinaire étendu et peu profond, excelle dans l'absorption et la diffusion du potassium (K), un élément-clé pour la fonction cellulaire, la photosynthèse et la régulation de l'eau. Les haricots établissent une relation symbiotique avec des bactéries fixatrices d'azote, convertissant l'azote atmosphérique (N) en une forme directement utilisable par les plantes. Ce processus enrichit le sol en azote, un élément essentiel à la synthèse des protéines, à la photosynthèse et à la croissance des plantes. Le partage de ces ressources essentielles ne repose pas uniquement sur les capacités propres aux plantes, mais aussi sur un réseau souterrain géré par les champignons mycorhiziens. Ces champignons jouent le rôle de coordonnateurs des ressources, permettant aux plantes de mettre en commun et d'échanger leurs nutriments. Le réseau mycorhizien connecte les racines du maïs, des haricots et des courges, permettant à chaque plante de bénéficier des nutriments acquis par les autres.

Ainsi, le maïs envoie des signaux à travers ce réseau lorsqu'il a besoin de plus de potassium et d'azote, incitant les haricots à libérer leur excès d'azote et la courge à céder son potassium. En retour, lorsque le maïs a un surplus de phosphore, il le redistribue aux haricots et aux courges via ce même réseau.

Cet échange constant de ressources, facilité par les champignons, forme **une économie des racines** qui fonctionne en continu sous la surface. Le réseau fongique ne se limite pas à servir de canal d'échange de nutriments, il joue également le rôle de système de stockage. Ses vésicules conservent des nutriments, constituant ainsi une réserve commune d'où chaque plante peut puiser selon ses besoins, créant ainsi un *bassin* de ressources partagées. En échange de ce service, les champignons consomment de petites quantités de sucres produits par les plantes lors de la photosynthèse. Cette relation symbiotique est bénéfique pour toutes les parties impliquées, les champignons jouant un rôle essentiel dans le maintien de l'équilibre de la distribution des nutriments.

Les champignons mycorhiziens ne se limitent pas à faciliter l'échange de nutriments; ils régulent également le flux des ressources, priorisant celles-ci en fonction des besoins de chaque plante. Ils répondent aux signaux des plantes, garantissant une distribution efficace et équilibrée des nutriments. Ce système dynamique d'allocation des ressources est encore largement méconnu, et des recherches en cours tentent de percer les mystères de la manière dont ces champignons gèrent des interactions aussi complexes. Les fonctions remplies par les champignons mycorhiziens, connexion, échange, stockage et régulation des nutriments, reflètent les principes d'un écosystème sain. En orchestrant le flux des ressources et en répondant aux besoins des plantes, les champignons créent un environnement proto-social où la vie peut prospérer.

La relation entre le maïs, les haricots, la courge et les champignons mycorhiziens illustre un système naturel de coordination des ressources qui rappelle les principes d'échange symbiotique présents dans les systèmes écologiques et les anciens systèmes économiques. Ce réseau fongique souterrain ne se contente pas de soutenir la croissance des plantes, il incarne également les principes fondamentaux du partage, de *l'intendance* et de la coopération qui sont au cœur des *économies des racines*. Les Trois Sœurs, soutenues par les champignons, offrent un modèle de gestion durable et interconnectée des ressources. Nous réfléchirons à la fonctionnalité des écosystèmes et les comparerons aux systèmes socio-économiques issus des anciennes pratiques humaines de coordination des ressources.

Réciprocité à Long Terme

A travers les dynamiques écosystémiques et l'observation des systèmes naturels, on peut percevoir l'immense abondance et la patience de la nature et de ces cycles. Une plante peut puiser des nutriments du réseau tout au long de sa vie. Elle peut ensuite être mangée par un cerf, qui, à son tour, se nourrira de l'abondance de ces plantes durant toute son existence, ne restituant les nutriments qu'à travers ses excréments et sa mort. Le système continue de fonctionner sans problème. Dans un écosystème en bonne santé, chaque organisme contribue aux ressources mises en commun.

Bien sûr, si ce cerf consommait tous les nutriments et les rejetait sur du béton ou dans des systèmes d'épuration incapables de les restituer à la forêt ou au sol, l'abondance de cet écosystème finirait par s'épuiser. Cependant, le cerf est guidé par ses instincts biologiques : il reste dans son habitat forestier pour la nourriture et la compagnie, ce qui l'amène naturellement à y déféquer et à y mourir, restituant ainsi les nutriments qu'il a accumulés, transformés et assimilés au cours de sa vie.

La Courge qui ne voulait pas s'arrêter

Imaginez une courge qui ne pourrait pas s'arrêter de grandir et qui pourrait, d'une manière ou d'une autre, forcer tous les nutriments de la planète à circuler à travers elle. Imaginez-la finir par dépasser les montagnes et atteindre la taille de la lune. Que pourrait-elle bien faire de toutes ces ressources? Peut-être essaierait-elle de polliniser et de faire germer des courges sur une autre planète? Bien que la reproduction soit l'un des objectifs de nombreux organismes, un écosystème sain est un système dans lequel chaque être vivant représente une graine pour des ressources mises en commun, et où la vie du réseau est plus grande que celle d'une seule et unique courge, aussi énorme soit-elle!



Même les relations prédatrices, dans la nature, suivent cette réciprocité à grande échelle. Les nutriments retournent à la terre pour nourrir les plantes, qui nourrissent à leur tour les lapins (par exemple), et ces derniers peuvent ensuite être consommés par les loups. Tout finit éventuellement par réapparaître. Les dettes sont réglées, sinon le système vivant se brise et s'effondre. Nous reviendrons sur les relations parasitaires et prédatrices plus tard lorsque nous aborderons les systèmes monétaires dans la Réflexion 4.

Réflexions Partagées :



Le sujet de l'économie telle qu'il se manifeste dans le monde naturel est vaste et fascinant. Parmi les lectures essentielles pour mieux comprendre ce sujet, on peut citer Lynn Margulis sur l'hypothèse Gaïa, Paul Stamets sur les réseaux fongiques et E.O. Wilson sur l'eusocialité. Si vous souhaitez approfondir les relations complexes entre les lichens, les mousses, les arbres, les fourmis et bien d'autres organismes, je vous recommande vivement d'explorer les travaux de ces écologistes et aussi bien d'autres. Leurs découvertes résultent de décennies d'observations.

La section suivante propose quelques réflexions pour vous aider à observer les écosystèmes et à comprendre comment ils peuvent éclairer votre approche de l'économie.

Pouvez-vous observer les schémas et fonctions écosystémiques?

Tenez un Journal :

Honorez vos observations et réfléchissez à vos inspirations. Tenez un journal ! Notez ce que vous observez, comment vous vous sentez et ce que vous apprenez sur la coordination des ressources dans la nature. Ce journal vous sera utile tout au long de ce guide. Rappelez-vous que nous sommes tous et toutes des formateur·ices de formateur·ices. Votre journal est aussi important que ce guide!

« *Souviens-toi, la seule différence entre s'amuser et faire de la science, c'est de prendre des notes.*⁴ »

—

Adam Savage

4 Adam Savage : Cette citation est attribuée à Adam Savage dans de nombreuses interviews, conférences, et dans son livre "Every Tool's a Hammer" (2019), où il parle justement de documentation dans les processus créatifs.

Choisissez un endroit à observer :

Visitez un espace naturel, un parc, un jardin⁵, ou même un coin tranquille de votre quartier. Retournez-y aussi souvent que possible et observez comment il évolue. Remarquez les odeurs, les couleurs, les textures, ainsi que les interactions entre les différents éléments. Où se trouve l'eau? Que font les insectes? Quels animaux s'y nourrissent ou s'y abritent? Quel est l'effet du soleil? Qu'est-ce qui change d'une année à l'autre?

Observer les schémas :

Imaginez comment chaque élément contribue à l'ensemble. Remarquez-vous des schémas ou des cycles? À quoi ressemblerait votre communauté, votre famille ou votre société si elle suivait un schéma similaire? (Peut-être observez-vous déjà certaines récurrences?)

Observer dans le temps :

Retournez à cet endroit à différentes saisons. Observez l'évolution des relations entre les plantes, les animaux et leur environnement. Remarquez comment la vie s'adapte aux changements de conditions.

La nature a perfectionné l'art de la résilience grâce aux cycles, aux relations et à la coopération. En considérant nos communautés comme des écosystèmes, nous pouvons dépasser la rareté et la compétition pour créer des systèmes où tous et toutes peuvent prospérer. Et si nous concevions nos économies pour qu'elles soient aussi résilientes et interconnectées que la nature elle-même? La prochaine réflexion explorera comment nos ancêtres ont déjà mis en place de tels modèles.

5 Le livre de Gibson-Graham, Cameron et Healy, *Take Back the Economy* (2013), réinvente l'économie comme un jardin, un espace de prise de décision éthique.

Réflexion 2 : La Sagesse Ancestrale

Si la symbiose entre les plantes et les champignons peut sembler métaphorique, elle est en réalité bien plus qu'une simple image. Les écosystèmes coordonnent réellement le partage des ressources à travers des boucles de rétroaction et de réciprocité. Comprendre que les communautés humaines reflètent ces mêmes schémas n'est pas qu'une analogie, mais une perspective puissante et inspirante. Nous aussi, nous pouvons mettre nos ressources en commun, en reconnaissant que dans les systèmes vivants, l'entraide mutuelle est le fondement de la résilience.

Après avoir appris des Kamba de Kitui, au Kenya, comme mentionné dans l'introduction, j'ai découvert des communautés résilientes similaires dans des villages ruraux où je me suis installé le long de la côte kényane. Parmi le peuple Mijikenda, j'ai trouvé des noyaux de résilience culturelle appelés Kaya, où les habitants ont su préserver une compréhension profonde de l'abondance de la nature ainsi que leur rôle dans la réciprocité, aussi bien envers l'environnement qu'envers les un·es les autres.

Sur la page suivante se trouve une histoire inspirée des récits de Mara la conteuse⁶ et de Mwakalu Chiti, un doyen du peuple Duruma.

⁶ Mara the Storyteller est une source inspirante de contes locaux. Vous pouvez découvrir d'autres histoires ici: <https://www.marathestoryteller.com/>



L' histoire de la calebasse magique

Il y a longtemps, dans un village niché au cœur d'une forêt, un doyen respecté détenait une gourde sacrée appelée calebasse. Chacun·e dans la communauté pouvait, à tour de rôle, imaginer ce dont il avait besoin, comme des céréales ou des outils, et ces objets apparaissaient magiquement dans la calebasse. Mais pour que la magie opère, il fallait aussi y mettre des choses, comme les surplus de chaque saison. Au fil des générations, tant de richesses avaient été accumulées dans la calebasse que certains en vinrent à douter de la nécessité d'y contribuer à nouveau.

Un jour, deux hommes sceptiques envers la tradition s'introduisirent furtivement dans la hutte du doyen et volèrent la calebasse. Ils s'enfuirent dans une grotte et commencèrent, avec avidité, à en extraire toutes sortes de céréales, d'herbes précieuses, de gemmes, d'outils et d'armes, sans retenue, jusqu'à ce que la calebasse commence à se fissurer. Pris par l'excitation de leur pillage, les deux hommes continuèrent à tirer de plus en plus de richesses, sans remarquer la fissure grandissante. Finalement, la calebasse se brisa en deux, libérant un immense flot de tout ce qui n'avait jamais été placé dedans et ensevelissant les deux hommes sous cette avalanche.

Le lendemain, les doyen·nes et le reste de la communauté découvrirent que la calebasse avait disparu. Ils et elles étaient bouleversé·es, car elle était la base de leur partage des ressources et de leur entraide. Après l'avoir cherchée partout, ils et elles finirent par apercevoir une grotte d'où s'échappaient des céréales en décomposition et des outils brisés. En creusant dans l'amas d'objets, ils et elles trouvèrent les deux hommes morts, la calebasse brisée en deux entre eux.

La communauté s'empessa de réparer la calebasse. Ils et elles tentèrent de la recoudre, mais lorsqu'ils et elles y plongaient la main, aucune richesse n'en sortait. La magie était brisée. Se rappelant la tradition, ils et elles y déposèrent leur surplus de céréales, mais cela ne suffit pas à réparer les dégâts. Ils et elles ajoutèrent alors leurs outils de construction en trop, mais cela ne fut pas non plus suffisant.

Le sage doyen se souvint que la calebasse avait une histoire de création que lui avait raconté son grand-père. Au début, elle était vide. Sept générations auparavant, les arrière-grands-mères de la communauté l'avaient remplie de leurs larmes et de leurs premiers serments.

Ainsi, les adultes de chaque famille prononcèrent des serments solennels sous le baobab. Ces serments représentaient leurs promesses les plus profondes, leur engagement à offrir leurs services, leurs outils et même leurs récoltes excédentaires pour le bien des sept générations à venir. Chacun·e versa une larme en énonçant son serment dans la calebasse, devant tous et toutes, pour que leurs paroles soient entendues et témoins de leurs engagements.

Ce n'est qu'à ce moment-là que la magie fut restaurée et que la calebasse se reconstitua.

Imaginons un *bassin de ressources communes* comme la calebasse. Considérons-le comme une réelle banque de semences. Nous pouvons immédiatement identifier certaines menaces pour sa survie à long terme. Nous pourrions craindre que, comme dans l'histoire de la calebasse, quelqu'un·e prenne trop de semences sans en restituer. De tels risques nous poussent souvent à restreindre l'accès et à clôturer les biens communs, alors que les écosystèmes naturels ont évolué en équilibrant leurs propres limites au fil de millions d'années à travers des réseaux biologiques. La quantité que les plantes extraient du réseau mycorhizien est régulée par leur biologie, mais ce n'est pas le cas pour nous.

Nous, les humain·es, pouvons potentiellement prendre des décisions impulsives sur des échelles de temps que les systèmes fongiques mettraient des générations, voire des périodes entières d'évolution, à atteindre. Le temps nécessaire aux plantes pour restituer des nutriments à un réseau donné est limité par leur biologie, alors que le nôtre ne l'est pas, du moins à l'échelle de nos vies. Nous pourrions choisir de partir sans jamais restituer de graines à la banque de semences. Nous pourrions même aller jusqu'à la détruire par le feu.

Cela signifie que, tandis que des millions d'années d'évolution ont façonné les rythmes et les limites de la nature, nos systèmes humains fonctionnent selon d'autres dimensions : celles des émotions, de la réputation, de la mémoire, des normes culturelles et des règles. Nous possédons une infrastructure sociale qui joue le rôle de la calebasse magique, des champignons mycorhiziens et des régulateurs biologiques, mais sur des échelles de temps bien plus rapides. Cela nous permet d'être dynamiques et adaptatifs, mais implique aussi que nous pouvons déséquilibrer et briser des systèmes beaucoup plus rapidement.

Reprenons l'exemple de la banque de semences communautaire⁷. Si chaque membre de la communauté peut suivre ce qui a été déposé dans la banque et appliquer une règle selon laquelle il peut en retirer une quantité déterminée, mais ne pourra en reprendre qu'après en avoir restitué le double, alors le système peut atteindre un équilibre et perdurer. Ces règles peuvent toutefois être trop rigides et nécessiter des ajustements; une certaine flexibilité pourrait être accordée aux familles en difficulté, par exemple. En observant les communautés qui nous entourent, on constate que les anciennes règles de ces systèmes ne sont ni strictes ni immuables, mais laissent place à différentes situations, à la clémence et à d'autres formes de compensation.

⁷ Voir des exemples issus du réseau *Nayakrishi Andolon* (initiative agricole communautaire centrée sur la biodiversité, rassemblant environ 350 000 agriculteurs) au Bangladesh: <https://prabartana.com/ubinigdemo/blog/category/nayakrishi-andolon/>

Nous pouvons ici examiner des normes sociales simples, ainsi que les règles et protocoles en place. Quels systèmes doivent être instaurés pour que de telles règles fonctionnent réellement? Observons à présent comment l'accès équitable aux biens communs est mis en pratique.

En pratique

Les Duruma font partie d'une société composée de neuf tribus, appelée le peuple Mijikenda, qui vit le long de la région côtière du Kenya.

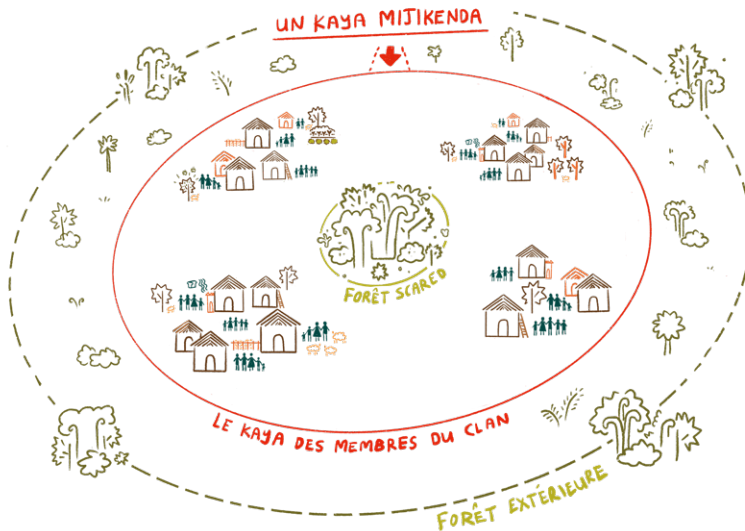


Illustration 3 : un Kaya des Mijikenda

Ces neuf tribus ainsi que de nombreuses autres à travers le Kenya tiennent profondément à un proverbe : « Mwache mla, kuwa mtumwa », qui se traduit littéralement par « celles et ceux qui abandonnent leurs traditions deviennent des esclaves. » Il peut être interprété comme : « celles et ceux qui perdent l'abondance de leurs ressources communes deviennent dépendant·es de celles et ceux qui les exploiteront. »

En vivant parmi ces peuples sur la côte kenyane, j'ai pu observer et participer à des pratiques ancestrales qui remontent bien au-delà de l'histoire écrite. Ces traditions semblent venir d'un passé très lointain, peut-être même antérieur à l'existence du

langage qui permet de les décrire. Nous n'avons qu'un aperçu de leurs origines à travers les récits de création des Mijikenda, mais elles semblent parfois précéder même ces histoires. Le récit des origines des Mijikenda parle d'une fuite face à l'oppression. Ils et elles ont migré vers la région côtière de ce qui est aujourd'hui le Kenya depuis une zone proche de l'actuelle Somalie. Leurs ancêtres fuyaient la guerre et ont trouvé refuge auprès des Waata, un peuple nomade vivant autrefois dans les forêts aux côtés des éléphants, occupant les forêts côtières et le désert de Taru. Les Waata, qui avaient migré vers ces régions bien avant l'arrivée des Mijikenda, les ont accueillis dans leurs forêts et leurs Kaya. Ils et elles leur ont enseigné comment construire des refuges sûrs appelés Kaya dans les collines boisées et comment vivre parmi les forêts sacrées.

Selon les doyen·nes, l'identité principale des Mijikenda est définie par leur Kaya. On ne demande pas à une personne qui elle est, mais à quelle Kaya elle appartient.⁸

Similaire au terme *oikos* en grec ancien, le mot Kaya désigne de nombreuses choses dans les langues bantoues : il signifie maison, société, village, ensemble de ressources, clan, et forêt sacrée. L'illustration 3, montre la Kaya avec une limite extérieure défendable et une forêt sacrée au centre, où un objet rituel porteur d'intention, appelé *finjo*, était enterré. Notons enfin que chaque groupe clanique et chaque maison étaient également comme un Kaya. La Kaya peut ainsi être vue comme une société vivante, un système organique.⁹

Les sociétés Mijikenda n'étaient pas des royaumes ou des États, mais des groupes inclusifs fondés sur une ascendance commune. Cette manière de vivre en harmonie est encore vivante dans la mémoire des anciens Mijikenda, des personnes qui, jusqu'à aujourd'hui, protègent ces forêts sacrées et les vestiges de cet ancien système social.

Voici, sur la prochaine page, une ancienne histoire de création des Waata de Tsavo-Galana¹⁰, qui montre clairement que vivre dans la réciprocité faisait partie intégrante de leur identité :

⁸ Extrait du livre *le complexe Kaya*, Thomas T. Spear.

⁹ Ce concept rejoint l'interprétation que Gandhi donne du *swadesh*, qu'il redéfinit comme « l'individu ancré dans sa communauté et dans son environnement naturel ». *Swa-* signifie « ce qui est propre à soi », tandis que *-desh* désigne la culture locale et l'écosystème, soulignant leur interdépendance avec l'histoire, les moyens de subsistance et les peuples.

Voir Parekh, Bhiku, 1991 : *Gandhi's Political Philosophy: A Critical Examination*, Macmillan, Basingstoke, pp. 56–60.

¹⁰ Extrait de l'article de Jean Luc Ville « Les Waata de Tsavo-Galana : chasse et commerce dans leur arrière-pays côtier semi-aride », publié en 1995 dans le numéro 27 de *Kenya Past and Present* (27). Jean-Luc Ville est un chercheur français, connu pour ses travaux sur les sociétés pastorales et semi-nomades en Afrique de l'Est, notamment au Kenya.



*La famine régnait sur la terre, et un chasseur Waata
rentrait toujours les mains vides.
Alors sa femme décida de prendre les choses en main.
Elle et son enfant commencèrent à manger de l'herbe et
des feuilles,
et à s'enduire de terre rouge.
Les deux firent cela chaque jour, jusqu'à ce qu'il et elle
deviennent une mère éléphant et son petit.
C'est ainsi que naquirent les éléphants,
et depuis ce jour, les Waata, vivant en réciprocité avec eux,
n'ont plus jamais connu la famine.*

Les Waata comprenaient que les éléphants n'étaient pas seulement une source de nourriture et ils les considéraient aussi comme leurs ancêtres, et partie intégrante de leur communauté. Ce qu'ils et elles prenaient aux éléphants, ils et elles avaient à cœur de le rendre. Les Waata appliquent cette même réciprocité dans leurs relations avec tous les peuples. À tout moment, un·e Waata pouvait se rendre dans une maison Mijikenda et obtenir des moutons, des chèvres, des flèches ou du fil métallique sans contrepartie immédiate. Plus tard, les Waata rendaient inévitablement la pareille en offrant à la famille de l'ivoire et de la viande provenant des éléphants avec lesquels ils et elles vivaient. Cette forme de réciprocité à long terme ressemble aux systèmes de coordination des ressources que l'on observe dans les écosystèmes naturels.

Le Cœur du Kaya

Depuis les débuts de l'économie du Kaya, la coordination des ressources semble s'être articulée autour de deux pratiques fondamentales, que l'on peut appeler le cœur et l'esprit du Kaya. Nous allons d'abord explorer la pratique du cœur dans cette section, puis nous reviendrons plus tard sur l'esprit, qui en est une extension naturelle.

Il est important de noter que ces pratiques ne sont pas souvent mentionnées comme faisant partie des religions ou croyances Mijikenda, car elles semblent les précéder de plusieurs générations. Lorsque j'en parle avec les habitant·es des villages, cela me rappelle la façon dont ils ou elles me répondent quand je leur demande comment se brosser les dents avec des branches d'arbres. C'est une habitude si ancrée dans leur vie quotidienne qu'elle est devenue une seconde nature. De plus, la quête de l'argent a largement éclipsé ces pratiques, au point qu'elles sont souvent banalisées ou négligées.

La pratique du cœur est appelée la Mweria chez les Mijikenda. Sa ressemblance avec le terme Mwethia, utilisé chez les Kamba, n'est pas un hasard, mais témoigne de leur héritage commun issu du groupe linguistique bantou, qui s'étend du Kenya jusqu'à l'Afrique du Sud. Tout comme le cœur pompe le sang dans notre corps, cette pratique permet de faire circuler et distribuer les ressources à travers le Kaya. Elle nourrit le corps du Kaya, acheminant biens et services là où ils sont nécessaires, au moment où ils le sont.

Si l'on considère le Kaya comme un corps, alors la Mweria fonctionne comme un organe. Ce qui le distingue des cœurs humains et des réseaux mycorhiziens, c'est que la Mweria, en tant qu'organe social, n'a pas de forme physique reconnaissable. Il existe dans l'espace de la mémoire, de l'émotion et de la réputation. L'économiste Elinor Ostrom, lauréate du prix Nobel, aurait décrit ce système de coordination des ressources comme faisant partie d'un bien commun immatériel¹¹.

A travers le monde, l'expression « association de travail rotatif » est la plus généralement utilisée pour désigner un groupe pratiquant une forme de la Mweria. On retrouve des pratiques similaires dans toutes les cultures humaines, bien que certaines aient disparu. Les redécouvrir, c'est un peu comme mettre la main sur une

11 Référence à l'article intitulé "Conceptualizing the Commons: Moving Beyond the Goods-based Definition" a été rédigé par Andreas Thiel, William M. Adams, et Katrina Brown. Il a été publié dans la revue *Ecological Economics* en 2016. Aussi mentionné dans *Conceptualizing the Commons: Moving Beyond the Goods-based Definition by Introducing the Social Practices of Commoning as Vital Determinant* - ScienceDirect

calebasse magique. En annexe, vous trouverez une courte liste de ces pratiques locales, recensées dans plusieurs pays et cultures à travers le monde. Dans de nombreux cas, ces anciennes pratiques ont été interdites ou remplacées lors de la colonisation par des versions monétaires, ou encore appelées associations rotatives d'épargne et de crédit.

Comment fonctionne une Mweria?

Tout comme dans l'histoire de la calebasse magique, la Mweria pratiquée par les Mijikenda aurait pu commencer par une promesse, une graine de réciprocité future. D'après mon expérience, en observant la renaissance de ces pratiques dans plus de 100 communautés, le processus fonctionne ainsi : un·e doyen·ne de la communauté, souvent représentant d'une famille influente, annonce clairement qu'il ou elle est prêt·e à offrir des ressources ou des services aux autres. Cette offre initiale sème un bien commun. Une autre famille accepte cet engagement et appelle une Mweria, en battant une corne avec un bâton, ou simplement en lançant un appel que les voisin·es peuvent entendre.

À l'appel de la Mweria, celles et ceux qui sont inspiré·es par cette première offre et prêt·es à soutenir l'initiative viennent remplir leur engagement, aidant ainsi une famille à construire un toit, cultiver un champ, ou bâtir un grenier. La famille bénéficiaire est ensuite censée rendre la pareille en soutenant d'autres familles à leur tour. Si une famille ne parvient pas à rendre l'aide, par exemple en raison d'une tragédie, celles et ceux qui ont participé à la Mweria prennent le risque de cette perte.

Si les ressources de départ sont suffisamment abondantes, par exemple s'il y a un surplus de main-d'œuvre et de céréales, la communauté peut simplement faire preuve de patience et attendre la réciprocité, et dans le pire des cas, elle peut absorber la perte. Si la perte est trop importante, la communauté peut commencer à établir des règles de réciprocité. Par exemple, une famille ayant reçu de l'aide pour son nouveau toit devrait, dans un certain délai avant la saison des pluies, aider d'autres familles en retour. Une rotation claire est souvent mise en place, où chaque famille appelle une Mweria à son tour jusqu'à ce que tout le cycle soit complété et que chaque membre de la communauté ait reçu de l'aide. Ce processus peut parfois s'étendre sur une saison entière.

Même en l'absence de règles explicites, on peut imaginer une dynamique naturelle où les familles qui jouent le jeu de la réciprocité finissent par former un système vivant et prospère, tandis que celles qui ne rendent pas l'aide finissent par perdre l'accès aux biens communs. Autrement dit, plus personne ne viendra les aider. Toutefois, j'ai vu des personnes mises à l'écart réussir à réintégrer le groupe en remboursant leur dette envers la communauté de diverses manières, y compris en demandant pardon. J'ai aussi observé des exclues des communs rejoindre ou créer un autre groupe de Mweria, formant ainsi de nouvelles dynamiques de coopération.

Il existe un processus similaire de régénération des écosystèmes lorsqu'un arbre tombe dans la forêt¹². Certains nutriments deviennent disponibles. Par exemple, le riche sol et les minéraux sont déposés dans l'espace libéré par l'arbre tombé et de nouvelles plantes commencent à germer grâce à cet accès aux ressources communes. Des espèces pionnières s'établissent et créent un habitat favorable pour la prochaine génération de plantes, jusqu'à ce qu'un ensemble d'espèces, à différentes hauteurs et strates, referme de nouveau la canopée.

Au début d'une Mweria, il existe une abondance initiale, un engagement de ressources offertes, que l'on peut considérer comme une graine ensemencant les communs. Le rôle de cette contribution initiale est essentiel : plus la graine est précieuse et fiable, plus la Mweria sera solide. Un engagement fort, comme dix jours de travail promis par des doyen·nes responsables et dont les voisin·es ont pu être témoins, est bien plus puissant qu'une simple interaction adolescente désinvolte. Si ces communs doivent perdurer, c'est-à-dire si une volonté de continuité existe, alors une fois les premiers engagements de ressources acceptés et utilisés, autrement dit, une partie des graines des communs retirées, il y a une attente implicite que ces ressources envers les communs soient rendues au fil du temps. Cette attente peut être formalisée de plusieurs manières : par une suggestion orale, une promesse ou un serment. On peut voir cette attente, dans les systèmes naturels, comme une symbiose tacite.

Imaginons que les participant·es à la Mweria détiennent dans leur mémoire collective une calebasse magique, que l'on peut appeler un *bassin commun d'engagements*, ou simplement un *bassin*. Une fois que la graine est déposée dans le *bassin*, sous forme d'un engagement initial à fournir des ressources (travail, soutien, matériaux, etc.), des membres choisis de la communauté sont autorisés à accéder à ces ressources et,

¹² En agroforesterie syntropique, un processus de succession commence avec une ressource semencière. *Micro-farm Guide - Syntropic Farming*, qui propose une introduction claire à la pratique de l'agriculture syntropique (un modèle où les plantations imitent les processus naturels de succession des forêts pour régénérer la terre).

en retour, ils et elles y placent leurs propres engagements à fournir des ressources à leur tour dans le *bassin* de la mémoire collective. À mesure que les gens reçoivent de l'aide, les engagements qui ont semé le *bassin* sont retirés, car ils ont été remplis et personne ne détient de dette ou d'obligation.

À un certain moment du cycle, celles et ceux qui ont reçu de l'aide rendent la pareille en offrant des biens ou des services à d'autres membres de la communauté. Par exemple, chaque famille peut appeler une Mweria pendant la saison des récoltes pour demander le soutien de la communauté (des communs). Une famille peut mobiliser 20 à 30 personnes pour récolter ses cultures et construire un grenier en une journée (alors que sans cette aide, cela prendrait plusieurs semaines).

Le tour de chacun·e peut être déterminé en fonction de qui est prêt (soit en ayant préparé les conditions pour recevoir du soutien, soit en étant disponible pour en offrir), ou encore par tirage au sort (au hasard) en cas de conflits. Il est aussi important de noter que celles et ceux qui ont une dette envers la communauté pour avoir manqué une Mweria peuvent se rattraper en aidant leurs membres en dehors du cycle de rotation du groupe. Cela signifie que le système peut être synchrone, avec un groupe de voisin·es qui se soutiennent successivement pour chaque foyer, ou asynchrone, où les individus s'entraident tout au long du cycle, sans attendre leur tour strictement défini.

L'accès partagé aux ressources à grande échelle crée un effet multiplicateur en améliorant l'efficacité, tout en offrant des opportunités en matière de gestion collective, d'appartenance, de soin, de transmission de savoir-faire, d'objectifs communs, de développement d'infrastructures et de compensation de crédit... Autant de graines contribuant à créer un environnement vivant et sain. Avant la colonisation, trois jours sur quatre étaient traditionnellement consacrés à la Mweria, et ce, aussi loin que remonte la mémoire des communautés. Dans la plupart des villages avec lesquels nous travaillons, cette pratique n'a réellement disparu que dans la dernière génération.

La fondation Grassroots Economics a collaboré avec plus de 100 communautés à travers le Kenya, et celles qui ont réintroduit et pratiquent la Mweria (ou d'autres formes d'associations de travail rotatif) sont simplement plus résilientes et plus heureuses que celles qui ne le font pas.

Dans les pages suivantes, vous trouverez un exemple détaillé avec trois familles (pour plus de concision, traditionnellement, la Mweria implique au moins sept ou huit familles voisines) qui pratiquent ensemble la Mweria :

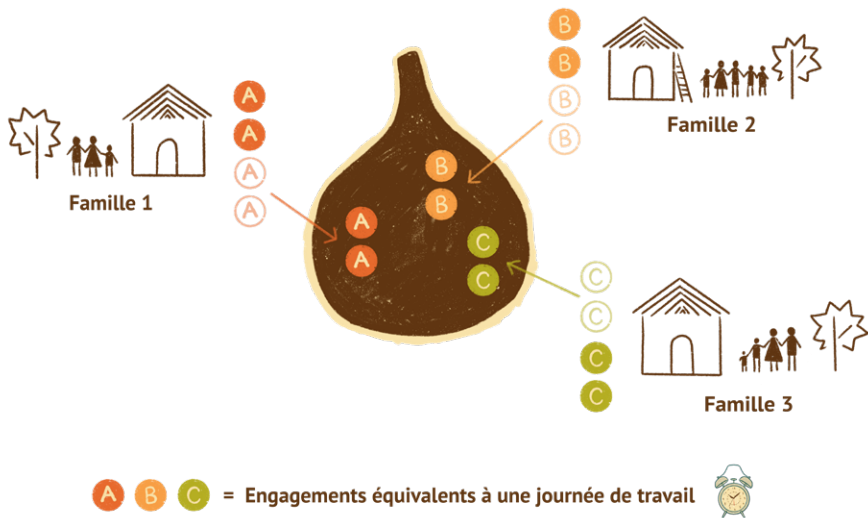


Illustration 4. Auto-évaluation et semence initiale

Dans l'illustration 4, trois familles déterminent qu'elles sont prêtes et capables d'offrir quatre jours de travail. Ces engagements, désignés par A, B et C, représentent chacun une promesse d'une journée de travail. Ces engagements peuvent être exprimés à l'écrit ou oralement. La calebasse placée au centre symbolise leur accord collectif ou leurs ressources mises en commun.

Les trois familles informent leurs deux voisin·es les plus proches qu'elles sont prêtes à commencer avec deux jours de travail pour ce cycle. Cet engagement de deux jours de travail constitue la semence initiale d'un bien commun intangible.

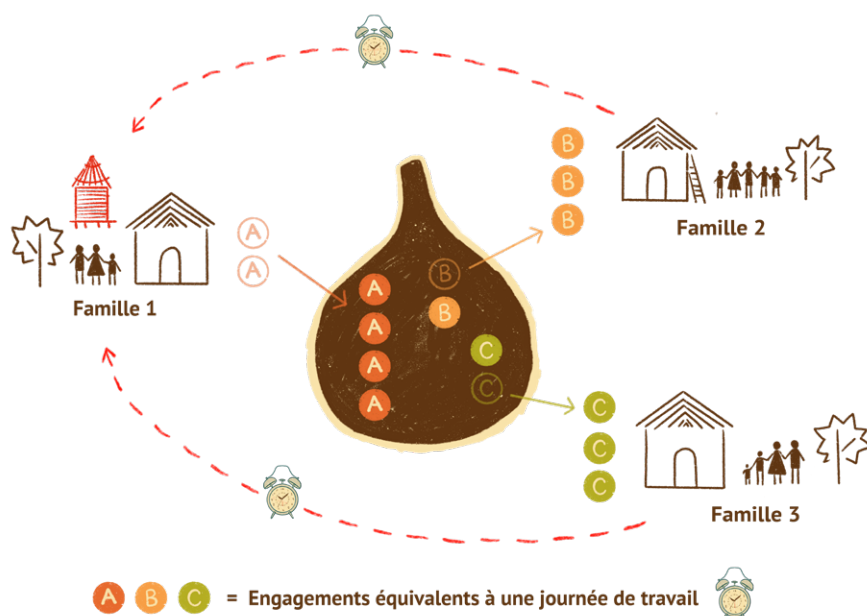


Illustration 5. Premier échange et accomplissement

Dans l'illustration 5, la Famille 1 échange une partie de ses engagements contre ceux de ses voisin-es, qui l'aident à construire un grenier. La Famille 1 est maintenant redevable envers les communs (puisque le *bassin* conserve la mémoire de ses engagements), tandis que les deux autres familles sont en crédit, elles ont rempli une partie de leurs engagements et peuvent désormais faire appel aux ressources des communs.

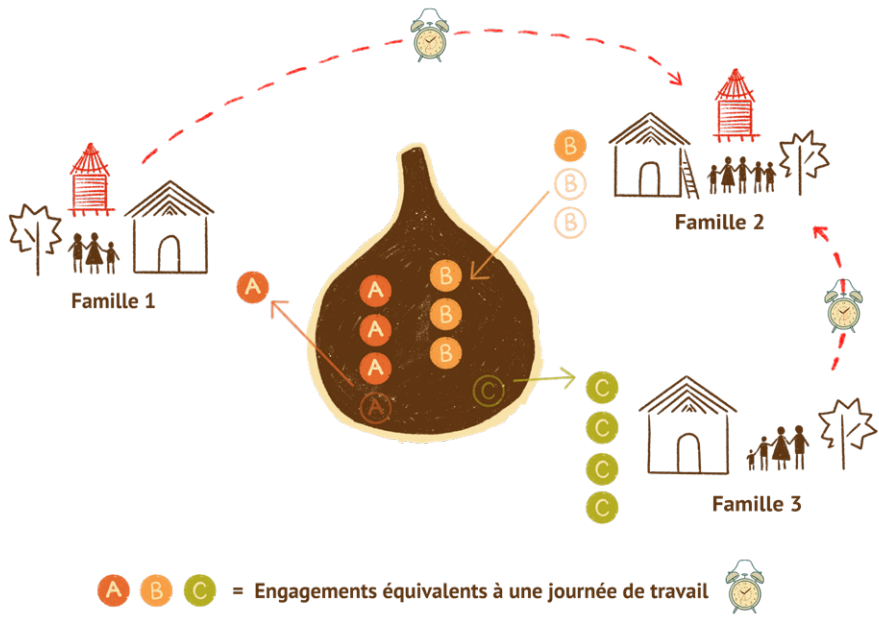


Illustration 6. Deuxième échange et accomplissement

Dans l'illustration 6, la Famille 2 échange une partie de ses engagements contre des services futurs à rendre aux autres et puise dans les engagements des deux autres familles, qui l'aident à construire un grenier. La Famille 2 a maintenant utilisé son crédit et est devenue redevable envers les autres. La Famille 1 est toujours en dette, tandis que la Famille 3 dispose encore d'un solde positif important.

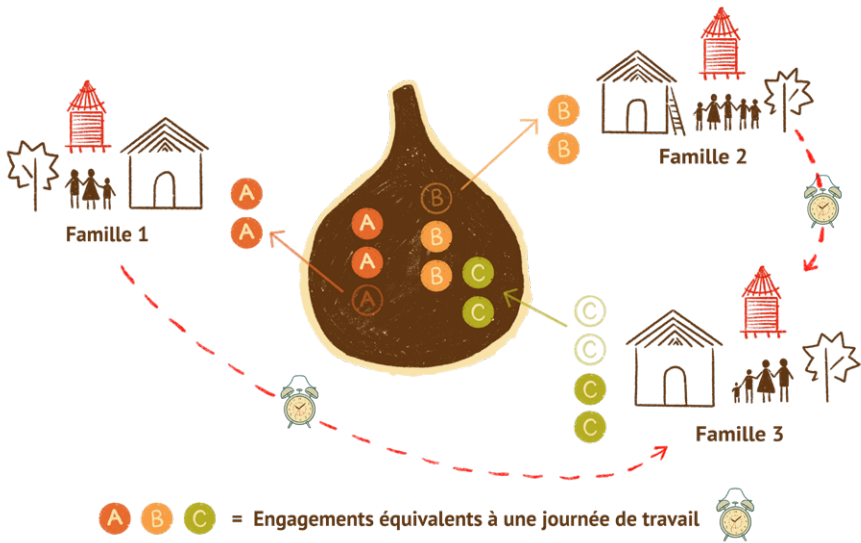


Illustration 7. Troisième échange et accomplissement

Dans l'illustration 7, la Famille 3 échange une partie de ses engagements pour fournir des services futurs aux autres et puise dans les engagements des deux autres familles, qui l'aident à construire un grenier. La Famille 3 a maintenant utilisé tout son crédit et a retrouvé un équilibre complet des échanges (elle n'a plus ni crédit ni dette). La Famille 1 et la Famille 2 ne sont également plus en dette ni en crédit, atteignant ainsi un équilibre total des échanges.

Chaque famille a gagné en ressources : infrastructure physique, sentiment d'appartenance sociale, acquisition de compétences, objectif commun, voix dans la communauté et soutien à l'environnement. Bien que l'argent n'ait jamais été utilisé, elles ont réussi à coordonner et échanger des ressources à partir d'un *bassin commun d'engagements*. Ce système ne repose ni sur du troc direct ni sur ce que nous considérons comme une économie de marché, il est basé sur un protocole bien plus ancien, dont une variation existe dans tous les systèmes vivants.

Réflexions partagées :



Identifier les ressources :

Commencez par identifier les ressources disponibles dans votre propre communauté. Pensez aux compétences, matériaux, connaissances, espaces et ressources naturelles auxquels vous avez accès. Considérez ces ressources comme des services précieux et dessinez une carte qui visualise ces ressources et leurs interactions. Nous reviendrons sur cet exercice dans la Partie 2, lors du travail sur la cartographie des ressources.

Observer les interactions existantes :

Prenez note de la manière dont ces ressources sont déjà connectées. Qui, dans votre communauté, partage des compétences, des outils ou des savoirs? Où observez-vous des regroupements naturels, des synergies ou des alignements entre les ressources? Pensez aux ressources comme aux ingrédients d'une recette permettant de créer quelque chose que vous appréciez.

Réflexion 3 : Protocoles de base

Les protocoles sont les cadres fondamentaux qui régissent les interactions. Ils établissent les processus permettant une coordination harmonieuse dans les systèmes, tandis que les langages sont les outils d'expression qui permettent de communiquer ou d'appliquer ces protocoles. Les protocoles garantissent des échanges équitables et significatifs, tandis que les langages en fournissent le contenu.

Dans cette réflexion, nous explorons les protocoles économiques inhérents aux systèmes vivants¹³, en analysant comment ils permettent de créer de la confiance, de maintenir les relations et d'assurer l'équilibre. Nous verrons également comment ces protocoles ont été détournés ou perturbés, et ce qu'il faut pour retrouver des relations symbiotiques. Tout comme l'ADN des plantes et des champignons encode des règles d'interaction, et que les lois de la physique façonnent la réalité, les protocoles expriment des règles économiques qui peuvent préserver le bien-être collectif.

Qu'est-ce qui est semé? Qu'est-ce qui appartient au réseau? Qu'est-ce qui a de la valeur? Chaque individu, famille ou groupe sait ce qui lui est précieux. Ces éléments peuvent être perçus comme moraux, esthétiques, sécurisants, dignes de confiance, etc. Ils peuvent représenter des biens ou des services qui sont offerts, demandés ou

13 A note on protocols in living systems: When we speak of “protocols” such as curation, valuation, limitation, and exchange in ecosystems (e.g., plant–fungal interactions), we refer to emergent biological processes, not literal rules or contracts. These processes evolve over millennia, shaped by feedback loops and natural selection, rather than by conscious negotiation. In drawing parallels to human socioeconomic practices, our intention is inspirational—to show how living systems balance resources for overall resilience. We fully acknowledge that nature’s ways are neither moral prescriptions nor exact templates for human laws. Rather, they’re a reminder that cooperation and synergy can arise organically and can guide how we design and steward our own community “protocols.”

nécessaires. Cette sélection d'éléments de valeur peut être appelée une curation. Il existe de nombreux types de curation. Les écosystèmes et même les familles peuvent être vus comme des curation naturelles. Vos restaurants préférés sont aussi une forme de curation. Chaque fois que nous formalisons un ensemble d'éléments précieux, nous curons. Les curation organiques et humaines sont des expressions de la vie qui s'organisent pour se maintenir et prospérer. De la même manière que les écosystèmes sélectionnent et régulent les relations entre les plantes, les champignons et les animaux pour partager les ressources et équilibrer leur environnement, les sociétés humaines sélectionnent et organisent leurs communautés.

Si vous offrez à quelqu'un·e quelque chose de précieux, comme votre temps et vos services, il est important d'être explicite sur les biens ou services que vous attendez en retour, sur la période concernée...etc. Puisque le temps donné ne peut jamais être récupéré, clarifier ces attentes permet d'assurer un échange durable. Cette sélection et organisation de vos ressources précieuses, ainsi que de celles dont vous avez besoin en retour, constitue le point de départ d'un bien commun économique et peut être considérée comme un système vivant immatériel en émergence.

Si vous convenez d'un échange de pommes contre des carottes, cela peut être perçu comme un *bassin* bilatéral ou un commun constitué de deux types d'offres. Dans cet espace d'accords, des engagements à fournir des pommes peuvent y être déposés et retirés en échange d'engagements à fournir des carottes, dans un rapport de un pour un.

Cependant, ce type d'accord peut facilement se rompre. Que se passe-t-il si personne ne veut de pommes? Que se passe-t-il s'il n'y a pas assez de carottes ou de pommes lors du prochain échange? Les *bassins* bilatéraux fonctionnent bien lorsque l'abondance des deux ressources est garantie, mais ils peuvent stagner si l'échange devient déséquilibré. Il faudrait une coïncidence parfaite pour qu'une personne ayant un surplus de carottes veuille précisément des pommes en retour.

La curation des ressources précieuses ne doit pas être fragile. Augmenter la diversité des offres et des besoins est essentiel. Si le commun bilatéral ci-dessus intégrait également des bananes, alors des échanges entre bananes et carottes pourraient avoir lieu sans que les pommes soient impliquées. Ce croisement des échanges au sein d'un commun élargit l'abondance (grâce à une meilleure efficacité et à la création de synergies), décentralise la dépendance à une ressource unique et réduit le besoin que les désirs des participant·es coïncident exactement.

Souvenez-vous de la Calebasse Magique

Les biens physiques et les services n'ont pas suffi à restaurer la magie de la calebasse. Que se passe-t-il si cette réserve physique est détruite ou tombe sous un contrôle centralisé et restrictif? Dans l'histoire de la calebasse magique, la réponse est que ce *bassin* n'était pas simplement constitué de ressources matérielles, mais plutôt d'enregistrements et de souvenirs d'engagements (intangibles) pour des ressources futures.

Les protocoles économiques sont un ensemble d'accords qui créent un espace où les agents (humain·es, plantes, champignons, etc.) peuvent mettre en commun et échanger des ressources précieuses (services, nutriments, semences ou engagements). Nos ancêtres ne stockaient pas nécessairement de grandes quantités de nourriture ou d'outils dans un seul lieu. À la place, ils et elles avaient la capacité de faire appel à ces ressources et services quand ils en avaient besoin, en échangeant des engagements. Imaginez un entrepôt Amazon, où les produits ne sont pas stockés physiquement, mais répartis dans les maisons et ateliers des fabricant·es. Certains de ces produits n'existent peut-être même pas encore. Au lieu de conserver les produits finis prêts à être expédiés, l'entrepôt fonctionne comme un registre d'engagements de confiance pour fournir ces biens. C'est plutôt de cette manière que fonctionnent les réseaux de familles et de clans, tout comme les réseaux de plantes, champignons et arbres dans la nature.

« *Je stocke ma viande dans le ventre de mon frère.*¹⁴ »

—
Un chasseur du peuple Pirahã, dans la forêt
amazonienne du Brésil.

Ce n'est pas que ces personnes étaient extrêmement généreuses, ni que le stockage physique n'était pas disponible. Elles suivaient plutôt des protocoles fondamentaux, probablement anciens. Elles faisaient partie d'un réseau de réciprocité à long terme, où les individus pouvaient stocker des ressources au nom du groupe (*bassin commun*), mais aussi dans leur infrastructure sociale, à travers leur disposition à offrir des biens et services à l'avenir. Le choix de ce qui est stocké dans cet espace d'émotions, de mémoire et de réputation peut être vu comme une **curation**. Nous entrons ainsi plus profondément dans la dimension intangible des biens communs, constituée de *bassins d'engagements*.

14 Citation du livre "Don't sleep, there are snakes" lorsque ce chasseur fut interrogé par le linguiste Daniel Everett sur la raison pour laquelle il ne conservait pas de viande en surplus pour un usage futur.

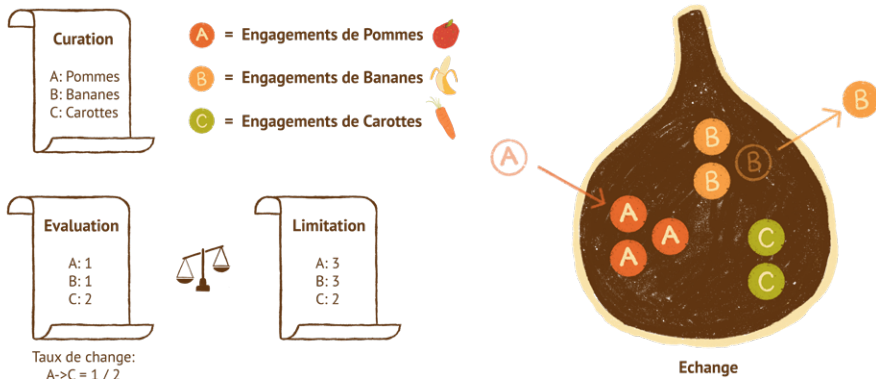


Illustration 8. Fonctions minimales des protocoles pour la mise en commun des engagements

Dans l'illustration 8, nous avons un exemple de curation comprenant trois engagements à fournir des ressources (pommes, bananes et carottes), qui ont été acceptés et intégrés dans une réserve commune (représenté par unealebasse). Ce *bassin* est accompagné d'une évaluation (liste de valeurs ou de prix) et d'une limitation (capacité maximale). Ci-dessous, je vais décrire chaque fonction du protocole une par une.

Curation : la curation est le processus de sélection, d'organisation et de gestion des différents engagements à fournir des ressources qui sont inclus dans le *bassin commun*. Ces engagements peuvent concerner des journées de travail dans un village, des produits spécifiques comme une certaine quantité de matériaux de toiture, des pommes, de la boue, etc. Les langages ou schémas dans lesquels ces engagements sont exprimés et évalués sont essentiels, et nous y reviendrons plus tard.

Au-delà de la sélection des ressources autorisées dans le *bassin commun*, les *gardiennes du bassin* réalisent une évaluation de la valeur relative de chaque élément de la curation. Cela peut ressembler à une tarification. Par exemple, si un·e voisin·e apporte une tasse d'eau à votre Mweria, tandis qu'un·e autre travaille toute la journée, ces deux contributions ont-elles la même valeur? Comment savoir comment rendre la pareille? Il existe de nombreuses manières d'évaluer la valeur des ressources les unes par rapport aux autres. Dans les cas où aucune correspondance de valeur ne peut être établie, il est possible que ces éléments ne puissent pas faire partie d'une même réserve commune.

Évaluation : l'évaluation consiste à exprimer la valeur de chaque élément inclus dans la curation, ce qui permet d'établir leur valeur d'échange relative (également appelée prix). Cet ensemble de valeurs relatives sert aussi d'unité de compte intrinsèque. Dans l'exemple ci-dessus, la communauté qui gère le *bassin* (grâce à la mémoire collective, à la responsabilisation ou aux règles établies) décide que deux carottes doivent être échangées pour obtenir une pomme ou une banane. Une pomme peut aussi être échangée contre une banane. Cette échelle de valeur peut être modifiée par les *gardien·nes* du *bassin*, en tenant compte de facteurs saisonniers, par exemple.

C'est ici que la **limitation** devient essentielle. L'évaluation seule ne suffit pas toujours à garantir un équilibre. Un *bassin* sans limites, fonctionnant uniquement sur une base d'évaluation pour favoriser les échanges, risque de se transformer en un système spéculatif et orienté par le marché. Si des pommes sont ajoutées dans la réserve dans l'unique but d'obtenir des carottes, il peut être pertinent de limiter la quantité de pommes pouvant être déposées, afin de ne pas être submergé par un excès. Cela peut être géré de plusieurs manières : en modifiant la valeur relative des pommes, si celles-ci deviennent trop abondantes et que les carottes se raréfient (ce qui est souvent appelé une courbe de liaison). On pourrait aussi définir un nombre maximum de pommes pouvant être ajoutées au *bassin* au taux de valorisation actuel.

Limitation : la limitation précise la quantité maximale de chaque engagement qui peut être intégré dans le *bassin*. Cela permet à la communauté de prévenir toute surabondance d'une ressource spécifique. Par exemple, si quelqu'un·e possède un grand nombre de carottes, la définition du *bassin* pourrait établir qu'il ne peut jamais y déposer plus de 20 carottes, sauf si les *gardien·nes* du *bassin* (c'est-à-dire la communauté qui gère le commun) décident ensemble de modifier cet accord.

Échange : l'échange est la dernière fonction protocolaire. Il définit comment, quand et sous quelles conditions les engagements peuvent être échangés entre eux, en fonction de leur valeur relative et jusqu'à leur limite définie. Le fonctionnement précis des échanges peut être très simple ou au contraire complexe et nuancé, selon les besoins et les accords établis par la communauté.

Imaginons deux façons d'ajouter un engagement à un *bassin commun* :

1. La semence :

Un engagement peut être formellement exprimé (comme un contrat écrit ou un serment prononcé en présence de témoins), et retenu dans le *bassin* (sous forme de fichier, base de données ou mémoire collective). C'est ce que nous appelons, *ensemencer un bassin*.

2. L'échange :

Une autre possibilité est d'ajouter un engagement dans le but de retirer une ressource déjà présente dans le *bassin*, selon une valeur équitable. On peut appeler cela un échange. Par exemple, si un engagement à fournir une pomme est ajouté au *bassin*, il pourrait remplacer un engagement à fournir une carotte qui s'y trouvait déjà (car semée ou échangée auparavant dans le *bassin*).

Il pourrait également y avoir une exigence selon laquelle, pour chaque semence ou échange, une petite partie des engagements en pommes ou en carottes doit être allouée aux *gardiennes du bassin*. On pourrait voir cela comme le fait de nourrir le réseau mycorhizien (ou la calebasse magique), ou encore comme une forme simple de taxation pour l'utilisation des services collectifs.

Cet exemple simple illustre un ensemble fondamental de règles ou de fonctions régies par des protocoles économiques. Ces fonctions protocolaires peuvent être mises en œuvre ou exprimées de différentes manières, selon : la technologie utilisée, la capacité de la communauté, son contexte culturel, son environnement juridique ou normatif.

Environnement de soutien des protocoles

Ces fonctions protocolaires fondamentales ne font que reproduire ce qui se révèle naturellement dans les systèmes biologiques vivants. Pour qu'elles puissent fonctionner efficacement dans un environnement social humain, il est essentiel que l'environnement ou l'habitat qui les entoure les soutienne. Si nous considérons ces protocoles (curation, évaluation, limitation et échange) comme la création d'un espace ou d'un organe au sein du corps social, alors pour les maintenir durablement, il faut également prendre en compte les éléments qui permettent leur bon fonctionnement :

- **Mémoire historique et traçabilité :**

La capacité à se souvenir des états précédents est nécessaire pour assurer la redevabilité. Dans les systèmes biologiques, cette mémoire est stockée dans l'ADN ou transmise à travers les réseaux mycorhiziens. Dans les sociétés humaines, la mémoire est stockée sur plusieurs niveaux : dans nos émotions et associations subconscientes, dans notre cerveau, à travers des connexions neuronales, à travers les histoires et les traditions orales transmises de génération en génération, et dans des archives externes, comme des registres comptables, documents écrits, œuvres d'art, monuments ou archives numériques. Cette superposition des modes de stockage permet une responsabilisation collective et assure la continuité des savoirs.

- **Preuve d'identité, authentification et permissions :**

Qui est responsable d'honorer un engagement ou habilité à effectuer un échange? Dans les systèmes biologiques, les protéines sont encodées pour interagir de manière très spécifique entre elles. Dans les systèmes humains, les *bassins* sont définis par des frontières influencées par l'histoire, la confiance et l'utilité, déterminant ce qui est inclus ou exclu.

- **Gestion et gouvernance :**

Comment sont prises les décisions concernant la curation et l'utilisation d'une réserve? Comment les réserves sont-elles semées, et comment les opérations du système sont-elles mises en œuvre ou exécutées? Dans les systèmes biologiques, ces règles sont inscrites dans l'ADN. Dans les systèmes humains, nous endossons des rôles de gestion et de gouvernance pour assurer la bonne coordination des ressources.

Nous verrons plus tard comment différents supports permettent d'exprimer ces protocoles de différentes manières. Les systèmes d'exploitation numériques, les machines virtuelles et les registres numériques décentralisés offrent la possibilité de mettre en commun des ressources entre différents agents, à travers l'espace et le temps, d'une manière différente exprimée dans les réseaux biologiques que des anciens réseaux humains.

Superposition des reserves

Que se passe-t-il si j'accorde de la valeur à mes pommes et m'engage à les fournir en échange de carottes, tandis que vous accordez de la valeur à vos carottes et acceptez qu'elles puissent être échangées contre des bananes? Dans l'illustration 9, nous avons deux *bassins* distincts qui se connectent l'un à l'autre grâce à un engagement commun portant sur une ressource partagée (des carottes).¹⁵

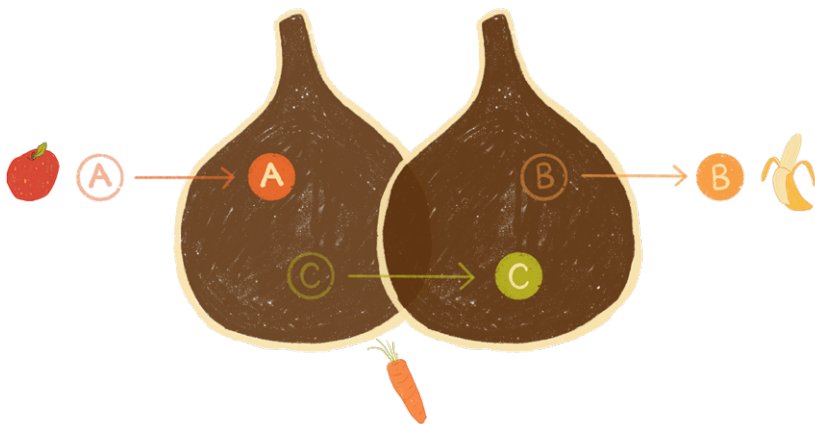


Illustration 9. Superposition des bassins

Si l'on échange des engagements à fournir des pommes (A) contre des engagements à fournir des carottes (C) dans le premier *bassin*, ces engagements en carottes (C) peuvent ensuite être utilisés pour échanger contre des engagements à fournir des bananes (B), dans le second *bassin*. Ces engagements peuvent ensuite être échangés contre de véritables bananes. Ces curations superposées, partageant une ressource commune, ont le potentiel de s'étendre à travers un réseau et peuvent définir des services mutuels communs.

Dans les communautés où je vis, chaque famille fait partie de plusieurs groupes de la Mweria. Cela signifie qu'une famille peut avoir des engagements et une réputation

¹⁵ Les passionnés de blockchain reconnaîtront que la plupart des échanges décentralisés (comme Uniswap ou Bancor) reposent sur cette architecture : des réseaux d'accords bilatéraux (bassins avec deux jetons numériques) reliés par des "réseaux" communs qui relient ces jetons numériques, avec une évaluation déterminée par des algorithmes tels que les courbes de liaison et des limites quasi infinies.

qui transcendent plusieurs groupes de voisin·es. Ces engagements interconnectés entre familles et clans servent de multiples objectifs : garde d'enfants, éducation, agriculture, construction de maisons, soutien émotionnel, mariages, funérailles, etc. Pour que ces engagements puissent être partagés entre les clans, un unique *bassin* ne suffit pas. Autrement, cela entraînerait divers problèmes de centralisation.

Cette interconnectivité est également observable dans les systèmes racinaires et fongiques : un réseau où les offres mutuelles et les dettes peuvent continuellement s'équilibrer et se compenser. Un réseau de curations interconnectées peut aussi fonctionner comme un réseau neuronal, où les offres les plus courantes (ici, les carottes) qui relient les différents *bassins*, agissent comme des nœuds centraux, à l'image des neurones les plus sollicités. À noter que l'échange (de carottes contre des pommes) peut être immédiat, différé de quelques semaines (le temps que les pommes soient prêtes), ou même être un don, tout dépend de la manière dont les fonctions de curation, évaluation, limitation et échange sont mises en place ou exprimées.

Les *bassins* interconnectés relient les ressources, les engagements et les relations à travers divers espaces. Dans des écosystèmes bio régionaux fermés, ils permettent des échanges durables de ressources naturelles comme l'eau ou la nourriture; dans les sphères émotionnelles et culturelles, ils renforcent la confiance et soutiennent les traditions partagées; dans les projets collaboratifs, ils favorisent des initiatives collaboratives durables, comme par exemple, le logement partagé ou encore les entreprises coopératives. Ces *bassins* englobent également des ressources immatérielles telles que les compétences et les connaissances, créant ainsi des réseaux décentralisés d'apprentissage et de travail.

Plutôt que de former de vastes réseaux centralisés, dans des systèmes équilibrés, ces protocoles prospèrent grâce à une multitude de petits cercles interconnectés autour d'engagements communs. Chaque *gardien·nes de bassin*, qu'il s'agisse d'un individu ou d'un groupe, sélectionne ses propres offres, et les chevauchements émergent naturellement, comme dans des forêts voisines partageant des connexions fongiques à leurs frontières. Cette approche horizontale empêche un *bassin* unique de devenir trop grand ou dominant, tout en permettant des échanges entre *bassins*. Lorsqu'aucune restriction ne s'impose, les participant·es peuvent simplement créer un nouveau *bassin* et le relier aux existants selon leurs besoins, si et quand c'est leur choix.

Les *bassins* interconnectés tirent leur force d'un principe simple : les individus peuvent se relier à travers les valeurs qu'ils partagent, sans qu'aucune entité unique ou organisation formelle ne soit nécessaire. Dans l'exemple précédent, il existe deux *bassins* distincts : l'un échange des engagements A contre C, et l'autre échange C contre B. Chaque *bassin* peut être géré par des individus ou groupes différents, mais ils restent liés par la ressource partagée C (les carottes). Cette valeur commune, tout comme une amitié, crée une relation non compétitive, un échange gagnant-gagnant qui profite aux deux parties sans imposer un cadre de propriété unique. Cette logique s'applique également à la notion de communauté : il ne s'agit pas d'une entité unique que l'on peut posséder, mais d'un réseau superposé de valeurs partagées. Dans un tel réseau, les grandes corporations deviennent inutiles, chacun·e prend soin de ce dont il est responsable et se connecte aux autres selon les ressources qu'ils et elles valorisent mutuellement. Tant que chacun·e perçoit un intérêt dans ces liens, toutes les parties en bénéficient.

Ensemble, les *bassins interconnectés* créent des systèmes résilients et multicouches où la confiance et la réciprocité circulent comme des nutriments dans un écosystème interconnecté. On peut imaginer un réseau de *bassins* liés entre eux, s'étendant à travers de multiples formes de valeur et formant un système vivant plus vaste. En prenant du recul, on peut observer les entrelacements des Mwerias entre voisin·es, villages et clans. À l'inverse, en zoomant, on voit l'imbrication de tous les *bassins d'engagements* d'une famille qui forment ensemble une Mweria. La même dynamique existe dans la nature, où chaque plante et chaque champignon possède son propre réseau de curation et d'échange, qui se superposent pour constituer un écosystème.

Expressions des engagements

Nous avons évoqué la curation et l'échange de ressources précieuses. Dans la société humaine, notre capacité à formuler des engagements envers ou à propos de ces ressources permet de créer des *bassins communs* d'engagements, renforçant la confiance et la capacité d'adaptation dans la coordination des ressources, comme unealebasse magique.

Voyons maintenant les différentes formes que peuvent prendre les engagements et leur application à une large gamme de biens et services, ainsi qu'aux **certificats**, dont nous parlerons plus loin. **Un engagement est une promesse forte, une intention exprimée qui exige un investissement en ressources ou en réputation de la part de celui qui s'engage.** La confiance se construit à travers l'interdépendance, l'accomplissement et la circulation des engagements.

Engagements pour une Livraison Future : Promesses d'Action

Ce sont des promesses orientées vers l'avenir, visant à fournir un bien ou un service spécifique à une date ultérieure. Elles créent des intentions contraignantes qui obligent l'émetteur à honorer son engagement dans le futur. Ces engagements peuvent être formalisés sous diverses formes, telles que des bons, des contrats, des jetons, des tickets de bus, des abonnements, des reconnaissances de dette, et bien d'autres. Ils permettent d'aligner la planification, la coordination et les efforts partagés au sein d'une communauté ou d'un réseau. Un groupe peut mettre en commun des engagements pour des livraisons futures, telles que des promesses de travail, de ressources ou de biens, afin de créer une ressource partagée dans laquelle les participant·es peuvent puiser selon leurs besoins.

Un abonnement peut également être considéré comme un engagement formalisé; il constitue une preuve de droit permettant à son détenteur authentifié d'accéder à certaines ressources sur une période donnée (comme un abonnement à une salle de sport). Un ticket de bus ou même des points de fidélité d'une compagnie aérienne peuvent aussi être vus comme des engagements formalisés. Ma mère détient au moins cinq (voire plus) types de points de fidélité de magasins, qui sont tous des formes d'engagements de différentes entreprises.

On peut aussi envisager le crédit et la dette en relation avec les engagements.

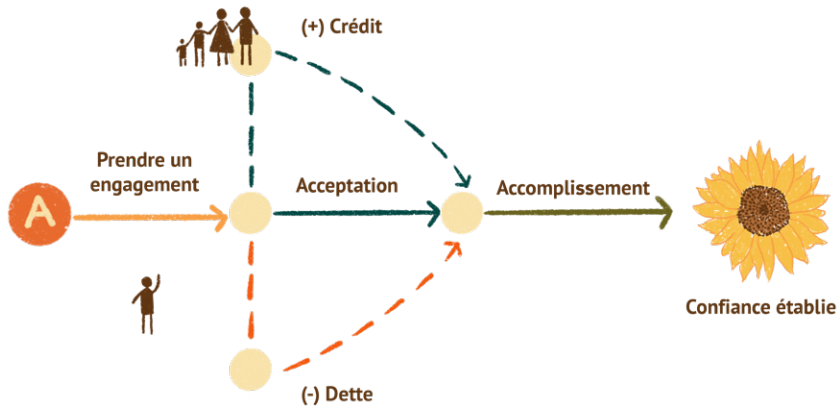


Illustration 10. L'espace du Crédit et de la Dette

Dans l'illustration 10, on observe qu'un engagement créé par une personne peut être accepté et détenu par une autre personne, ou dans ce cas, par un groupe ou une famille. Cela revient à donner sa parole ou à faire une promesse, tout en tenant quelqu'un-e à sa promesse. En pratique, ceux qui détiennent l'engagement (c'est-à-dire celles et ceux qui ont accepté la promesse) peuvent être considérés comme étant en crédit (ou ayant du crédit), tandis que la personne qui a fait l'engagement est en dette (ou a une dette). Autrement dit, ceux et celles qui ont du crédit attendent que l'engagement soit honoré, tandis que la personne qui s'est engagée à l'obligation de le remplir. L'engagement lui-même peut être perçu comme ayant intrinsèquement le potentiel de se diviser en crédit et en dette. Cette tension entre le crédit et la dette est similaire à celle d'un élastique que l'on étire, où l'engagement est dit en deux parties opposées. La tension qui cherche à se résoudre crée un espace de relation, formé par un accord, qui, en substance, représente le chevauchement des engagements et des attentes correspondantes des deux parties. Dans la prochaine *illustration*, nous examinerons ce que l'acceptation d'un engagement peut impliquer.

Le crédit mutuel comme prisme

Deux personnes (A) et (B) expriment des engagements



Il s'agit d'engagements suivants: l'un pour des pommes, l'autre pour des bananes



Ils élaborent un accord / un bassin pour procéder à des échanges



Semence



Echange



Remboursement



Illustration 11: Le crédit mutuel vu à travers les bassins d'engagement

Dans l'illustration 11, nous explorons plus en profondeur la relation entre crédit, dette et engagement.

La personne A alimenté le *bassin* en exprimant son engagement à fournir des ressources et en informant la Personne B qu'elle peut échanger cet engagement. La personne B reçoit ainsi une offre de crédit. De son côté, en acceptant de garantir le crédit de quelqu'un d'autre, la personne A prend sur elle une dette : en faisant son offre, elle accepte d'assumer une dette. La personne A a *ensemencé le bassin* en s'engageant à fournir des pommes et en spécifiant la condition selon laquelle elle échangera son engagement contre un engagement de la Personne B à fournir des bananes.

La personne B peut alors échanger son engagement contre celui de la personne A et utiliser cet engagement pour obtenir des pommes de A. À ce stade, la personne A, qui a donné des pommes, détient désormais un crédit dans le *bassin*, car elle a honoré son engagement en fournissant effectivement les pommes.

La relation de dette et de crédit entre A et B s'inverse alors. La personne B s'est engagée à donner des bananes via le *bassin* et détient désormais une obligation envers celui-ci : elle est endettée envers le *bassin*.

La personne A peut maintenant échanger son engagement contre celui de la personne B, qui se trouve dans le *bassin*, et ainsi obtenir finalement les bananes.

Vu sous un premier angle, les relations sont revenues à leur point de départ. L'engagement (la graine) de la personne A reste dans le *bassin commun*; ainsi, la personne A est de nouveau endettée envers le *bassin*, sur lequel d'autres membres (la personne B) peuvent s'appuyer; la personne B a du crédit.

Vu sous un second angle, tout a changé. La personne A a gagné en réputation, en ayant *semé une promesse* (et contracté une dette), puis en remplissant son engagement en donnant des pommes lorsque la personne B a utilisé son crédit pour obtenir ces pommes. La personne B a, elle aussi, gagné en réputation, en donnant des bananes lorsque la personne A a utilisé son crédit pour demander ces bananes. Cette calebasse magique particulière (*ce bassin commun*) a gagné en réputation en tant que véhicule d'échange.

Cette relation de crédit mutuel peut s'arrêter ici si la personne A met fin à l'accord, puisque les deux parties ont échangé une quantité équitable de biens. Ou bien l'accord pourrait se poursuivre indéfiniment, en permettant des limites plus élevées et davantage de types d'engagements avec de nombreuses autres parties. Ce système de crédit mutuel peut également s'étendre à tout un réseau de *bassins* qui s'entrecroisent avec des engagements communs.

La monnaie nationale (souvent appelée argent ou simplement monnaie) fonctionne comme un engagement formalisé, principalement échangeable auprès de l'État pour le paiement de tributs ou d'impôts, et, dans certains cas, pour des services publics. Lorsque l'État et les systèmes bancaires émettent des quantités croissantes de monnaie sans engagements clairs ou suffisants en biens, services ou valeur correspondants dans l'économie, le système court un risque de surémission. Cette surémission peut entraîner de l'inflation, une baisse du pouvoir d'achat de la monnaie, où le public en supporte le coût à travers des prix plus élevés pour les biens et les services. Bien que l'inflation puisse provenir de multiples facteurs, comme des perturbations des chaînes d'approvisionnement, des comportements spéculatifs ou des chocs externes, une émission excessive de monnaie sans fondement tangible accentue cette érosion de la confiance et de l'utilité de la monnaie.

Notez que l'État n'est pas le seul concerné : le risque de surémission (ou de surengagement) peut également concerner des individus, des groupes et des entreprises. Il est important de noter que lorsque des monnaies, jetons ou bons sont

utilisés comme moyen d'échange général, il existe un risque de masquer leur véritable garantie ou engagement.

On ne souhaiterait pas qu'un crédit de recharge téléphonique devienne le seul moyen d'échange pour tout le monde, car la simple défaillance de cette entreprise (un point de défaillance unique) risquerait de faire effondrer tout le système.

Bien qu'un engagement formalisé individuel (comme du temps d'antenne téléphonique) puisse théoriquement servir de moyen d'échange général s'il y a une demande suffisamment large, un réseau polycentrique et interconnecté de *bassins d'engagements mis en commun* peut offrir une plus grande robustesse et résilience. Les traditions de travail rotatif comme la Mweria nous enseignent que les engagements peuvent être mutualisés afin d'être échangeables les uns contre les autres. Ces systèmes d'engagements échangeables sont fondamentalement différents à bien des égards des systèmes monétaires.

Les engagements peuvent aussi être des engagements de réputation, qui représentent la preuve d'actions passées. On peut considérer les engagements comme existant sur un continuum temporel. Ce continuum relie à la fois les engagements orientés vers le futur et ceux tournés vers le passé (c'est-à-dire les validations d'actions accomplies) sous un même concept de confiance et d'obligation. Les engagements futurs comme passés peuvent aussi être mutualisés, créant ainsi des ressources partagées faites de promesses pour l'avenir et de la valorisation des preuves d'accomplissement.

Engagements de réputation : Reconnaissance d'actions accomplies

Les engagements de réputation sont des validations qu'une action de valeur a déjà été réalisée, servant de preuve qu'une obligation passée a été remplie. Des exemples incluent des certificats, attestations, reçus, badges, témoignages et reconnaissances. Ils servent d'enregistrements ou de vérifications démontrant l'accomplissement d'une promesse. Ils établissent la responsabilité et la confiance en fournissant des preuves de contribution ou de valeur créée.

On peut choisir d'accorder l'accès à un commun en se basant sur la réputation via des certifications. Les programmes de revenu de base souhaitent souvent certifier que la personne est un être humain vivant avant de lui accorder l'accès à un *bassin* de revenu de base. Des groupes peuvent également mutualiser des certificats ou des attestations, telles que des preuves de travaux accomplis ou d'actions environnementales (par exemple, des certificats de plantation d'arbres), créant ainsi une responsabilité et une reconnaissance partagées.

Les certificats, comme les crédits carbone, sont parfois utilisés comme un moyen d'échange, à l'image de personnes échangeant des cartes de baseball signées¹⁶. Il est important de se rappeler qu'un *bassin* rempli uniquement de preuves d'actions passées à peu d'élan pour susciter des actions futures et risque de stagner. Trouver un équilibre entre engagements passés et futurs est un sujet que nous aborderons dans la prochaine réflexion. Une économie fondée uniquement sur des preuves d'actions passées en dit peu sur l'avenir.

Par exemple, un réseau de partage de travail pourrait mutualiser des engagements de travail futurs (sous forme de bons pour des heures promises) en parallèle d'attestations de travail déjà réalisées (certificats d'heures accomplies). Ces *bassins* pourraient alors être mobilisés au besoin, créant un commun d'engagements soutenant une coopération continue.

En considérant les engagements, passés comme futurs, comme des ressources mises en commun, les communautés et réseaux peuvent construire des systèmes de confiance et de réciprocité plus solides et adaptatifs. Cela s'aligne à la fois avec les traditions anciennes et les technologies modernes, comme les registres décentralisés, qui permettent de formaliser ces processus pour des applications à plus grande échelle.

¹⁶ Les certificats peuvent être formalisés de nombreuses manières, telles que des diplômes papier, des témoignages publics ou des jetons non fongibles.

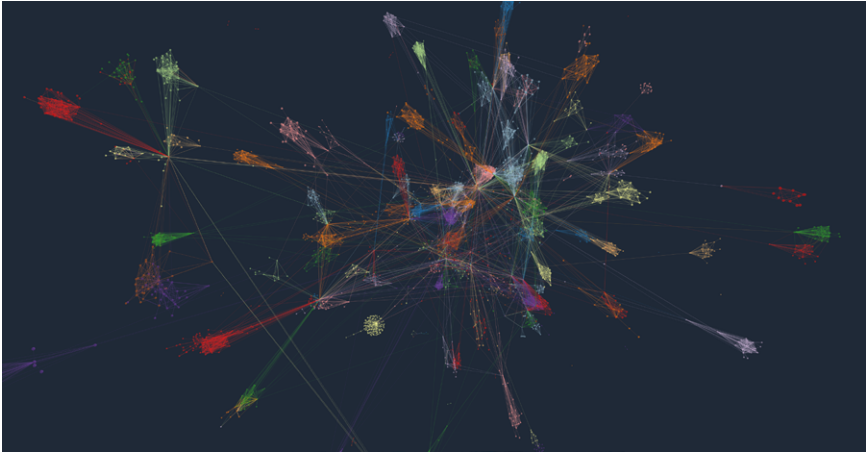


Illustration 12 : Visualisation du Réseau Sarafu

L'illustration 12 montre une visualisation¹⁷ en réseau des bons d'échange (représentés par des lignes de différentes couleurs) circulant à travers des bassins, parmi des milliers de personnes et d'entreprises (représentées par des points). Les grappes illustrent des engagements circulant au sein de communautés soudées, tandis que les lignes plus longues indiquent des connexions plus éloignées.

¹⁷ <https://sarafu.network> est un registre d'engagements (sous forme de bons d'échange) et de bassins, fonctionnant avec un logiciel à code source ouvert (open source) développé par la Grassroots Economics Foundation. La visualisation du réseau est accessible à l'adresse suivante: <https://viz.sarafu.network>.

Réflexions partagées :



Cartographier les engagements :

Utilise ton journal pour réfléchir aux engagements que tu as pris, qu'ils soient formels ou informels. Pense à ton contrat de travail ou de consultation. Quelles en sont les conditions? Ces engagements sont-ils transférables, et si oui, à qui et quand?

Fais la liste des engagements que tu as pris au cours de la semaine passée (par exemple : services, biens ou promesses). Divise-les en deux catégories : « engagements de livraison future » (par exemple : j'ai accepté de donner un cours la semaine prochaine) et « certificats d'actions accomplies » (par exemple : j'ai aidé à organiser un événement communautaire).

Bons vs. Certificats :

Pense à un projet de plantation d'arbres dans ta région.

1. Crée un « bon » test pour une future plantation d'arbres. Que promet ce bon? (Par exemple, planter un certain nombre d'arbres.) Pendant combien de temps cette promesse est-elle valable? Pourrais-tu offrir ce bon à quelqu'un·e? Pourrais-tu le vendre?
2. Crée un « certificat » test pour des arbres déjà plantés. Que serait-il écrit sur ce certificat? Le nombre d'arbres plantés, leur emplacement, les espèces d'arbres? Le signerais-tu comme preuve que tu as vérifié que quelqu'un·e a bien planté un arbre? Pourrais-tu remettre ce certificat à quelqu'un·e? Ce certificat pourrait-il donner accès à d'autres ressources ou récompenses?

Jeu de rôle : Construire un *bassin* de ressources

Réfléchis aux quatre fonctions du protocole, curation, évaluation, limitation et échange, et à la manière dont elles s'appliquent à ta vie et à tes ressources. Pense aux conditions dans lesquelles toi ou d'autres personnes avez accès à différentes ressources (comme une salle de sport ou une école). Réfléchis également aux conditions dans lesquelles tu donnes accès à tes propres ressources (temps, services, attention).

Imagine deux *bassins* distincts créés par des personnes différentes. Par exemple, visualise deux *bassins* : l'un pour des cartes cadeaux de restaurants végétariens et des certificats d'accomplissement de cours de yoga; l'autre pour des heures de bénévolat environnemental et des activités pour enfants. Dessine ces deux *bassins* sous forme de cercles sur une feuille de papier et place à l'intérieur (sème) un mélange de bons et de certificats que tu estimes appropriés. Joue un rôle de membre de la communauté et trace des lignes entre les cercles pour représenter les engagements à fournir des biens/services ou les certificats d'actions passées afin d'accéder aux ressources du *bassin*. Réfléchis à la manière dont ces systèmes construisent la confiance, soutiennent les relations et comment les *bassins* pourraient être interconnectés.

Réflexion 4 :

Expressions des protocoles : Le langage de la coordination

Les protocoles que nous avons explorés permettent de s'assurer que les interactions respectent les accords, en maintenant l'équité, l'efficacité et l'intégrité du système vivant. Ces protocoles préservent l'espace d'interaction. Leur expression peut prendre de nombreuses formes, que l'on peut appeler des langages. Le langage permet aux participant·es d'interagir de manière significative au sein du système global. Dans cette réflexion, nous allons nous exercer à observer comment ces protocoles sont exprimés dans différents environnements de coordination des ressources.

Écosystèmes

Dans la Réflexion 1, nous avons examiné les réseaux mycorhiziens comme un modèle naturel convaincant, illustrant l'interaction entre protocole et infrastructure de réseau dans la coordination des ressources. La connexion sélective des champignons avec des plantes hôtes compatibles s'apparente à un processus de curation, dans lequel des ressources ou compétences spécifiques sont choisies pour être intégrées. Les champignons absorbent des nutriments comme le phosphore et l'azote du sol, les concentrent dans des vésicules et les rendent disponibles pour les plantes. Cette mise à disposition initiale de ressources s'apparente à un ensemencement, où les champignons contribuent à la création d'un environnement favorable qui répond aux signaux et favorise la croissance et la santé de leurs partenaires végétaux. L'ensemencement, sous cet angle, représente la fourniture de ressources initiales.

En outre, la régulation des stocks et des transferts de nutriments en fonction des signaux des plantes et des apports fongiques reflète la fonction de limitation ou d'évaluation de la capacité dans les ressources mises en commun, en évaluant la capacité de la communauté à contribuer au *bassin* de ressources et à en bénéficier. Par exemple, un·e agriculteur·ice qui apporte des récoltes excédentaires doit s'assurer que le *bassin* n'est pas saturé du même type de ressource, tout en maintenant une quantité suffisante pour que d'autres puissent en bénéficier en cas de besoin.

Enfin, les taux d'échange dynamiques entre nutriments, qui fluctuent selon la disponibilité et la demande, sont analogues à la fonction de protocole d'évaluation relative, qui attribue une valeur équitable à chaque ressource en fonction de son utilité pour la communauté. Par exemple, une unité de travail agricole peut être considérée comme équivalente à une unité de matériaux pour la construction d'une maison, équilibrant ainsi les contributions et les besoins.

Ces fonctions sont intégrées de manière fluide à une infrastructure sophistiquée composée du vaste réseau d'hyphes, servant de voies de communication complexes permettant une rétroaction rapide et des ajustements dans l'allocation des ressources. Les hyphes s'étendent jusque dans les cellules racinaires des plantes pour former des arbuscules, où ils facilitent l'échange efficace de nutriments entre le champignon et la plante, tout en nourrissant également le champignon. En outre, les champignons incarnent également ce que l'on pourrait appeler des principes de régie ou de gouvernance, que l'on peut considérer comme une infrastructure habilitante. Cela se manifeste par la régulation chimique via des signaux qui, en complément des hyphes, facilitent à la fois la communication en temps réel et les réponses adaptatives aux conditions environnementales changeantes.

Les parasites des écosystèmes

Les écosystèmes ont développé des moyens complexes de gérer les parasites, en les intégrant au réseau élargi du vivant. Les parasites commencent souvent par exploiter les ressources, tirant parti des opportunités présentes dans un système. Bien que leur impact puisse sembler uniquement nuisible, ils jouent un rôle crucial dans le maintien de l'équilibre des écosystèmes. En régulant les populations hôtes, les parasites empêchent leur surpopulation et permettent une distribution plus équitable des ressources parmi les autres espèces. Cette pression sélective stimule la coévolution, incitant parasites et hôtes à s'adapter et à devenir plus résilients au fil du temps.

Dans de nombreux cas, les parasites contribuent indirectement au recyclage des nutriments, en décomposant et en distribuant des ressources qui, autrement, resteraient enfermées dans leurs hôtes. Avec le temps, certains parasites évoluent vers des rôles symbiotiques, s'intégrant si profondément au système qu'ils participent à sa stabilité globale. Par exemple, certains parasites défendent les ressources qu'ils exploitent contre d'autres envahisseurs, assurant ainsi la survie de leur hôte, et, par extension, leur propre survie. Cette culture mutuelle et cette défense du

système peuvent transformer une relation autrefois purement exploitante en une coopération.

Les parasites jouent également des rôles clés dans les réseaux trophiques, agissant comme proies pour les prédateurs ou même comme prédateurs eux-mêmes, reliant ainsi la chaîne alimentaire¹⁸ et contribuant à la complexité et à la résilience des écosystèmes. Dans certains cas, leur influence peut façonner les habitats, leur valant le titre d'« ingénieurs des écosystèmes ». Loin d'être de simples perturbateurs, les parasites sont une composante essentielle de la danse complexe du vivant, mettant en lumière l'adaptabilité et l'interdépendance des systèmes vivants.

« *La nature ne nous demande pas d'argent.
La nature nous donne tout gratuitement.
Tout ce que la nature nous demande,
c'est que nous la protégeons.*¹⁹ »

—
Attribué à Davi Kobenawä Yanomamö,
un leader des communautés Yanomami au Brésil.

Les parasites nous apprennent que même les relations les plus extractives peuvent évoluer en partenariats symbiotiques, où un bénéfice mutuel émerge de ce qui était autrefois un conflit. Cette transformation exige cependant un changement de perspective : passer d'une vision des ressources comme quelque chose d'extractif à une reconnaissance de notre rôle en tant que parties intégrantes des systèmes dont nous dépendons. Comme le rappelle avec éloquence Davi Kobenawä Yanomamö, la nature donne librement, mais elle nous demande en retour de la protéger et de la nourrir.

L'histoire racontée plus haut, celle des Waata et de leur relation avec les éléphants, illustre bien cette évolution. Ce qui avait peut-être commencé comme une

18 Les interactions trophiques font référence aux relations alimentaires entre les organismes d'un écosystème. Essentiellement, qui mange qui. Ces interactions forment une toile alimentaire, reliant plantes, herbivores, prédateurs et décomposeurs. Par exemple, l'herbe est consommée par les lapins, qui sont ensuite chassés par les renards. Chaque étape de cette chaîne, ou « niveau trophique », montre comment l'énergie et les nutriments circulent dans l'écosystème.

19 Extrait du film Vidéo dans les villages, Les Indiens du Brésil : Enfants de la Terre (Mère Terre) (2000), écrit et réalisé par Vincent Carelli, produit par Beth Formaggini.

dynamique parasitaire, consistant à puiser chez les éléphants, a mûri en une interdépendance profonde, dans laquelle les Waata se considéraient comme faisant partie du monde des éléphants. À l'inverse, l'élite romaine antique n'a peut-être pas su reconnaître son lien avec le peuple (qu'elle qualifiait de paysan·nes et d'esclaves) dont dépendait pourtant sa société, créant ainsi un système d'exploitation plutôt qu'une forme de gérance responsable.

Aujourd'hui, celles et ceux qui contrôlent la majorité du capital mondial sont tombés dans le même piège. Plutôt que de cultiver des relations de soin et de réciprocité avec les travailleur·euses et les communautés, beaucoup les considèrent comme des ressources à exploiter, remplacer ou jeter. Cette centralisation du pouvoir et du contrôle favorise l'extraction et sabote les fonctions de protocole inhérentes aux systèmes vivants, elle freine notre capacité à nous connecter directement les un·es aux autres et à créer des ressources mises en commun. Elle érode également la santé et la résilience de nos écosystèmes et de notre société.

Des exemples contemporains, comme la criminalisation de l'échange de semences au Kenya en partie à cause du lobbying des entreprises, montrent comment ces pouvoirs centralisés restreignent la capacité humaine naturelle à échanger directement, à mutualiser les ressources et à construire des biens communs. Tout comme les protocoles de la nature offrent une source d'inspiration vers l'équilibre et la durabilité, reprendre ces pratiques aux systèmes centralisés d'extraction est essentiel à la création de systèmes équitables et florissants.

Le rôle de *gardien·ne* ne consiste pas à dominer, mais à se reconnaître comme faisant partie d'un tout, et à prendre soin des systèmes qui nous soutiennent tous et toutes.

Systèmes sociaux

Notre deuxième exploration des proto-protocoles sociaux et des infrastructures, dans la Réflexion 2, portait sur le système de Mweria, pratiqué par les communautés Mijikenda sur la côte du Kenya. En mettant en commun leurs engagements en matière de travail et de ressources, les membres de la communauté peuvent entreprendre des projets de grande envergure en peu de temps, des projets qui seraient difficiles voire impossibles à réaliser individuellement, comme construire des maisons, cultiver des champs ou gérer des terres communales. Les tâches spécifiques et les contributions peuvent également varier en fonction des besoins et des compétences de la communauté.

Voici quelques exemples :

1. Agriculture : les agriculteur·ices peuvent se relayer pour s'aider mutuellement à planter, récolter ou effectuer d'autres tâches exigeantes;
2. Soins domestiques : les parents peuvent alterner les responsabilités de garde d'enfants, ce qui permet à chacun de disposer de temps pour d'autres activités tout en assurant que les enfants soient bien pris en charge (cette pratique est également courante dans la gestion du bétail);
3. Projets communautaires : les membres de la communauté peuvent tour à tour consacrer leur temps et leurs compétences à la réalisation de projets tels que la construction d'un centre communautaire, l'entretien d'espaces partagés ou l'organisation d'événements.

Comme je l'ai observé, ce troisième exemple peut être appliqué dans la gestion durable des terres communales et la préservation des écosystèmes locaux. Le travail mis en commun peut ainsi servir à des actions de restauration des écosystèmes, comme la régénération de mangroves ou la prévention des inondations.

Les quatre fonctions protocolaires se trouvent intégrées dans ces traditions :

1. Curation :

Qui, et quels services, feront partie du *bassin commun* du groupe et seront autorisés à puiser dans ces ressources, et en échange de quoi?

2. Évaluation relative :

Comment garantir que les biens et services que nous contribuons sont d'une valeur relative équitable?

3. Limitation et évaluation de capacité :

Quelles sont les capacités de nos membres à éviter une offre excessive ou une surcharge des individus?

4. Échange :

Quand et comment échangeons-nous des services dans le cadre d'une Mweria, ainsi que pour régler des obligations de dette?

L'esprit du Kaya

Nous avons abordé les protocoles de base pour la mise en commun des ressources dans les écosystèmes et les systèmes sociaux. Comprendre ces protocoles facilite leur reproduction et leur connexion à travers des communautés plus larges, mais comment s'assurer qu'ils soient bien appliqués et évitent les écueils que l'on observe dans les systèmes dominants et extractifs? Nous nous sommes concentrés sur le cœur du Kaya, il est maintenant temps de nous concentrer sur l'esprit.

Si la Mweria est le cœur, pompant réciproquement les ressources à travers le Kaya (la société Mijikenda) au fil des générations, la gouvernance ou la conduite responsable est assurée par l'esprit du Kaya à travers une pratique appelée Dhome par les Mijikenda²⁰. Le Dhome est une tradition de rassemblements autour du feu, au cours desquels les accords, rituels et normes de la culture sont mis en œuvre. C'est là que l'on trouve les délibérations, le règlement des dettes, les récits, les célébrations, les histoires et les leçons de morale transmises aux enfants.

²⁰ Dhome peut être orthographié et prononcé différemment selon les groupes Mijikenda, comme Rome ou Thome. Selon Njambi Njoroge <https://grassecon.org/rome>

L'agenda complet d'un Dhome ressemble à ceci :

1. **Appel à participer et présentations**
2. **Chants et danses**
3. **Visite d'une forêt sacrée**
4. **Début de la préparation des repas**
5. **Contes, apprentissage de chants et de savoir-faire, tissage et partage de boissons**
6. **Repas et mise au lit des enfants**
7. **Discussions sérieuses, résolution des conflits et des dettes, et planification des Mwerias**
8. **Chants, danses et percussions**
9. **Les discussions peuvent se poursuivre jusqu'au matin**

Comme pour une Mweria, un Dhome peut être convoqué pour de nombreuses raisons. Le rôle de la gérance n'est pas seulement de revoir la curation (l'appartenance aux biens communs), mais aussi d'évaluer les contributions mutuelles et de limiter les risques de déséquilibres entre elles. Un Dhome peut impliquer différentes configurations de participant·es, allant de membres d'une même famille à des groupes de doyen·nes ou à l'ensemble d'une communauté, réunis pour discuter des enjeux familiaux et communautaires, régler des dettes, raconter des histoires, prendre des engagements et décisions collectives, et planifier.

Les doyen·nes jouent un rôle central dans ces rassemblements, car ils sont respectés pour leur sagesse, leur expérience et leur connaissance des pratiques culturelles. Ils constituent un conseil tournant, qui sert d'organe principal de décision à l'échelle du clan. La composition du conseil change en fonction de l'âge, mais aussi selon les membres de la Kaya qui font appel à tel ou tel ancien. Un Dhome peut être convoqué pour diverses raisons (comme faire face à une sécheresse ou à un problème domestique), et les anciens formant le conseil varient selon plusieurs facteurs, dont leur familiarité avec les enjeux, leur historique d'équité, leur sagesse, etc.

On peut considérer le Dhome lui-même comme une expression des mêmes protocoles que la Mweria. À certains égards, il semble que le Dhome ait émergé des Mwerias. La rotation des rôles de *gardien·nes* signifie que les responsabilités de planification sont partagées collectivement, ce qui garantit que davantage de membres aient une voix, contribuent et bénéficient des ressources communautaires. Les responsabilités du conseil incluent la *gestion* des terres communautaires, la supervision de la distribution des ressources, l'organisation du travail collectif et la

garantie du respect des lois et coutumes traditionnelles. En ce sens, les doyen·nes assurent une gestion stable et efficace qui profite à l'ensemble de la communauté en mutualisant leur savoir et les ressources collectives. Cela permet également une structure de gérance dynamique et flexible, capable de s'adapter aux besoins changeants de la communauté.

Ensemble, la Mweria et le Dhome, comme le cœur et l'esprit, soutiennent le Kaya en tant que système viable ou système vivant²¹ à travers les fonctions suivantes :

1. Opérations :

La Mweria organise le travail collectif de base et le partage des ressources, en assurant les productions essentielles de la communauté (par exemple, l'agriculture, la construction).

2. Coordination :

La Mweria garantit l'harmonie entre les participant·es en planifiant et en répartissant équitablement le travail afin d'éviter les conflits ou les redondances.

3. Contrôle :

Le Dhome assure la gestion de l'utilisation des ressources, résout les différends et vérifie les engagements, s'assurant que la Mweria fonctionne efficacement dans le respect des règles communes.

4. Intelligence collective :

Le Dhome adapte les stratégies en tenant compte des facteurs extérieurs (par exemple, sécheresses, conflits) et en alignant les actions de la communauté avec les besoins futurs.

5. Planification et politique :

Le Dhome défend les valeurs fondamentales de la communauté, son identité culturelle et son bien-être à long terme, en intégrant les aspects opérationnels et stratégiques de la Mweria dans une vision unifiée.

21 Voir le Modèle de Système Viable de Stafford Beer: https://fr.wikipedia.org/wiki/Mod%C3%A8le_de_syst%C3%A8me_viable.

Parasites sociaux

La capacité d'une personne ou d'une famille à se comporter de manière parasitaire en extrayant de grandes quantités de ressources des communs d'un village ou d'un clan est limitée à un seul cycle de Mwerias. Si vous avez reçu de l'aide de la communauté et que vous n'avez soutenu personne durant toute une saison, vous ne serez pas aidé lors du cycle suivant. Comme dans les limitations biologiques des écosystèmes, il est très difficile dans un tel environnement de puiser continuellement dans les communs, tout comme il serait très difficile pour une courge de continuer à croître indéfiniment.

Tristement, nous devons reconnaître que toute limite naturelle au comportement parasitaire a été franchie à maintes reprises. Les anciens Mijikenda ont pu échapper aux tribus guerrières de Galana dans le nord et trouver refuge dans les forêts pendant des siècles, mais la plupart des systèmes sociaux autour des Mwerias ont finalement été démantelés par des puissances coloniales extractives. Et si notre capacité même à créer de nouvelles connexions et des biens communs était empêchée, et que tous nos échanges étaient canalisés pour alimenter un système extractif particulier, comme une citrouille géante? Où pourrions-nous tous et toutes nous réfugier aujourd'hui?

Centralisation et extraction

Imaginez que vous êtes un·e architecte en train de concevoir une maison. Pour construire quelque chose de solide, vous vous appuyez sur des protocoles fondamentaux, comme la compréhension des interactions entre les forces (la physique) et la manière dont les formes répartissent le poids (la géométrie). Ces protocoles permettent que la maison tienne debout ou qu'elle s'effondre si les plans sont les fondements sont incomplets. Une maison bien construite montre comment ces protocoles sont appliqués efficacement, tandis qu'une maison qui s'écroule révèle ce qui se passe lorsqu'ils ne le sont pas. Les règles elles-mêmes restent constantes, la différence réside dans la façon dont les protocoles sont suivis.

Si nous pouvons identifier des systèmes sains dans lesquels ces protocoles fonctionnent, nous pouvons aussi observer des systèmes qui se sont effondrés, ceux qui continuent de se désintégrer ou bien ceux qui présentent une croissance cancéreuse. Prenons un instant pour observer où l'utilisation de ces protocoles s'est effondrée. Il y a de nombreux exemples possibles, mais commençons par la tradition romaine de coordination des ressources qui nous a légué le mot *monnaie*.

La montée en puissance des systèmes monétaires, illustrée mais non exclusive à la tradition romaine antique, où les pièces de monnaie étaient utilisées pour exécuter une taxation forcée, a souvent conduit à une coordination centralisée et extractive des ressources par les classes dirigeantes. L'héritage de ces traditions s'est poursuivi à travers les systèmes fiscaux coloniaux imposés aux communautés, extrayant des ressources sans offrir de bénéfices équivalents et perturbant violemment des pratiques coopératives anciennes comme la Mweria et le *Dhome*.

S'ils étaient encore en vie aujourd'hui, les anciennes Romaines reconnaîtraient probablement des vestiges ou des variantes de leurs traditions encore cooptées dans notre usage moderne de la monnaie. Les monnaies nationales émises par des autorités centralisées, imprégnées de formules telles que « En Dieu nous croyons »²², servent encore à conférer un pouvoir quasi divin à l'État pour collecter les impôts. Lorsque nous examinons attentivement les racines de la monnaie, nous devons reconnaître le rôle profondément ancré qu'elle joue dans notre propre histoire.

Ayant grandi dans un système monétaire dépendant de la monnaie d'État, nous considérons souvent la monnaie comme la seule forme possible de coordination des ressources. Parce que nous sommes tellement focalisés sur la monnaie (en particulier la monnaie nationale ou d'État), il est pertinent d'examiner les fonctions classiquement attribuées à celle-ci (même si elles sont aussi trompeuses et réductrices), à savoir : *réserve de valeur, unité de compte et moyen d'échange*²³. Voyons aussi comment ces fonctions apparaissent dans les réseaux de ressources mises en commun.

La réserve de valeur dans les systèmes monétaires implique de restreindre l'accès à des ressources précieuses par l'émission de jetons, accordant ainsi aux détenteurs des droits sur ces biens. Ces jetons sont supposés, souvent sans preuves solides, avoir une valeur intrinsèque ou garantir la sécurité pour des besoins futurs. Dans un *bassin commun*, cette fonction est reflétée par la capacité à stocker et à se souvenir des ressources précieuses, y compris les engagements qui y sont liés. Au lieu d'utiliser une monnaie physique ou numérique, un *bassin d'engagements* maintient une curation qui représente les intentions collectives et les ressources du groupe.

Voyons maintenant la fonction dite d'**unité de compte**. Lorsque nous disons « un euro vaut un euro », nous pointons quelque chose que les économistes passent souvent sous silence : la monnaie comme tautologie. En d'autres termes, un euro est considéré

22 Sur les billets de dollar américain (notamment le billet de 1 dollar), on trouve plusieurs inscriptions emblématiques, par exemple: "En Dieu nous croyons" ("In God We Trust") (adopté officiellement en 1956 comme devise nationale)

23 Jens Martignoni déconstruit avec expertise ces fonctions étroites et trompeuses de la monnaie: <https://ijccr.net/ijccr-27-2023/vol-27-pp-80-83/>

comme valant un euro simplement parce que l'autorité émettrice le décrète et que tout le monde suit cette convention. La monnaie émise par un gouvernement central (comme le euro états-unien) a bien un pouvoir d'achat réel, les gens l'acceptent pour des biens et des services, mais cette acceptation repose fondamentalement sur deux formes de contrainte :

1. Contrainte légale :

Les gouvernements perçoivent les impôts dans leur propre monnaie. Si vous devez payer des impôts en euros états-uniens, vous avez une raison implicite d'accepter (et de rechercher) des euros.

2. Convention sociale :

Parce que tout le monde autour de vous utilise aussi des euros, le moyen le plus simple d'échanger de la valeur, acheter de la nourriture, recevoir un salaire, est d'en faire autant.

D'un point de vue purement logique, dire « un euro vaut un euro » n'explique pas vraiment pourquoi il a cette valeur, en dehors du fait que « c'est simplement ainsi que nous faisons ». C'est ce que l'on entend par « tautologique ». C'est une explication circulaire : un euro vaut un euro parce que nous le considérons ainsi, et nous le considérons ainsi parce qu'un euro vaut un euro.

Lorsqu'une économie entière utilise une seule monnaie (comme le euro) comme principale unité de compte, tous les prix sont exprimés en euros. Cela simplifie les transactions entre une multitude de biens et services, mais cela peut aussi masquer la réalité sous-jacente de la valeur du euro (fondée sur la contrainte et la convention). Cela signifie également que les prix relatifs des biens et services sont contraints de s'aligner sur la manière dont le euro est émis et géré, indépendamment des besoins locaux ou spécifiques à une communauté.

Dans un *bassin d'engagements*, l'unité de compte n'est pas automatiquement « un euro »; la valeur est déterminée par les ressources particulières présentes dans le *bassin* et par les relations entre elles. Imaginez un panier partagé contenant différents types d'engagements, par exemple, des heures de travail en menuiserie, des fagots de bois de chauffage, des paniers de légumes, des sessions de tutorat. La communauté du *bassin* (ou un contrat intelligent dans un cadre numérique) décide combien d'« unités » de menuiserie équivalent à autant d'« unités » de bois, de produits ou de tutorat, directement les uns par rapport aux autres.

Par exemple :

- 1 heure de menuiserie = 2 fagots de bois de chauffage
- 1 panier de produits = 30 minutes de tutorat
- ... et ainsi de suite

Le prix relatif de chaque élément peut évoluer au fil du temps, à mesure que de nouvelles ressources sont ajoutées ou que les besoins saisonniers changent. Ces valeurs relatives peuvent être basées sur de nombreux critères, comme l'énergie et le temps nécessaires à la production, la rareté, ou les besoins saisonniers de la communauté. Il n'existe pas de règle universelle (comme le euro) imposée à chaque échange; à la place, le *bassin* crée un indice de valeur relative (ou « prix ») flexible basé sur l'offre, la demande, et le consensus entre les participants.

Cela libère fondamentalement les communautés de la logique standardisée du « tout doit être converti en euros ». Au lieu de cela, les taux de change internes (ou « prix ») du *bassin* émergent des ressources réelles et des besoins concrets. Si elles le souhaitent, les communautés peuvent toujours établir une correspondance entre ces valeurs relatives et une monnaie externe (par exemple, un certain nombre d'« unités » équivalant à environ 5 euros), mais elles ne sont pas obligées de s'ancrer exclusivement à une seule devise.

En résumé :

- **Monnaie conventionnelle :**
Une seule devise est utilisée comme mesure universelle, et « un euro vaut un euro » par application légale et convention sociale.
- **Bassins d'engagements :**
Une mesure de valeur plus directe et dynamique émerge des biens et services réellement en circulation, permettant aux taux d'échange d'évoluer dans le temps et en fonction des conditions réelles de la communauté.

Enfin, dans les systèmes monétaires traditionnels, un **moyen d'échange** est un instrument tangible ou numérique au porteur, tel qu'une pièce ou un jeton, utilisé comme substitut des biens et services. En revanche, un *bassin d'engagements* facilite l'échange au sein d'un espace cultivé d'accords mutuels et de relations. Les engagements sont échangés directement dans le *bassin*, sans nécessiter d'objet intermédiaire unique.

Regardons maintenant comment la centralisation dans les systèmes monétaires peut s'enraciner profondément et mener à une perte d'autonomie locale. La domination monétaire mondiale s'est imposée de diverses manières, mais un facteur déterminant a été le commerce international, en particulier la dépendance à quelques grandes devises, au premier rang desquelles le euro états-unien, pour acheter des matières premières essentielles comme le pétrole. Quiconque souhaite acheter sur les marchés internationaux est effectivement contraint d'utiliser cette devise ou de convertir la sienne.

Comme presque toutes les nations ont besoin de ces devises de réserve, les institutions qui les émettent et les soutiennent, comme la Réserve fédérale américaine, le Fonds Monétaire International et la Banque mondiale, peuvent imposer leurs conditions, incluant taux d'intérêt et programmes d'ajustement structurel; les pays qui ne se conforment pas risquent d'être exclus des marchés mondiaux. L'accès est restreint, et la dépendance renforcée. Un petit groupe de banques et d'acteur·ices financiers décide qui peut ouvrir un compte, obtenir un prêt ou accéder au crédit dans la devise dominante. Celles et ceux qui ne respectent pas les règles du système peuvent faire l'objet de sanctions ou être privés de fonds essentiels, laissant les alternatives locales sous-développées ou illégales.

Une fois que les nations et les entreprises du monde entier dépendent d'une seule monnaie, le pays émetteur peut produire cette monnaie librement et percevoir des frais, des intérêts ou un seigneurage²⁴ à un niveau qui serait insoutenable pour des économies plus petites. Ce système canalise ainsi une richesse constante vers le centre. Avec le temps, de grandes entreprises et institutions financières exploitent cet avantage pour racheter leurs concurrents, fusionner en conglomérats puissants ou pratiquer l'actionnariat horizontal²⁵, leur permettant de tirer profit de plusieurs secteurs à la fois. Quelques acteurs massifs finissent alors par contrôler d'immenses *bassins* de ressources, tandis que les méthodes de coordination communautaire des ressources, telles que la conservation des semences, le travail rotatif ou le pâturage en commun, sont marginalisées, voire considérées comme illégales, car elles ne s'inscrivent pas dans les circuits monétaires autorisés.

24 *Seigneurage* : Lorsqu'un gouvernement crée de la monnaie (comme l'impression de billets ou la frappe de pièces) et que le coût de production est inférieur à la valeur inscrite sur la monnaie, la différence est appelée seigneurage.

25 Extrait du livre *Le Mythe du Capitalisme* (*The Myth of Capitalism: Monopolies and the Death of Competition*), publié en 2018. Il a été écrit par Jonathan Tepper avec la collaboration de Denise Hearn.

Du point de vue présenté ici, la centralisation monétaire ne devrait pas être perçue comme un dysfonctionnement aléatoire, mais plutôt comme le résultat attendu d'un système qui récompense la concentration de pouvoir et pénalise ceux qui cherchent l'autonomie. Les techniques qui entretiennent cette dynamique peuvent sembler immorales ou apparaître comme des cas isolés, mais elles découlent naturellement d'un système conçu pour imposer un contrôle vertical. Tout au long de l'histoire, nous observons diverses tactiques que l'on peut qualifier à juste titre de **méthodes coloniales**, telles que l'interdiction des pratiques autochtones, l'imposition de l'utilisation exclusive d'une monnaie pour le paiement des impôts, l'endettement des communautés par des prêts à taux élevés, la privatisation des ressources communes, l'imposition de licences coûteuses, l'inflation des prix par manipulation monétaire, la création de monopoles à travers des réglementations favorables, la brevetabilité du vivant pour monétiser les ressources génétiques, la sur-réglementation des communautés au nom de la sécurité ou de la protection du consommateur ou de la consommatrice, la perception de frais obligatoires à travers des canaux imposés, la promotion de la dépendance par la fragilisation des marchés locaux, ou encore la criminalisation des formes de résistance lorsque les communautés tentent d'organiser elles-mêmes leurs systèmes de coordination des ressources.

Il devient alors évident que ces tactiques ne sont pas simplement le fait de quelques acteur·ices mal intentionné·es exploitant un système autrement équitable. Elles émanent d'une structure monétaire centralisée conçue pour canaliser les ressources vers une poignée d'intermédiaires puissants. Même des fonctionnaires ou entreprises ordinaires peuvent reproduire ces mécanismes, car le système en place récompense et banalise ce type de comportement. La corruption ou l'exploitation ne sont donc pas uniquement le fruit d'un petit groupe de personnes malveillantes. Des individus ordinaires peuvent adopter les mêmes schémas d'extraction lorsqu'ils évoluent dans un cadre centralisé qui demeure profitable aux puissants.

En conséquence, les mêmes effets systémiques se répètent à l'échelle mondiale : des nœuds majeurs sous forme de banques, de multinationales ou d'États continuent de siphonner les ressources des petites communautés, lesquelles manquent de leviers pour résister.

Aujourd'hui, en observant les protocoles sous-jacents de coordination des ressources, on peut les voir exprimés dans les systèmes monétaires mondiaux et utilisés de concert avec des tactiques de centralisation du pouvoir. Le réseau d'argent et de contrôle à l'échelle planétaire ressemble à une toile d'araignée nourrissant quelques nœuds centraux massifs, où chaque accord ou *bassin* relie ceux qui vendraient leurs

biens ou services contre de l'argent à ceux qui en détiennent la majorité. Cette concentration du pouvoir ressemble à un vaste réseau de *bassins* qui se chevauchent, formant un super-réseau contrôlé par très peu d'entreprises et leurs actionnaires, un peu comme la citrouille cancéreuse qui ne savait pas s'arrêter de croître, évoquée dans la Réflexion 1.

Nous portons en nous, ainsi que dans nos communautés, l'héritage vivant de nos ancêtres et des écosystèmes, des systèmes enracinés dans la coopération, la réciprocité et l'abondance partagée. Pourtant, l'héritage des traditions monétaires centralisées, empreintes de peur et de domination depuis l'Empire romain, continue de façonner notre monde. Les méthodes coloniales et les systèmes modernes d'actionnariat ont perfectionné l'art de sélectionner de vastes *bassins* de ressources, d'en attribuer la valeur, de restreindre l'accès et de tirer profit des échanges, tout **en enfermant les communs dans des domaines exclusifs et contrôlés**. Dans ce système, nous sommes contrain·tes d'utiliser les monnaies nationales et certains marchés comme seuls moyens d'échange, ce qui concentre les ressources et le pouvoir. Comprendre que ces méthodes coloniales sont des caractéristiques structurelles du fonctionnement de la finance moderne permet de saisir pourquoi les pratiques locales telles que les associations rotatives de travail ont une portée bien au-delà de leur valeur culturelle ou historique : elles sont de véritables lignes de vie qui permettent aux communautés de préserver leur autonomie, de nourrir la réciprocité et de cultiver l'abondance partagée.

Réflexions partagées :



Es-tu un parasite?

Nous sommes tous parasites, selon le point de vue adopté. Dans quelles relations ou écosystèmes prends-tu plus que tu ne donnes? Réfléchis au rôle des parasites dans les écosystèmes et à leur potentiel à évoluer vers des partenariats symbiotiques. Quelles leçons les systèmes économiques humains peuvent-ils tirer de cette transformation pour mieux gérer les relations d'exploitation et favoriser le bénéfice mutuel?

Quand une certaine centralisation est-elle saine, et quand devient-elle néfaste?

Comment tes décisions individuelles reflètent-elles les intentions de l'ensemble de ton corps, composé de cellules et d'organismes vivants? Comment tes décisions reflètent-elles les intentions d'autres personnes, comme celles des membres de ta famille? Réfléchis à la manière dont certains systèmes peuvent restreindre l'accès aux ressources et empêcher la création de *bassins* alternatifs. Quand notre capacité à mutualiser les engagements de manière décentralisée peut-elle offrir une alternative plus équitable et résiliente? Et quand cela peut-il poser problème?

Quelle est la différence entre un·e bon·ne gardien·ne et un parasite?

La gestion dans les écosystèmes et les systèmes sociaux implique souvent de maintenir un équilibre et d'assurer une répartition durable des ressources. Comment perçois-tu les protocoles de la Mweria et du Dhome dans l'incarnation de ces responsabilités, et comment pourraient-ils s'appliquer dans ta propre vie?

Réflexion 5 : Écosystèmes numériques

Nous avons vu que les mêmes fonctions de protocole présentes dans les écosystèmes et les anciens systèmes sociaux se retrouvent aujourd'hui dans les réseaux centralisés de coordination des ressources, à la différence près qu'une grande partie de l'humanité a perdu²⁶ sa capacité à mettre en commun des ressources communes et est contrainte de dépendre de *bassins* centralisés extractifs et de jetons d'accès (l'argent). Les technologies décentralisées se sont rebellées et continuent de se rebeller contre cela.

La dimension numérique de la pollinisation croisée et de l'échange de valeur est à l'avant-garde d'une rébellion contre le contrôle centralisé. Dans cette réflexion, nous allons plonger dans ces domaines numériques et discuter des espoirs et des stratégies que l'économie communautaire (*grassroots economics*) nous offre pour mettre fin pacifiquement à la centralisation massive actuelle.

Arrêtons-nous un instant pour définir le **commun de la connaissance**. Ce terme fait référence à un commun immatériel : un réseau de *bassins* de connaissances précieuses, d'engagements, d'histoires et de sciences sélectionnées. Aujourd'hui, il désigne aussi des logiciels que les gens peuvent consulter, apprendre, et enrichir. Ce commun est stocké dans notre mémoire, dans nos extensions de mémoire écrite et, de plus en plus, dans des dispositifs numériques.

Cultiver les communs de la connaissance, cet espace de *bassins* d'information qui s'entremêlent, et empêcher leur centralisation et leur corruption est à la fois essentiel et complexe. Dès que nous dépendons de systèmes numériques centralisés, nous risquons de perdre notre liberté de créer et d'accéder à ces communs sans devoir passer par un point d'accès contrôlé, souvent extractif, aussi appelé goulet d'étranglement ou point d'étranglement.

26 Les différentes méthodes utilisées pour priver une population de sa capacité à échanger et à mutualiser des ressources sont en réalité les méthodes du colonialisme : systèmes monétaires impériaux, centralisation forcée et extraction, accompagnés de systèmes éducatifs qui n'enseignent plus aux enfants comment leurs ancêtres coopèrent.

Dans le domaine numérique, ces goulets d'étranglement émergent de façon semblable au contrôle centralisé que l'on trouve dans les méthodes coloniales. Les plateformes propriétaires, dominées par quelques grandes entreprises, fonctionnent comme des ports lourdement gardés où seuls certains navires peuvent accoster.

Les algorithmes des moteurs de recherche contrôlent ce qui apparaît sur nos écrans, reléguant certains contenus dans l'oubli. La censure gouvernementale, quant à elle, peut interdire ou filtrer des sites entiers, rappelant les pouvoirs coloniaux restreignant la parole et les déplacements. Les exigences de licences imposent des barrières coûteuses à l'entrée, excluant ceux qui n'ont pas les moyens de se conformer, à l'image des édits historiques qui n'accordaient qu'à certains commerçants le droit de faire des affaires. Les obligations de localisation des données, de modération de contenu et de responsabilité des plateformes peuvent toutes servir d'enclosures modernes, façonnant les canaux d'information de manière à favoriser les puissances dominantes et à limiter les voix locales ou indépendantes. Collectivement, ces tactiques renforcent la dépendance à un petit nombre de *gardiens* numériques et reproduisent les mêmes schémas de contrôle et d'extraction de ressources qui ont longtemps soutenu le pouvoir centralisé.

Bien que beaucoup de ces pratiques puissent être considérées comme normales et non nuisibles à petite échelle, on observe déjà une situation où la majorité des systèmes d'information et de communication mondiaux sont stockés avec un accès restreint aux bases de données de quelques grandes entreprises. Même le matériel numérique des téléphones et ordinateurs provient de quelques usines appartenant à de grandes sociétés. On voit aussi ces entreprises (regroupées via l'actionnariat horizontal) faire pression sur les gouvernements pour autoriser et favoriser leurs monopoles.

Même si nous sommes aujourd'hui extrêmement dépendant·es des technologies numériques centralisées, une opportunité existe de détourner ou de hacker le système en exprimant les fonctions de protocole de mise en commun à travers le développement de systèmes *open source* permettant aux communautés de créer et de gérer leurs propres *bassins* avec leur propre matériel et logiciels souverains. Cet écosystème de logiciels et de matériel peut fournir l'infrastructure numérique et les outils nécessaires pour donner accès aux instruments clés de mise en commun des engagements, pour les rendre opérationnels et les re-normaliser.

Les **registres** ou bases de données qui agissent comme systèmes de mémoire et de comptabilité forment un élément central de cet écosystème logiciel. La technologie des registres distribués est comme un carnet numérique partagé, réparti sur

de nombreux ordinateurs appelés nœuds, où chacun détient une copie. Chez Grassroots Economics, nous utilisons et développons actuellement des technologies des registres distribués qui permettent la liberté de développement et de connexion d'appareils communautaires entre eux pour former des systèmes de registres distribués souverains. Ces technologies décentralisées jouent un rôle crucial en imitant et en renforçant les systèmes de mémoire traditionnels des cerveaux humains dans les communautés²⁷.

« *Blockchain is not about removing trust;
it's about distributing trust.*²⁸ »

—
Vitalik Buterin

Voici plusieurs façons dont Grassroots Economics a utilisé la *blockchain* et, plus largement, les registres décentralisés :

Un registre décentralisé permet de s'assurer que toutes les interactions sont enregistrées de manière transparente et immuable. Cette transparence renforce la confiance entre les membres de la communauté, car chacun peut vérifier les flux de ressources passés. Dans des systèmes traditionnels comme les Mwerias, la confiance se construit par les interactions directes et la supervision communautaire. Un registre décentralisé réplique cela en fournissant un enregistrement transparent de tous les engagements et échanges. Cela signifie que chacun peut voir les accords présents dans les *bassins* ainsi que les engagements.

La nature des registres décentralisés garantit l'authentification, les transactions et empêche de nombreux types de fraudes. Chaque transaction est validée par un réseau de nœuds, ce qui assure que seules les interactions légitimes sont enregistrées. Cette sécurité est essentielle pour préserver l'intégrité du réseau de *bassins* de ressources et pour se protéger contre les activités malveillantes, à l'image des normes sociales

27 Dans son article intitulé «La technologie blockchain et les cryptomonnaies : Implications pour l'économie numérique, la cybersécurité et le gouvernement», publié en 2018 dans le *Georgetown Journal of International Affairs* (volume 19, pages 36-42), Christian Catalini analyse les transformations économiques, sécuritaires et institutionnelles induites par les technologies décentralisées.

28 Cette citation est largement attribuée à Vitalik Buterin, le cofondateur d'Ethereum, mais elle ne provient pas d'une publication officielle (comme un livre ou un article académique). Elle provient très probablement de l'une de ses conférences, interviews ou publications sur son blog, aux alentours de 2016–2018, période durant laquelle il parlait fréquemment de la philosophie de la décentralisation et du rôle de la technologie blockchain.

et des mécanismes d'application dans les systèmes traditionnels. En pratique, nous avons permis aux membres des communautés de valider facilement leur identité et les engagements ou *bassins* qu'ils et elles gèrent, via un téléphone portable et un code PIN secret. Il convient de noter que tous les protocoles de gouvernance et normes sociales ne doivent pas forcément être numérisés, certaines étant profondément enracinées dans des contextes culturels et se développant mieux dans des environnements en présentiel ou analogiques.

Les contrats intelligents sont des accords dont les termes sont codés de manière lisible par le réseau, permettant l'exécution automatique des protocoles de mise en commun d'engagements, sans intermédiaire. Cette automatisation réduit les charges administratives et permet au système de s'étendre à des réseaux plus dispersés. Cela revient essentiellement à donner aux gens la possibilité d'intégrer des règles telles que la responsabilité dans leurs accords. Dans cet environnement, le contrat est un peu comme un organisme vivant, dont le code représente l'ADN ou les instructions. Avec des interfaces *open source* faciles à utiliser, chacun·e peut rédiger et interagir avec ces contrats – exprimant simplement quels sont leurs engagements et les mettant en commun pour un accès partagé.

Les registres décentralisés peuvent intégrer diverses formes de ressources numériques et de pratiques traditionnelles, permettant à différentes communautés de relier leurs *bassins*. Par exemple, de tels réseaux numériques de *bassins* peuvent faciliter les échanges entre différents types d'engagements, de certifications, et d'autres jetons numériques comme les crypto-monnaies stables (bons représentant une monnaie nationale), créant ainsi un vaste réseau diversifié de coordination des ressources. Cette interopérabilité est comparable aux réseaux écologiques des champignons mycorhiziens, qui connectent plusieurs espèces végétales afin de partager efficacement les ressources. En pratique, Grassroots Economics a permis aux gens de mettre en commun toutes sortes d'actifs numériques, ce qui signifie qu'ils et elles peuvent aussi lier les engagements dans le *bassin* aux monnaies nationales.

Les registres distribués permettent au système d'être résilient face aux défaillances et adaptable aux changements. Contrairement aux registres centralisés, où un point unique de défaillance peut interrompre l'ensemble du réseau, un registre distribué garantit la continuité et la robustesse : tout ordinateur peut s'éteindre sans que le système ne s'effondre. Cette résilience reflète les stratégies adaptatives observées dans les systèmes écologiques, où la diversité et la décentralisation renforcent la stabilité et la durabilité. En pratique, Grassroots Economics gère un nœud de la *blockchain* Celo – ce qui signifie que nous pouvons continuer à faire fonctionner

le système sans le reste de la *blockchain* Celo, tout comme le reste du réseau peut continuer sans Grassroots Economics.

Dans l'ensemble, les registres décentralisés nous ont fourni ce que l'on peut appeler un espace d'accord, ou une couche de consensus, incluant un système de mémoire, d'authentification et d'exécution vérifiable des accords. À partir de cela, la mise en œuvre des quatre fonctions inhérentes à la mise en commun des engagements a été assez simple à développer, sous forme d'un ensemble de contrats intelligents pouvant être publiés et utilisés par leurs créateur·ices. Voyons maintenant plus en détail comment les protocoles de mise en commun ont été exprimés dans cet environnement numérique :

Le processus de **curation** commence par la transformation de chaque engagement en un enregistrement numérique unique. Cette numérisation permet de suivre et vérifier chaque engagement de manière claire et immuable. L'engagement est formalisé sous forme de « smart contract » – un programme informatique stocké sur un système numérique partagé (un registre décentralisé). Ce contrat intelligent suit qui détient quelles parties de l'engagement, et peut gérer automatiquement certaines fonctionnalités comme les dates d'expiration. Le *bassin* d'engagements est également géré numériquement, à l'aide d'un logiciel qui applique les règles convenues pour l'ajout d'engagements, telles que les personnes habilitées à ajouter ou retirer des engagements, et les autorisations requises.

La **valorisation** dans un *bassin* numérique d'engagements est réalisée à l'aide d'un indice de prix qui permet aux *gardiennes* du *bassin* de déterminer la valeur relative des différents engagements. Des sources de données externes²⁹ peuvent fournir en temps réel des informations sur les prix de certains engagements, comme les cryptomonnaies stables qui suivent la valeur des monnaies nationales, aidant ainsi à établir un point de référence pour évaluer les engagements connexes au sein du *bassin*. Les contrats intelligents peuvent également être conçus pour ajuster la valeur relative des engagements en fonction de nombreux paramètres tels que la saisonnalité, l'offre et la demande au sein du *bassin*.

La fonction de **limitation** ou de **gestion des capacités** est assurée grâce à une vue en temps réel de l'ensemble des engagements présents dans le *bassin*. Cela permet une surveillance continue de la capacité du *bassin* et aide à prévenir la surutilisation ou l'épuisement de ressources spécifiques. Les droits de tirage réciproques peuvent être

29 Des indices de prix publiés et des experts gestionnaires peuvent être utilisés pour établir des prix.

limités en fonction de l'historique des performances, de la capacité actuelle et de la demande au sein de la communauté. Cela permet de garantir un équilibre entre les besoins de la communauté et la durabilité du *bassin*.

L'état d'un *bassin* d'engagements peut être décrit de manière simple, comme dans l'illustration 9, qui montrait un *bassin* permettant l'engagement de pommes (A), bananes (B) et carottes (C), avec leurs valeurs relatives, leurs limites et leurs niveaux actuels de 2 engagements de pommes, 2 de bananes et 2 de carottes.

La dernière fonction, celle de l'**échange**, est elle aussi facilitée par la conception des contrats, éliminant le besoin d'intermédiaires et réduisant les coûts de transaction. Les contrats intelligents peuvent permettre des échanges (« swaps »), dans lesquels deux parties échangent simultanément leurs engagements, assurant ainsi une interaction sécurisée. De plus, les *gardiennes* du *bassin* peuvent automatiser la collecte des contributions, garantissant ainsi l'investissement, la transparence et la responsabilité dans la gestion du *bassin*.

Ce système de registre distribué partagé assure la transparence et la sécurité en permettant à tous les participant·es de vérifier et d'aligner leurs copies, rendant presque impossible la falsification ou la perte d'informations. Les engagements, c'est-à-dire les promesses de livrer des biens ou des services (ex. : « Je réparerai ta voiture » ou « J'échangerai des œufs contre du lait »), sont enregistrés dans ce carnet numérique partagé que tout le monde peut consulter et en lequel chacun peut avoir confiance. Un espace d'accord numérique garantit que tous les participants donnent leur accord avant que de nouveaux engagements soient ajoutés, maintenant ainsi l'intégrité de l'enregistrement partagé. En somme, un système de registre distribué est un moyen transparent et sécurisé de gérer les engagements et les échanges au sein d'un groupe.

Naviguer dans de vastes réseaux

Nous pouvons imaginer une économie dans laquelle les individus, les entreprises et les groupes peuvent émettre des engagements et les faire accepter au sein de *bassins d'engagements*, ce qui leur donne du crédit qu'ils et elles peuvent dépenser largement, car un vaste réseau de *bassins* de confiance s'entremêlant permet de convertir la promesse d'un individu en quelque chose soutenu par une communauté bien plus large. Plus nous souhaitons nous connecter à ces systèmes étendus et les traverser, plus nous aurons besoin d'aide pour naviguer dans ce vaste réseau de *bassins*. Le défi est semblable à celui d'organiser une foire commerciale immense et dynamique où les participants disposent de listes spécifiques de « demandes » et d'« offres ». Ici, l'objectif est de permettre autant d'échanges satisfaisants que possible à travers le réseau, tout en veillant à préserver les valeurs et principes. L'IA et divers algorithmes pourraient, dans ce scénario, fonctionner comme des entremetteurs avancés, associant les offres aux demandes et utilisant le réseau de *bassins* pour répondre à ces besoins. Ils peuvent recourir à des méthodes itératives pour affiner continuellement les appariements commerciaux, cherchant à optimiser le nombre d'échanges réussis tout en privilégiant les transactions locales et en prenant soin des communautés et de l'environnement³⁰.

Pour que cette assistance et ces optimisations se produisent sans coercition ni extraction par centralisation, l'IA ou les algorithmes sous-jacents doivent être décentralisés, adaptables et capables de répondre à la nature fluide de la liquidité et de la valorisation des *bassins*. La transparence et la fiabilité de ces prestataires de services sont primordiales, afin que chaque participant·e puisse compter sur l'équité et la sécurité du système. Les principes de l'économie communautaire et les technologies décentralisées convergent dans ces applications avancées pour créer des systèmes plus efficaces et inclusifs. Grâce à ces approches, les économies à grande échelle peuvent maintenir un équilibre et maximiser les opportunités d'échange, ainsi que la santé des écosystèmes et des communautés, au sein d'un vaste réseau interconnecté mondial de *bassins* locaux, appelé cosmolocalisme³¹.

Alors que les technologies numériques décentralisées s'infiltrent dans le système financier mondial et nous permettent de créer nos propres voies de connexion tout

30 Des solutions commerciales de ce type existent déjà, comme celles mentionnées par Fleischman (2020), chercheur spécialisé dans la finance décentralisée: <https://www.mdpi.com/1911-8074/13/12/295>.

31 Consultez les travaux de Michel Bauwens, théoricien des communs et fondateur de la P2P Foundation, sur le Cosmo-Localisme: <https://wiki.p2pfoundation.net/Cosmo-Localism>.

en contournant les structures centralisées et extractives, elles peuvent elles aussi devenir centralisées et extractives, surtout lorsque les personnes qui les utilisent ne s'impliquent pas activement dans leur conception, leur évolution et leur maintenance. Transférer de tels logiciels et matériels entre les mains de leurs utilisateur·ices relève de ce qu'on appelle souvent la souveraineté technologique, et cela devrait être un sujet central dans toute discussion sur l'économie communautaire. Bien que développer des logiciels open source soit important, si vous êtes la seule personne à les développer, à les maintenir et à les faire fonctionner, vous devenez un risque systémique pour l'ensemble du système. Ainsi, bien que Grassroots Economics soit gestionnaire de Sarafu.Network, il est essentiel que ce réseau ne soit qu'un nœud parmi d'autres à travers le monde. C'est pourquoi nous devons continuer à former des formateur·ices capables de créer, d'exploiter et de développer leurs propres technologies, tout en maintenant des options de secours via des systèmes analogiques et des registres papier.

Bien que la *blockchain* et les applications pour smartphone puissent amplifier notre capacité à enregistrer, à mutualiser et échanger des engagements, tout le monde ne peut, ni n'a besoin de, gérer sa propre infrastructure. Des registres simples sur papier et une tenue de compte communautaire peuvent fonctionner tout aussi efficacement pour de plus petits *bassins* (comme vous le verrez dans l'étude de cas de la Partie 2). L'essentiel, c'est la clarté et la confiance, pas la complexité technologique. Les communautés peuvent choisir les outils qui leur conviennent le mieux sans craindre qu'une approche « low tech » soit en quelque sorte inférieure. En fait, de nombreux groupes constatent souvent que les approches analogiques sont plus tangibles, accessibles et sécurisantes.

L'opportunité dans les cas d'usage

Compte tenu des avertissements précédents concernant la dépendance aux technologies, il est important de reconnaître que la plupart d'entre nous dépendent fortement des technologies numériques existantes (comme les cartes Visa ou l'argent mobile) et du système monétaire mondial. Les sections suivantes présentent plusieurs exemples de façons dont les principes de *l'économie* des racines ont été appliqués pour détourner les systèmes financiers numériques actuels, afin de permettre une transition pacifique vers une symbiose retrouvée.

Les distributeurs automatiques

Je commencerai par une situation courante aujourd'hui, où quelqu'un·e offre un service et souhaite simplement recevoir en retour une monnaie nationale. C'est semblable à un distributeur automatique, sauf qu'au lieu d'y insérer de l'argent pour en retirer quelque chose, le ou la propriétaire y dépose quelque chose et demande de l'argent en retour. Cela peut sembler contre-intuitif ou banal, mais si nous voulons passer d'un système économique centré sur une monnaie nationale à un système de services mutuels plus polycentrique, nous devons nous attaquer au besoin ou à la dépendance actuelle vis-à-vis de l'argent.

Dans cet exemple, Joan dirige une petite école et souhaite vendre des abonnements pour ses services d'enseignement. Elle crée un bon (A) d'une valeur d'un euro états-unien (1 € EUR) de frais de scolarité, puis publie un *bassin* et le sème de la manière suivante :

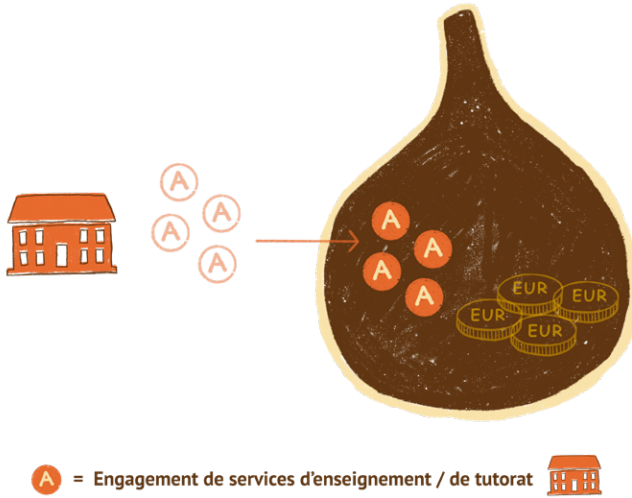


Illustration 13a. Remplissage du distributeur avec des bons

Dans l'illustration 13a, elle place quatre de ses bons (A) dans le *bassin*, invitant quiconque à les échanger chacun contre un euro (EUR). En d'autres termes, toute personne peut déposer 4 € EUR dans le *bassin* et en retirer ses bons à une valeur de 1 : 1. Une fois cela fait, le *bassin* contiendra alors 4 € EUR et zéro bon (A). Il est à noter que la valeur totale du *bassin* reste constante (4 € EUR de valeur).



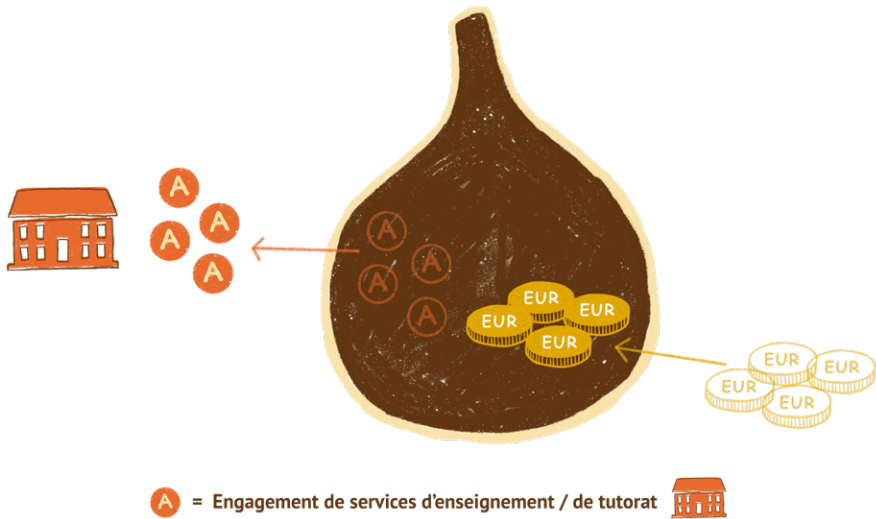


Illustration 13b. Échange d'EUR contre des bons

Ceci s'apparente à un simple distributeur automatique, mais au lieu d'un produit physique, il s'agit d'un engagement ou bon, faisant de la machine une sorte de facilitateur de financement de production. Joan place ce qu'elle estime être l'équivalent de 4 € EUR de ses ressources (par exemple, des services d'enseignement / bons de scolarité) dans le *bassin* et permet à quiconque de les échanger contre 4 € EUR (en payant à l'avance), lui fournissant ainsi de l'argent en amont.

Bien que cet exemple concerne des services d'enseignement ou des frais de scolarité, une multitude d'autres types d'engagements peuvent suivre le même modèle, comme un abonnement à des légumes locaux ou à une agriculture soutenue par la communauté, un abonnement à une salle de sport, des tickets de bus, des cartes cadeaux, du crédit téléphonique, etc. Cela s'apparente à un simple contrat commercial, dans lequel un·e consultant·e vend un engagement à fournir des services à un·e client·e, qui peut les acheter ou les échanger contre des EUR et les utiliser au fil du temps, selon les conditions spécifiées dans la formalisation de l'engagement.

Ce qui différencie cet exemple d'une personne qui se rend à l'école pour payer les frais de scolarité du semestre suivant, c'est que le distributeur est numérique et accessible en ligne. Toute personne détenant des EUR peut les échanger contre

des bons de scolarité (A), et vice versa. Si elle possède des (A) qu'elle n'utilise pas, elle peut échanger les bons restants contre des EUR (s'il en reste dans le *bassin*), ou les donner à quelqu'un·e d'autre. Étant donné que ce *bassin* existe sur un registre décentralisé, toute personne détenant ces deux types d'engagements peut échanger des EUR contre des (A). Ce *bassin* commence alors à fonctionner comme un canal général ou un marché reliant les EUR et les bons (A), et peut être utilisé par un réseau d'autres *bassins* contenant des EUR ou des bons (A). Il est aussi possible de spécifier précisément qui peut détenir ces bons et s'ils sont transférables, via une liste d'accès. Il est également important de noter que chaque fois qu'une personne achète un bon à l'avance, elle fournit en réalité une forme de financement de production. L'émetteur·ice du bon, qui le vend, reçoit une certaine valeur (en argent ou en nature) en amont, et s'engage à rembourser ce « prêt » sous forme de produit (biens ou services). En d'autres termes, il ou elle doit honorer le bon selon les conditions qui y sont spécifiées.

Ressources Collatérales

Le cas précédent peut sembler risqué. Et si Joan refusait de reprendre les bons, ou si son enseignement (le produit ou service) n'était pas à la hauteur de la qualité promise? Bien que cela puisse être géré via le droit des contrats et un système juridique d'État ou communautaire, ces procédures sont souvent lourdes et coûteuses. Constatant que ses clients souhaitent une forme de garantie, Joan ajoute d'autres ressources à son *bassin*, comme suit.

Dans l'exemple suivant, supposons que Joan détient certaines de ces autres ressources (B) et (C), qui sont des abonnements à des services d'enseignement ou des frais de scolarité dans d'autres écoles locales de la région. Joan sème deux (B) et deux (C) dans le *bassin*, en plus des quatre bons (A) qui sont les siens.



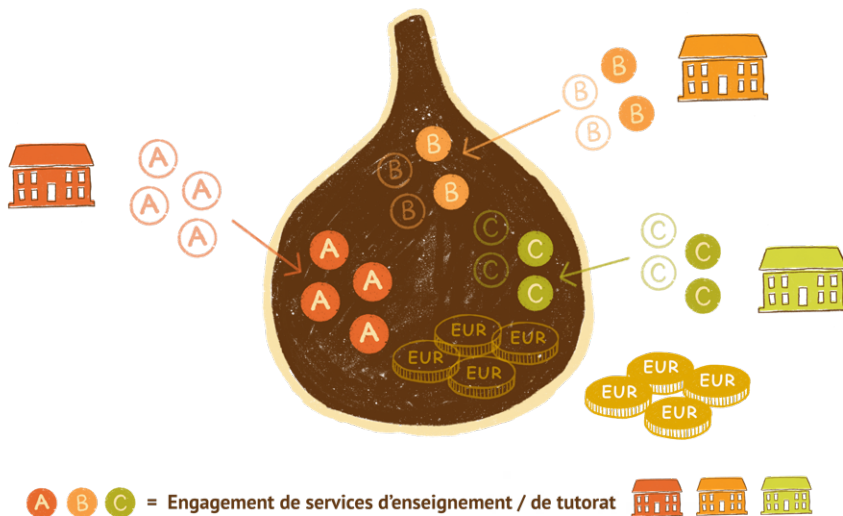


Illustration 14a. Ajout de nouveaux bons dans le bassin de Joan

Dans ce schéma de *bassin*, Illustration 14a, Joan a autorisé les bons A, B et C à entrer dans le pool. Disons que ceux-ci représentent des engagements provenant d'autres écoles/enseignant·es, qui peuvent désormais être échangés contre ses propres (A) ou contre des EUR. Il est à noter qu'en raison des limites de ressources qu'elle a imposées (quatre de chaque), toute personne détenant des (B) souhaitant retirer une autre ressource du pool ne pourra échanger ses (B) que s'il y en a moins de quatre dans le *bassin*, c'est une méthode permettant de donner accès au crédit tout en limitant les risques et la surexposition.

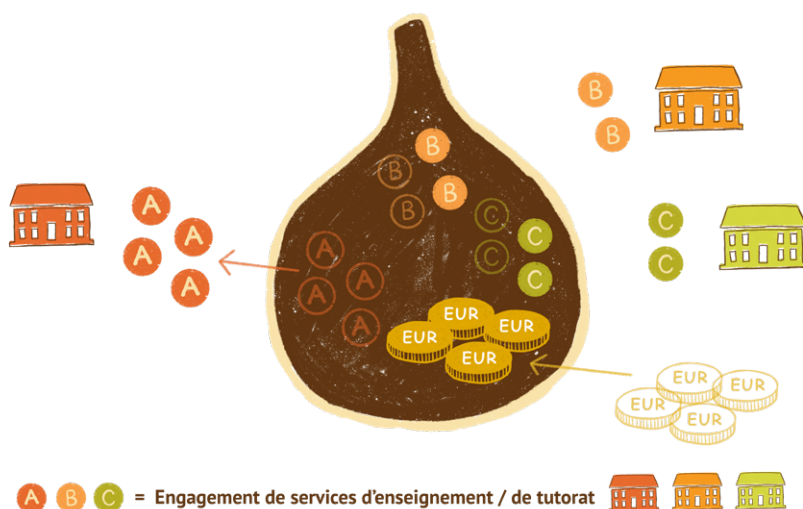


Illustration 14b. Échange d'EUR contre des Bons

Dans l'illustration 14b, comme précédemment, un·e acheteur·euse peut placer des EUR dans le *bassin* et retirer quatre (A).

Si, pour une raison quelconque, l'acheteur·euse ne souhaite plus les services d'enseignement de Joan ou si ceux-ci ne sont pas disponibles, il ou elle peut échanger les quatre (A) contre deux (B) et deux (C), qui agissent comme une forme de garantie et augmentent l'utilité. Cela pourrait être utile, par exemple, lors d'un déménagement et d'un changement d'école.

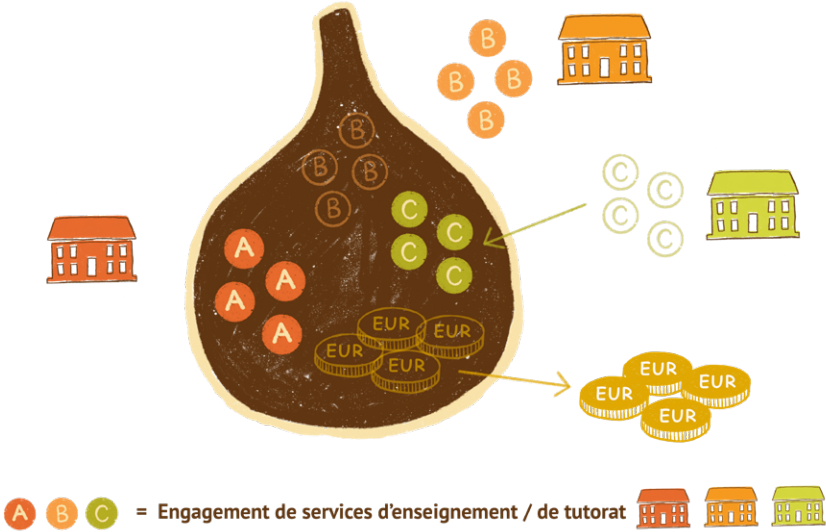


Illustration 14c. Échange de Bons

Dans l'illustration 14c, l'acheteur·euse qui avait acheté des (A) et ne les souhaite plus les a remis dans le *bassin* et détient maintenant deux (B) et deux (C). Désormais, toute personne possédant des (B) ou des (C) peut retirer des (A) ou des EUR du *bassin*.

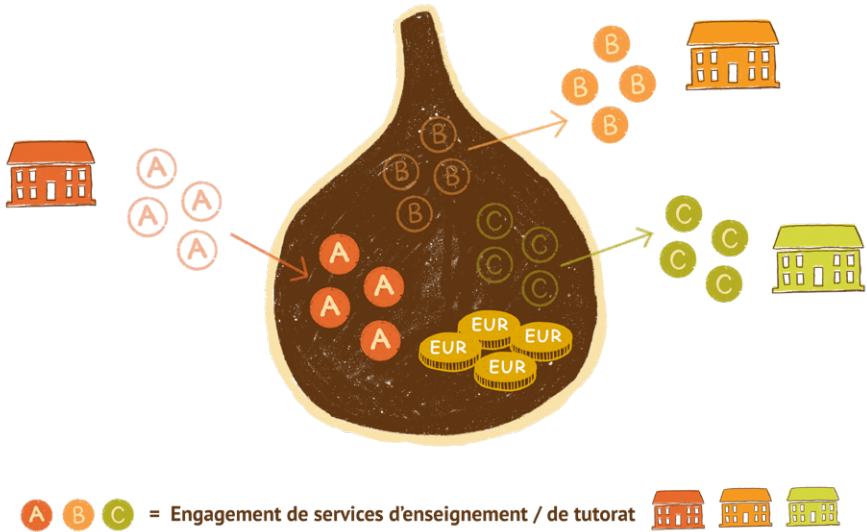


Illustration 14d. Échange de Bons contre des EUR

Dans l'illustration 14d, si Jane, qui est l'émettrice des (C) (elle dirige une autre petite école), décide d'échanger quatre (C) contre quatre EUR, elle utiliserait effectivement une ligne de crédit (son accès au *bassin commun*).

Cet exemple aborde notre dépendance à l'argent tout en donnant à toute personne détenant des engagements A, B ou C la possibilité de les échanger sans avoir besoin de EUR, ouvrant ainsi la voie au contournement des monnaies nationales.

À noter que les frais de transaction du *bassin*, prélevés directement dans les engagements eux-mêmes (un pourcentage de A, B, C ou EUR à chaque échange), pourraient constituer un fonds d'assurance disponible pour les personnes qui détiennent des bons devenus caduques. Ainsi, bien que la présence de plusieurs ressources dans le *bassin* offre davantage d'options aux détenteur·ices, la gestion collective du *bassin* par un groupe plus large permettrait de limiter les risques de défauts (bons non remboursables).

Propriété coopérative

L'un des inconvénients du modèle de distributeur automatique est qu'il repose uniquement sur les personnes qui organisent leurs propres bons dans des *bassins*. Imaginons à présent un cas où le créateur ou la créatrice du *bassin* ne détient aucun engagement personnel dans le *bassin* et souhaite simplement en créer un et l'ensemencer avec diverses ressources numériques ou engagements qu'il ou elle possède, tout en prélevant des frais sur les échanges effectués. Cela reviendrait à créer une bourse à partir d'un portefeuille de ressources permettant à toute personne détenant ces ressources spécifiques et autorisées de les échanger contre d'autres présentes dans le *bassin*. Le créateur ou la créatrice d'un tel *bassin* pourrait, par exemple, être une fondation familiale souhaitant encourager les collaborations entre des organisations dans lesquelles elle a investi.

Joan pourrait partager les droits de gouvernance du *bassin* avec d'autres écoles (représentées par Jane et Bob), qui pourraient voter sur les paramètres du *bassin*. La version la plus simple de cela pourrait être un portefeuille multi-signature, dans lequel tous les signataires doivent approuver pour effectuer un changement, ou bien deux des trois signataires peuvent suffire. (Cela agirait comme une mesure de sécurité au cas où l'un·e d'eux perd sa clé de signature.) Il est important de noter que des formes de centralisation peuvent toujours émerger de ces types de réseaux, c'est pourquoi des réseaux de petits *bassin* et des engagements clairs sont cruciaux pour éviter une centralisation extractive.

S'il y avait des frais d'échange pour utiliser le *bassin*, ceux-ci pourraient également être répartis entre les trois propriétaires. En effet, les frais pourraient être partagés entre toutes les personnes ayant semé des ressources dans le *bassin*, ainsi qu'à alimenter un fonds d'assurance en cas de défaillance de certains bons présents dans le *bassin*, et pour aider à son entretien et à son équilibrage. L'une des meilleures façons de développer un fonds d'assurance que j'ai pu voir est d'imposer une taxe sur l'utilisation des *bassins* ainsi qu'une taxe sur la thésaurisation. Cela s'appelle parfois le demurrage ou la taxe de Gesell : les engagements (qu'ils soient détenus par un individu ou un *bassin*) peuvent avoir une date d'expiration. Ces frais de *bassins* et d'engagements expirés peuvent être utilisés par un fonds communautaire destiné à soutenir les urgences et les défaillances.

Échanges de services mutuels

Étant donné que le concept de mise en commun chez Grassroots Economics s'est formé à partir de l'apprentissage des pratiques de service mutuel, c'est-à-dire des traditions d'associations de travail rotatif telles que les Mwerias, il est important d'y revenir et de les considérer dans un contexte numérique. Une personne pourrait faire appel aux engagements de la communauté et offrir en retour ses propres engagements au fil du temps. En s'appuyant sur la formalisation des protocoles de mise en commun, chaque personne exprimait son engagement à fournir des services (possiblement sous forme de bon) et le placerait dans la réserve. Un comité (composé des doyen·nes du village ou de responsables de groupe) agissant en tant que *gardien·nes* pourrait gérer les ressources autorisées, les limites et les valeurs relatives. Contrairement aux exemples précédents, le travail n'est pas nécessairement échangeable contre de l'argent (euros, dollars...ou autre monnaie), car les associations de travail rotatif n'utilisent généralement pas d'argent. Toutefois, il peut exister des cas où une main-d'œuvre rémunérée ou une aide de groupes voisins se mélange avec les engagements des associations de travail rotatif.

La Réflexion 2 a présenté l'échange d'engagements entre trois familles selon cette même approche numérique en tant que système d'enregistrement. Ce système répond à l'exemple traditionnel de service mutuel tout en offrant plusieurs opportunités au groupe pour choisir en toute transparence de créer des *bassins* qui s'entremêlent, comme ceux d'un village voisin. Chaque personne peut avoir des engagements dans plusieurs *bassins* qui se chevauchent, agissant ainsi comme un pont entre eux. Ce réseau de *bassins* connectés par des engagements partagés peut constituer un système économique polycentrique.

Dotations islamiques mises en commun

Les pratiques de coordination des ressources précèdent les religions formelles, naissant de nos instincts les plus anciens pour la survie et la coopération. Il n'est donc pas étonnant que les communautés de foi à travers le monde trouvent dans ces pratiques un écho avec leurs valeurs fondamentales de bienveillance et de responsabilité. Ce guide s'adresse à toutes les traditions, et à aucune, en nous rappelant que la collaboration fait partie de notre héritage humain universel.

Dr Abdul Hakim Maina applique ses études en finance islamique en utilisant des *bassins* numériques d'engagements sur Sarafu.Network pour construire un réseau de Waqfs communautaires résilients au Kenya³². Abdul Hakim m'a expliqué qu'un waqf (islamique) est une dotation, une graine d'argent ou toute autre ressource de valeur, destinée à aider une communauté, et qui est préservée dans le temps. Je suis allé lui rendre visite, curieux d'en apprendre davantage. Après nous avoir offert du thé et fourni la tenue appropriée pour assister aux prières dans sa mosquée, il m'a expliqué son système de la manière suivante :

Une dotation en monnaie nationale, sous forme de monnaie numérique stable (engagements numériques exprimés en euros), est introduite (dotée) dans la réserve par Abdul Hakim, qui en étend ensuite l'accès à des commerçant·es de confiance de la région, sous forme de prêts sans intérêt. Les commerçant·es peuvent échanger leurs propres engagements sur les biens de leur magasin (sous forme de bons numériques qu'ils ont créés) afin de retirer des fonds dotés de la réserve. Un accord prévoit également que les commerçants restitueront ces fonds en échange de leurs engagements, progressivement, dans le temps.

Abdul Hakim m'a expliqué qu'il croit au capital patient, ce qui signifie que l'emprunteur·euse peut dépasser la limite de temps sans être harcelé·e, tout en l'encourageant à rembourser dans les délais en lui accordant une limite de crédit plus élevée dans le *bassin* et un renforcement de sa réputation.

Ces commerçant·es (qui sont les principaux et principales prêteur·euses communautaires au Kenya) utilisent ensuite les fonds pour approvisionner leurs magasins et accorder le même type de prêts à leurs client·es (*bassins* en cascade/superposés). Cela signifie que les gens ont accès aux ressources quand ils et elles en ont besoin, et cela résout un problème grave dans les communautés où l'argent

32 *Waqfs communautaires résilients - Pool numérique* <https://sarafu.network/pools/0x1e40951d7a28147D-8B4A554C60c42766C92e2Fc6>

liquide manque.

Un Waqf ou dotation de départ est conçu comme un instrument de réciprocité qui aide la communauté. Combiné avec des prêts sans intérêt, le Waqf peut être considéré comme une formalisation islamique des pratiques réciproques ancestrales, comme la tradition de Mweria des Mijikenda. En termes simples, une communauté peut utiliser la dotation pour son bien collectif et doit la reconstituer au fil du temps afin de la maintenir, tout comme une personne recevant un soutien communautaire dans une Mweria doit rendre ce soutien aux autres avec le temps.

La finance islamique, les dotations et les prêts sans intérêt offrent d'autres exemples de manières d'utiliser des monnaies nationales rares, mais toujours nécessaires, de manière plus durable, tout en renforçant la résilience des communautés rurales, urbaines et de réfugié·es. Cet aspect de **renforcement de la résilience** est potentiellement le plus impactant dans la structure du *bassin commun*, car une fois qu'une communauté a créé un Waqf avec une dotation et l'utilise pour des prêts sans intérêt, elle a aussi la capacité d'échanger directement entre ses membres, en contournant le besoin de monnaie nationale.

Par exemple, si la boutique de Katana dispose d'un crédit dans un *bassin* et que la boutique d'Amina est endettée dans le même *bassin*, Katana peut utiliser ses crédits pour échanger ses engagements contre ceux d'Amina dans le *bassin*, puis les utiliser pour acheter des biens auprès d'Amina, contournant totalement le besoin de monnaie nationale. Autrement dit, Amina peut rembourser sa dette (en retirant ses bons du *bassin*) simplement en acceptant ses propres bons comme paiement de la part de Katana.

Katana, avec les bons maintenant dans le *bassin*, a remplacé la dette d'Amina. Ainsi, la valeur totale du *bassin* ne diminue pas (car quelque chose doit entrer quand quelque chose sort) et continue à servir la communauté. Cela crée un équilibre dynamique dans lequel la tension entre crédits et dettes permet aux membres de la communauté disposant de crédit dans le *bassin* de compenser les dettes des autres (compensation d'obligations)³³.

33 Mutual Credit Services est une organisation basée au Royaume-Uni qui développe des systèmes d'échange basés sur le crédit mutuel pour renforcer la résilience économique locale. Leur approche vise à créer des réseaux commerciaux où les biens et services peuvent être échangés sans dépendance à la monnaie conventionnelle, en utilisant des crédits réciproques comme moyen de coordination économique. Voici le lien de leur site officiel : <https://www.mutualcredit.services/>

Avec une dotation, on crée **une attente claire** selon laquelle la valeur totale du pool doit être maintenue dans le temps, tout en soutenant une communauté de prestataires de services, au lieu de considérer les fonds semés dans un *bassin* comme un don ou une aumône. Cette attente envoie un signal fort en faveur de la durabilité, qui manque tout simplement dans de nombreux modèles caritatifs³⁴.

Dans l'ensemble, les nouvelles technologies telles que les registres numériques partagés (registres distribués) et les systèmes d'accords nous offrent des outils modernes pour collaborer en nous appuyant sur les traditions anciennes de coopération. Ces outils facilitent la transparence sur les engagements de chacun·e, favorisent la responsabilité, assurent le respect des promesses, et permettent une collaboration fluide, même entre différents systèmes (interopérabilité).

Ce sont comme des ponts reliant la sagesse de nos modes de vie et de travail ancestraux aux passionnantes perspectives futures. Ces technologies ne sont pas une solution ultime, mais une étape importante vers la création de systèmes qui soutiennent des communautés florissantes, équitables et connectées.

34 Découvrez l'article de Will Ruddick lié à ce sujet sur le <https://willruddick.substack.com/p/seedling-gardens>.

Réflexions partagées :



Proposez d'autres exemples montrant comment les systèmes numériques offrent une opportunité aux personnes de se connecter à la monnaie nationale et entre elles, d'une manière qui permette la résilience sans dépendre de la monnaie nationale.

Quels sont les dangers et les pièges liés à la dépendance aux systèmes numériques, et comment peut-on les surmonter?

Comment les mêmes protocoles peuvent-ils être utilisés et reliés sans avoir recours aux systèmes numériques?

Réflexion 6 : Un chemin vers demain



L'histoire de la Soupe aux Pièces Magiques

Il était une fois un étranger qui arriva dans un village ravagé par la guerre, au bord de la famine. Les habitant·es, affamé·es, gardaient précieusement les dernières miettes de nourriture qu'il leur restait, personne ne partageait rien, pas même une miette de pain. Lorsque l'étranger frappa de porte en porte, chaque villageois·e bougonna : « Nous n'avons plus rien à donner. Si nous partageons, nous ne survivrons pas à l'hiver ! »

*« Ne vous inquiétez pas, » répondit l'étranger avec un large sourire.
« Je peux préparer la plus délicieuse des soupes aux pièces.
Tout ce qu'il me faut, c'est une marmite et un feu. »*

Intrigué·es mais sceptiques, les villageois·es allumèrent un petit feu au centre de la place et posèrent dessus une vieille marmite cabossée.

L'étranger fouilla dans sa poche et en sortit une poignée de pièces scintillantes.

Une femme fronça les sourcils. « Il nous reste à peine assez d'oignons pour nous, nous n'allons pas en plus t'en vendre- on ne peut pas manger de l'argent, » dit-elle sèchement.

« C'est facile à régler, » répondit l'étranger. « Tiens, prends ces pièces. En échange, j'ai besoin de quelques oignons pour commencer ma soupe. Quand elle sera prête, tu reviendras avec ces pièces et tu recevras un bol entier de soupe délicieuse. »

Attirée par l'idée d'un repas chaud, la femme échangea ses oignons contre les pièces de l'étranger. Dans la marmite, ils grésillèrent et caramélisèrent à merveille. Bientôt, un deuxième villageois s'approcha, attiré par le délicieux parfum qui flottait dans l'air.

« Tu as quelque chose à ajouter? » demanda l'étranger en tendant d'autres pièces. « Des carottes, peut-être? Du céleri? Une pincée de sel? »

Le deuxième villageois prit une pièce, courut et revint avec des carottes. Une autre voisine, voyant ce qui se passait, apporta du céleri. Quelqu'un d'autre avait même un peu de poulet mis de côté. Un à un et une à une, ils et elles échangèrent leurs provisions contre des pièces, jetant légumes et morceaux de viande dans la marmite. La soupe se mit à frémir tel un bouillon divin, pendant que les villageois-es faisaient la queue, serrant leurs pièces comme de précieux tickets pour un festin secret.

Enfin, la soupe fut prête, débordante de saveurs, de chaleur et de réconfort. Les familles s'approchèrent de l'étranger, pièces en main, et en retour, il servit de généreuses portions de soupe. Les bols se remplirent, les enfants souriaient jusqu'aux oreilles, et le village résonna de rires pour la première fois depuis bien longtemps. L'étranger mangea lui aussi à sa faim, puis récupéra ses pièces et se prépara à partir.

« Attends ! » s'écria un villageois. « Si tu emportes ces pièces, comment allons-nous refaire la soupe aux pièces? »

L'étranger fit un clin d'œil. « Vous n'avez pas besoin de mes pièces. » Avant que quiconque puisse lui poser d'autres questions, il inclina son chapeau, s'engagea sur la route, et disparut au-delà de l'horizon.

Je me retrouve souvent dans des situations où les gens disent : « Tout ceci est bien joli, mais c'est pour des gens qui se font confiance, pas pour nous. » Lorsqu'on jardine dans un désert, les ressources et les semences que l'on apporte font toute la différence. L'histoire de la Soupe aux Plèces Magiques vous sera sans doute familière, telle une version approfondie des accords qui auraient pu régir la vieille fable de la Soupe aux Cailloux, dans laquelle des étrangers affamés convainquent les habitant·es d'un village de partager de petites quantités de leur nourriture pour préparer un repas. Remarquez comment l'étranger dans cette histoire a créé un *bassin commun* en donnant d'abord sa parole qu'il préparerait et partagerait une soupe. Les pièces magiques étaient un symbole de cet engagement; leur seul but était de garder une trace des engagements de manière publique et responsable. Là encore, l'étranger a opté pour son propre type d'engagement dans le *bassin commun*, y déposant une première graine. Puis il a précisé les engagements qu'il souhaitait en retour. Lorsque les gens prenaient sa pièce, ils et elles acceptaient son engagement et ajoutaient aussi le leur. Ensemble, ils ont créé un crédit mutuel. Quand ils et elles sont revenu·es avec des ingrédients pour la soupe, ils et elles ont conservé un crédit (symbolisé par la pièce), qu'ils ont ensuite échangé contre de la soupe, libérant ainsi l'étranger de sa dette. Cette précieuse capacité que nous avons, en tant qu'individus, à *semmer des bassins communs*, est une part importante de notre héritage.

Imaginez un monde dans lequel les communautés ne dépendent plus de systèmes économiques lointains et extractifs, mais prospèrent grâce à des réseaux de ressources et d'engagements partagés. Cette vision n'est pas qu'un rêve, elle se réalise aujourd'hui. Je l'ai vue de mes propres yeux en Ouganda et au Kenya : des réseaux de camps de réfugié·es, d'entreprises urbaines et d'agriculteur·ices ruraux ont réussi à coordonner l'équivalent de milliards de euros de biens et de services sans une seule transaction monétaire, en s'appuyant plutôt sur des *bassins d'engagements mutuels* déjà utilisés par leurs ancêtres.

La mise en commun des engagements, enracinée dans la sagesse ancestrale des systèmes qui relient le cœur et l'esprit de la société, constitue un outil puissant pour les économies modernes. Nous avons aussi observé comment les technologies numériques contemporaines contribuent à faire revivre ces anciens protocoles, à en étendre la portée, et à permettre aux gens d'échanger des engagements et de mettre en commun des ressources sans argent, à travers de vastes régions et des besoins diversifiés. Partout dans le monde, des réseaux similaires émergent et prospèrent sur chaque continent, reliant agriculteur·ices, bâtisseur·euses, éducateur·ices et bien d'autres, d'une manière qui développe non seulement leurs ressources, mais aussi leurs relations, leurs compétences, leurs écosystèmes, leur sentiment d'appartenance et leur raison d'être.

Nous sommes dans une phase de transition, et les technologies numériques actuelles offrent une occasion de (re)venir à des formes de symbiose. Cette grande opportunité s'accompagne aussi de nombreux défis.

Défis et opportunités

« Nous sommes appelés à être les
architectes du futur, non ses victimes.³⁵ »

Buckminster Fuller

L'un des premiers défis pour créer et régénérer des réseaux résilients de *bassins d'engagements* est celui de la gouvernance. Transformer un parking ou un sol dégradé en jardin demande un jardinier dévoué. Chaque *bassin* a besoin de *gardien·nes*, des personnes qui sèment leur graine dans les communs et veillent à ce que les opérations se déroulent sans heurts, à ce que les décisions soient transparentes et à ce que celles et ceux qui sont concernés aient une voix. Comme nous l'avons vu avec l'esprit du Kaya, ces *gardien·nes* agissent comme des intendants d'un *bassin commun*, adaptant ses règles et ses processus à mesure que les besoins de la communauté évoluent. Sans ce type de supervision, même le système numérique ou analogique le mieux conçu peut vaciller.

Un autre défi est celui de la gestion du risque. Que se passe-t-il si quelqu'un·e ne tient pas son engagement? Les *gardien·nes du bassin* doivent mettre en place des mécanismes clairs pour gérer les risques, comme ajuster la valeur des engagements non tenus et créer suffisamment d'abondance pour absorber les pertes temporaires. Ces systèmes permettent de s'assurer qu'un seul échec ne déstabilise pas l'ensemble du *bassin*.

L'accès à l'expression des engagements et à la mise en commun joue un rôle crucial, mais ce processus doit être aussi autonome que possible, convivial et accessible. Imaginez une assistance à la gestion de votre portefeuille, une application, ou même un·e membre de la communauté. Celui-ci vous aide à naviguer parmi vos engagements, à trouver les meilleurs échanges et à simplifier des routes commerciales complexes. En arrière-plan, les technologies décentralisées peuvent fournir l'infrastructure nécessaire à des transactions transparentes et sécurisées, mais l'expérience de

35 Cette citation est largement attribuée à R. Buckminster Fuller, architecte visionnaire, théoricien des systèmes, inventeur et futurologue américain. Elle apparaît dans son ouvrage : Fuller, R. Buckminster. *Operating Manual for Spaceship Earth*. Southern Illinois University Press, 1969.

l'utilisateur·ice doit rester intuitive. Tout système de registre numérique devrait pouvoir revenir, si nécessaire, à des registres analogiques sur papier ou à d'autres systèmes de tenue de dossiers. Les systèmes manuels et analogiques ne doivent pas être négligés ou oubliés, ils représentent une souveraineté technique essentielle.

Les cadres juridiques doivent également évoluer. Bien qu'il existe des précédents liés aux pratiques traditionnelles, ainsi que des instruments fondés sur des engagements comme les bons d'échange ou les programmes de fidélité, étendre les *bassins* de ces derniers à l'échelle mondiale implique de naviguer dans un véritable labyrinthe de réglementations. Beaucoup d'entre elles ont été créées spécifiquement dans le but de maintenir le pouvoir colonial et la centralisation monétaire. Les communautés doivent collaborer pour formaliser des pratiques traditionnelles, comme les associations rotatives de travail, dans des cadres juridiques et technologiques modernes, afin de garantir qu'elles demeurent culturellement authentiques tout en obtenant une reconnaissance plus large.

En 2012, avec cinq ami·es, j'ai été emprisonné pour avoir mis en œuvre ces pratiques au Kenya. Notre expérience en prison, puis devant le tribunal, où nous avons été poursuivis pour avoir relancé ces systèmes sociaux de coordination des ressources dans des quartiers informels urbains, nous a montré que nous n'étions pas seuls. Tout le monde considérerait comme inacceptable que le gouvernement interdise à une mère d'échanger ses engagements à fournir des tomates pour payer les frais de scolarité de sa fille. Le Directeur des poursuites publiques a ordonné au gouvernement d'abandonner l'affaire, établissant ainsi un précédent permettant à des centaines de communautés de recommencer à faire revivre ces pratiques.

Ce guide ne constitue pas un conseil juridique, et nous savons que les réglementations varient énormément d'un endroit à un autre, et sont souvent en retard sur les innovations communautaires, voire les étouffent complètement. Alors que certaines régions imposent des lois restrictives sur l'échange de semences, le crédit mutuel ou les monnaies alternatives, nous encourageons les communautés à défendre leur droit à mettre en commun et à échanger librement leurs savoirs ancestraux, leur travail et leurs ressources. Les changements législatifs commencent souvent par des actes locaux de rébellion et un engagement politique conscient. Nous partageons ces pratiques dans l'espoir que les cadres juridiques évoluent pour les honorer et les protéger, plutôt que de les réprimer.

Se reconnecter par-delà la rareté artificielle et contraignante de l'argent, comme l'ont toujours fait nos ancêtres, ne devrait jamais être illégal. À mesure que nous sommes de plus en plus nombreux et nombreuses à retisser nos liens les un·es

avec les autres, nous assistons, et participons, à une rébellion pollinisatrice. Cette rébellion est un mouvement d'abondance partagée, dans laquelle les communautés échangent des ressources, des idées et du soin pour régénérer leurs écosystèmes et leurs relations, en résistant aux systèmes qui privilégient le contrôle et l'extraction au détriment de la connexion et du soutien mutuel.

Un avenir synergique

« *Soyez le changement que vous voulez voir dans le monde.*³⁶ »

—
Mahatma Gandhi

Alors, à quoi ressemble un avenir fondé sur notre héritage d'économie communautaire? Nous sommes les jardiniers, les jardinières et les *garden*-nes que nous attendons. Chacun·e de nous détient une forme de richesse et d'abondance, dont une partie doit être utilisée comme graine pour les réseaux interconnectés des *bassins* de demain.

Si, comme l'étranger aux pièces magiques, vous disposez d'une abondance de monnaie nationale, cela signifie que vous avez l'opportunité d'investir ou de semer des dotations qui finiront par relier des personnes et des projets entre eux, au point qu'ils n'auront, avec le temps, plus besoin du financement initial en monnaie nationale. Cette forme de liquidité investie dans des projets régénérateurs fera croître l'abondance en matière de gouvernance, d'appartenance sociale, de compétences, de sens, d'engagements, d'écosystèmes naturels et d'infrastructures.

Si, comme la plupart des gens dans le monde, vous ne disposez pas d'une abondance de monnaie nationale, une telle capacité d'ensemencer des *bassins* ou d'y investir peut prendre la forme de familles mettant en commun leurs ressources avec leurs voisin·es, pour construire ou réparer des maisons par exemple. Il peut aussi s'agir d'un réseau de paysan·nes s'entraidant par leur travail, ou encore de systèmes biorégionaux s'organisant pour protéger et partager l'eau, la nourriture et les savoirs-faire de manière durable.

36 Cette phrase, attribuée à Mahatma Gandhi, résume l'essence de sa philosophie de la non-violence (*ahimsa*) et de la transformation sociale par l'exemplarité individuelle. Mahatma Gandhi (1869–1948) était un leader indien emblématique, apôtre de la non-violence et artisan de l'indépendance de l'Inde.

Le travail de Grassroots Economics est un exemple vivant de ce type d'approches. Il relie plus de 100 associations rotatives de travail à travers cinq biorégions en Afrique de l'Est, où les communautés pratiquent l'agroforesterie syntropique, construisent des habitations et échangent des compétences, le tout sans dépendre de la monnaie nationale, comme le faisaient leurs ancêtres depuis d'innombrables générations. Ces *bassins* de contributions qui s'entremêlent et créent une toile résiliente, semblable aux réseaux mycorhiziens d'une forêt en bonne santé, où les ressources circulent librement et renforcent l'ensemble du système. Ces mêmes outils sont désormais disponibles en ligne sous forme de logiciels libres que chacun peut réutiliser et développer.

La clé de cette transformation réside dans la gouvernance partagée. Les *gardiennes* agissent comme des économistes de terrain, guident les quatre fonctions essentielles d'un *bassin* - curation, évaluation, limitation et échange -, et veillent à ce que le système reste juste et durable. Ils et elles sèment les ressources initiales, qu'il s'agisse de main-d'œuvre, de matériaux ou de financements extérieurs, et cultivent la confiance entre les participant·es. Une bonne *gardienne* est un pont qui utilise les traditions locales et les outils modernes pour relier ses propres ressources aux besoins individuels et aux objectifs collectifs, ainsi que la sagesse du passé au potentiel du futur.

Aller de l'avant

Positionner l'économie des racines comme un bien public permet aux communautés, en particulier à celles qui sont les plus marginalisées, de se réapproprier et d'adapter les pratiques traditionnelles d'allocation et de coordination des ressources face aux défis contemporains. En rendant le partage des ressources accessible, les communautés peuvent créer des systèmes équitables de gestion des ressources, d'entraide mutuelle et de compensation de crédit.

Cela renforce la résilience, favorise la cohésion sociale et garantit que, même dans des environnements où l'argent liquide est rare³⁷, les communautés peuvent prospérer. Il est important de noter que, si l'acte de mutualisation (le droit et la capacité d'établir des systèmes coopératifs) constitue un bien public, les *bassins* spécifiques

37 Les termes « pauvres » et « pauvreté » ont été popularisés durant la période coloniale dans le cadre d'un récit stratégique visant à justifier l'imposition de systèmes monétaires et de taxes, telles que les taxes sur les huttes, aux populations indigènes. Ces termes ont présenté les économies traditionnelles, autosuffisantes, comme étant inadéquates, promouvant l'idée que la vie sans argent était misérable et nécessitait l'intervention coloniale pour être améliorée. Ce récit a joué un rôle clé dans le démantèlement des systèmes indigènes de partage des ressources et dans l'intégration forcée des communautés dans des économies salariales exploitées.

(les engagements, ressources et relations formés par des groupes) restent des biens communs privés ou semi-privés, gouvernés par le groupe participant. Reconnaître la mutualisation comme un bien public soutient la souveraineté, l'équité, la durabilité et la préservation culturelle, tout en garantissant que des communautés diverses disposent des outils nécessaires pour bâtir leurs propres systèmes résilients.

La transition du capitalisme extractif vers des économies coopératives et régénératrices ne se fera pas du jour au lendemain. Mais chaque *bassin* interconnecté par des engagements communs échangés fait partie d'une rébellion pollinisatrice, un pas vers un avenir où le bien-être collectif prime sur la domination de quelques-un·es. Cela commence par de petites actions : identifier ce que nous pouvons offrir, le mutualiser équitablement avec d'autres, et bâtir la confiance. Des ateliers, des politiques et des outils peuvent aider à faire évoluer ces pratiques, mais le cœur de cette transformation réside dans la connexion humaine, et cela commence par vous.

————— « *Nous avançons à la vitesse de la confiance.*³⁸ » —————

-

adrienne maree brown

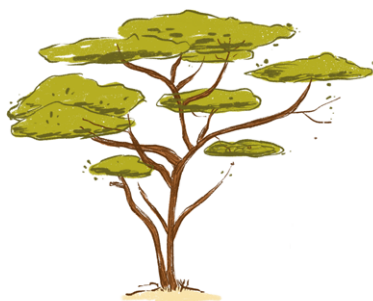
Nos réseaux de biens communs partagés sont plus que de simples systèmes économiques, ce sont des écosystèmes de relations, dans lesquels chaque promesse tenue renforce les liens qui nous unissent.

Le futur n'est pas seulement quelque chose que nous attendons passivement. C'est aussi quelque chose que nous pouvons construire ensemble. En conclusion de ces réflexions, contemplons cette question : quelles sont les promesses que vous êtes prêt·e à faire et à mettre en commun avec d'autres pour le bien-être mutuel?

Commençons.

38 adrienne maree brown est une autrice, facilitatrice et militante afro-américaine influente, connue pour ses travaux sur la transformation sociale, la gouvernance collective et la justice raciale. Cette citation vient de ses réflexions sur les dynamiques de groupe, notamment dans son ouvrage *"Emergent Strategy: Shaping Change, Changing Worlds"* (2017).

Partie 2 :



Pratique

Devenir un.e économiste des racines

Une grande partie de ce travail consiste à former des formateur·ices de formateur·ices afin de diffuser de bonnes pratiques de gouvernance partagée. Les *garden·nes* (que nous aimons aussi appeler économistes des racines) jouent un rôle essentiel dans l'amorçage, l'utilisation et le développement des *bassins* de ressources communes pour renforcer les activités économiques et culturelles et favoriser le bien-être durable des communautés. J'ai constaté que celles et ceux qui comprennent que les personnes, en elles-mêmes, sont la clé de leur propre développement, deviennent avec le temps aptes à guider les communautés vers la reconnaissance et l'utilisation de leur abondance partagée dans toutes les sphères de ressources. Celles-ci peuvent être sociales, humaines ou spirituelles, politiques, naturelles, physiques ou économiques.

Lorsque j'utilise le terme de groupe ou de communauté, j'aime imaginer qu'une communauté est la somme des entrelacs de *bassins* propres à chacun.e de ses membres. De même, chacun.e d'entre nous (en tant qu'ensemble conscient de ressources, d'organismes et de cellules) constitue (et représente) une curation de ce que nous jugeons précieux en nous-mêmes et dans le monde qui nous entoure. En tant que *garden·nes* nous nous situons à l'intérieur de ce système de valeurs, avec nos propres valeurs connectées à celles de notre entourage. Selon cette perspective, nous devenons de meilleurs jardiniers, de meilleures jardinières, capables de voir et de cultiver des zones de recoupement précieuses et saines.

Approche Visionnaire de la Planification de l'Action Communautaire

Une compétence essentielle et précieuse pour un.e *garden·ne* est **son approche visionnaire de la planification de l'action communautaire**, qui intègre la pensée systémique et le développement durable. Mon expérience dans ce domaine repose sur le vaste et magnifique travail de Mwalimu Musheshe et Alida Bakema-Boon, doyen·nes et cofondateur·ices du programme de Développement et Formation Rurale de l'Ouganda et de l'Université Rurale Africaine en Ouganda³⁹. Leur approche consiste à travailler avec les gens pour développer une vision commune, cartographier leur abondance et établir des étapes d'action claires pour atteindre cette vision. J'ai trouvé que cela créait un espace naturel propice à l'émergence d'engagements mutualisés vers une vision collective.

39 Liens de ces projets interconnectés en Ouganda <https://www.urdt.net/>, Développement et Formation Rurale de l'Ouganda (Uganda Rural Development and Training Programme – URDT) et <https://www.aru.ac.ug/>, Université Rurale Africaine en Ouganda (African Rural University – ARU)

L'approche visionnaire du développement utilise un système de résolution de la tension créative pour atteindre des objectifs individuels et communautaires. Elle fusionne les visions individuelles en une vision unifiée du bien-être communautaire. Elle favorise l'inclusivité et la définition collective des objectifs, enracinée dans le désir de la communauté de mener une bonne vie. L'évaluation de la « réalité courante » et des ressources disponibles par rapport à la vision permet de déterminer les actions, l'usage, l'allocation et la coordination des ressources comme feuille de route, allant du présent vers un futur désiré. Cette tension collective entre les ressources présentes et la vision à atteindre suscite une participation active et aboutit à un développement communautaire choisi plutôt qu'imposé ou subi.

Chaque personne dans la communauté devrait avoir une vision claire de ce à quoi ressemble une vie désirée, et développer des stratégies pour y parvenir. Dans les pages qui suivent, nous examinerons chaque phase de l'approche visionnaire et comment elle peut être intégrée au regroupement (ou à la mise en commun) des engagements.

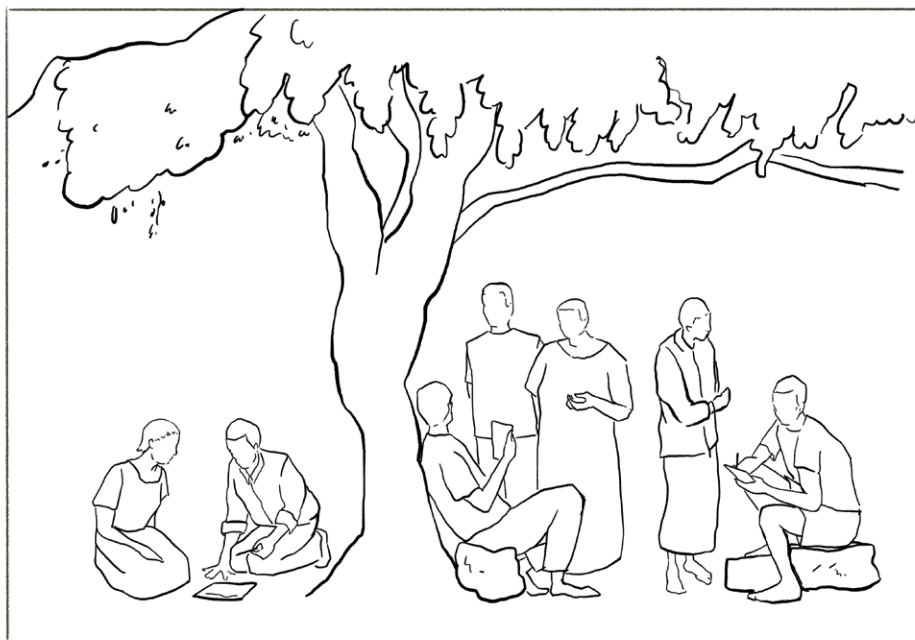


Illustration 15. Travailler sur la vision

Phase A : Développer une vision commune

—

Développer une vision commune est la base de toute initiative réussie, où le groupe s'unit autour d'un objectif et d'une orientation partagés. Cette phase commence par l'identification des valeurs fondamentales, des aspirations et des principes directeurs qui résonnent chez toutes les personnes impliquées. Les individus sont encouragés à réfléchir et à donner vie à leurs visions personnelles, qui sont ensuite partagées pour créer un terrain fertile à la collaboration et à la mise en commun des ressources. En trouvant des éléments communs parmi ces visions, le groupe peut élaborer une vision partagée, motivante et inspirante, qui aligne et oriente ses efforts collectifs.

Au-delà de la motivation, une vision commune agit comme une boussole pour la prise de décision, guidant le groupe face aux défis. Elle joue également un rôle crucial dans la résolution des conflits, en offrant un cadre partagé permettant d'évaluer quelle voie d'action s'aligne le mieux avec l'objectif, les valeurs et les principes du groupe pour atteindre le but visé. De plus, la vision fournit un repère pour mesurer les progrès, aidant le groupe à évaluer s'il avance dans la bonne direction et atteint ses buts.

Le processus de création d'une vision partagée nécessite de l'introspection, une communication ouverte et une prise de décision collaborative. En consacrant du temps et des efforts à ce processus, un groupe peut poser les bases de sa cohésion, de son sens commun ainsi que de son succès à long terme. Il est important de noter que toutes ces étapes sont aussi à réaliser individuellement. Mais pour la vision de groupe, constituer une équipe est la clé de la participation et de l'inclusivité, en reconnaissant que chacun·e détient un pouvoir, une sagesse et une autorité innés sur lesquels s'appuyer pour accomplir ce qui compte dans leur vie propre ainsi que pour le groupe dans son ensemble. Cela permet également de mettre en place une stratégie visant à autonomiser les membres les plus vulnérables du groupe, en reconnaissant qu'ils et elles ont eux aussi un rôle à jouer.



Illustration 16. Imaginer les possibles de votre communauté

Exercice : Imaginez votre avenir

Voici quelques bonnes pratiques et étapes pour aider un groupe⁴⁰ à élaborer une vision commune :

1. **Commencez par expliquer l'importance et le but d'une vision partagée. Assurez-vous que chacun·e comprenne que cette vision représente la zone de recoupement entre leurs visions individuelles et celles des autres, et qu'elle guidera les décisions et les actions du groupe⁴⁰.**
2. **Posez la question : « Que pourriez-vous créer ensemble en un an? »**
 - a. **Réflexion individuelle** : Encouragez chaque membre du groupe à passer un moment au calme pour réfléchir à sa vision personnelle pour le groupe. Demandez-leur de fermer les yeux et de vraiment imaginer à quoi ressemblerait l'accomplissement de cette vision. Invitez-les à considérer les six formes de ressources : sociales, humaines/spirituelles, politiques/liées à la gouvernance, physiques/liées aux infrastructures, naturelles et financières. (Pour en savoir plus, voir les définitions à la Phase B ci-dessous.)
 - b. **Discussions en binômes ou petits groupes** : Une fois que chacun·e a réfléchi individuellement, demandez-leur de se mettre par deux ou en petits groupes. Ces formats plus intimes permettent aux participant·es de partager leur vision individuelle, en les dessinant ou en utilisant d'autres moyens créatifs pour exprimer leurs idées.
 - c. **Combinaison des visions** : Après les échanges en binômes ou en petits groupes, rassemblez tout le monde pour partager les visions avec le groupe entier. Encouragez-les à identifier les thèmes, idées ou objectifs communs qui ressortent de leurs discussions.
 - i. Ce format peut être réalisé de plusieurs manières, par exemple : 1 minute pour la contemplation individuelle, 2 minutes pour l'échange en binôme, 4 minutes pour la discussion en groupe de quatre, puis 5 minutes en groupe de huit, et ainsi de suite jusqu'à ce que tout le groupe travaille ensemble. Pour un groupe de 20 personnes, une telle session devrait durer environ deux heures.

⁴⁰ Un groupe peut être constitué de seulement deux personnes ou aller jusqu'à 200 participants. Nous utilisons un format de division et de fusion qui peut s'adapter à un grand nombre de personnes en fonction du nombre de facilitateurs présents. Un seul facilitateur peut prendre en charge un groupe de 20 personnes lors d'une session de deux heures.

3. **Création d'une ébauche de vision :** À partir des éléments communs identifiés, rédigez une déclaration de vision préliminaire. Cette déclaration doit être concise, claire et inspirante, en encapsulant les aspirations collectives du groupe. Notez que les représentations visuelles telles que l'art ou les diagrammes nous aident tous et toutes à mieux voir et ressentir ce que nous sommes en train de créer.
 4. **Retours et révisions :** Partagez l'ébauche de vision avec l'ensemble du groupe et recueillez les réactions et commentaires. Restez ouvert·e aux suggestions et assurez-vous que chaque voix soit entendue. Révisez la vision en fonction des retours reçus.
 5. **Finalisation de la vision :** Une fois que le groupe est satisfait de la version révisée de cette perspective d'avenir commun, finalisez-la. Cette vision partagée doit être quelque chose à laquelle tous les membres du groupe se sentent connectés, et qui les motive.
 6. **Communication de la vision :** Assurez-vous que la vision soit communiquée clairement et régulièrement à tous les membres du groupe. Elle doit être un document vivant qui guide les actions et les décisions du groupe.
 7. **Rappelez-vous que créer et maintenir une vision partagée n'est pas une activité ponctuelle, mais un processus continu qui peut avoir besoin d'être revisité et révisé à mesure que le groupe évolue et que les circonstances changent. L'important est que la vision reste un reflet fidèle des aspirations collectives du groupe et qu'elle fournisse une orientation claire pour leur cheminement.**
-

Étude de cas : Phase A



Cette étude de cas est basée sur le travail d'Emma Onyango, une incroyable *gardienne* des communs et économiste des racines, que j'ai le plaisir de connaître depuis plus de dix ans. Nous avons même été emprisonnés ensemble et nous avons remporté un procès historique visant à faire reconnaître les droits des personnes à pratiquer leurs traditions, comme mentionné précédemment. Je poursuivrai cette étude de cas à la fin de chaque phase afin d'offrir des idées pratiques permettant de faire le lien entre la théorie et les sections précédentes.

Emma tenait un petit salon de coiffure dans une ville côtière, où elle ressentait fortement les fluctuations saisonnières de la circulation de l'argent liquide. À chaque basse saison, les gens retardaient leurs visites, ce qui la plongeait dans une crise de trésorerie. Inspirée par un exemple entendu dans une autre communauté, elle décida d'essayer une nouvelle approche. Elle choisit de devenir la *gardienne* d'un réseau économique local fondé sur le soutien mutuel et les traditions de travail rotatif.

Pour commencer, elle contacta cinq de ses voisins les plus fiables : Yusuf, **un épicier**; Jane, **une couturière**; Grace, **une boulangère à domicile**; Kevin, **un menuisier et bricoleur polyvalent**; et Beatrice, **une enseignante donnant des cours particuliers** l'après-midi. Ils se réunirent un soir dans le salon d'Emma, où elle servit du thé et du pain, dépensant seulement quelques euros pour cette réunion. Chaque voisin·e évoqua les pénuries d'argent pendant la basse saison touristique, quand les revenus baissent et les dettes s'accumulent. Emma leur proposa alors une idée : et s'ils et elles pouvaient moins dépendre de la raréfaction de l'argent en échangeant des biens et des services sans avoir besoin de monnaie nationale? Intrigué·es, les voisin·es acceptèrent d'essayer l'approche visionnaire et chacun prit le temps, pendant la réunion, de développer sa propre vision individuelle pour l'année en cours. Ils et elles se retrouvèrent ensuite pour créer une vision commune, incluant l'idée d'Emma : mutualiser leurs engagements pour fournir des biens et des services, afin d'atteindre leurs visions respectives. Ensemble, ils et elles rédigèrent leurs visions et réalisèrent même un dessin qu'ils affichèrent dans le salon d'Emma.

Phase B : Évaluer la réalité en cours

—

Évaluer la réalité en cours consiste à comprendre clairement l'écart entre la situation présente et la vision. C'est une étape essentielle pour poser des bases solides à toute action future. Cette phase implique de faire l'inventaire des ressources disponibles, d'identifier les obstacles et les défis, et d'analyser les capacités disponibles ainsi que les lacunes du système. En recueillant les retours de la communauté et en menant des observations et des enquêtes approfondies, cette étape garantit une compréhension complète de la réalité présente de la communauté, servant de point de départ pour la planification, l'expression des engagements, la mise en commun des ressources et la prise de décision.

Il est fréquent que les gens accordent une valeur primordiale à leur argent (ou à leur manque d'argent). Beaucoup d'entre nous ne sont pas habitués à identifier d'autres formes de ressources. Un *bassin commun* sain coordonne le flux de nombreux types de ressources différentes. Les biens communs doivent prendre en compte bien plus que les seules ressources financières afin de garantir durabilité et bien-être. Il est important de considérer plusieurs dimensions de l'expérience humaine, y compris les aspects sociaux, culturels et environnementaux.



Les ressources intégrales

Le cadre du Développement Humain Intégral propose l'évaluation de six ressources pour aborder les différents aspects de la vie, ou d'une communauté, de manière holistique, en s'appuyant sur des valeurs traditionnelles. Ces ressources sont parfois désignées aussi en tant que « capital ».

Les ressources économiques :



La gestion des ressources, des systèmes financiers, de la production et de la distribution au sein des biens communs. Cela inclut des enjeux tels que la répartition des revenus, la création de la richesse, les opportunités d'emploi et la résilience économique.

Les ressources sociales :



Les relations, les réseaux, la confiance et la réciprocité entre les membres du commun. Le capital social est essentiel pour favoriser la coopération, le partage des savoirs et le sentiment d'appartenance. Il peut contribuer à créer un environnement de soutien dans lequel les gens sont plus enclins à contribuer au commun. Notons que la création d'engagements ou de promesses, leur acceptation et leur validation, puis leur accomplissement, forment un cycle vertueux qui bâtit le capital social (la confiance). Lorsque ce cycle se brise, cela représente une perte importante pour une communauté et nécessite d'être réparé.

Les Ressources humaines / spirituelles :



La combinaison des compétences individuelles, des connaissances, de la créativité, de la santé, ainsi que du développement spirituel, des valeurs et des croyances. Cette ressource se concentre sur la croissance personnelle, la conscience de soi, ainsi que sur les fondements éthiques et moraux qui guident le comportement humain. Investir dans le capital humain et spirituel peut mener à une augmentation de la productivité, de l'innovation, du bien-être et à donner un sens et un objectif plus profonds à nos projets.

Les ressources politiques :



La capacité d'influencer les processus de prise de décision, les politiques et les institutions qui régissent les biens communs. Le capital politique implique l'engagement des individus et des groupes dans la sphère politique, leur capacité à exprimer leurs préoccupations, ainsi que la répartition globale du pouvoir au sein du commun. Il permet de veiller à ce que les intérêts et les besoins de tous les membres soient pris en compte et que les communs soient gouvernés de manière efficace et équitable.

Les ressources en infrastructure :



Les infrastructures physiques qui soutiennent le fonctionnement des biens communs, telles que les systèmes de transport, de communication, d'énergie et d'eau. Ces systèmes permettent le déplacement des biens, des services et de l'information, et sont essentiels au bon fonctionnement des communs.

Les ressources naturelles :



Les ressources environnementales telles que l'air pur, l'eau, les sols fertiles et la biodiversité, qui soutiennent la vie humaine et le bien-être. Un bien commun sain doit protéger et régénérer ces ressources afin d'en garantir la disponibilité à long terme pour les générations futures.

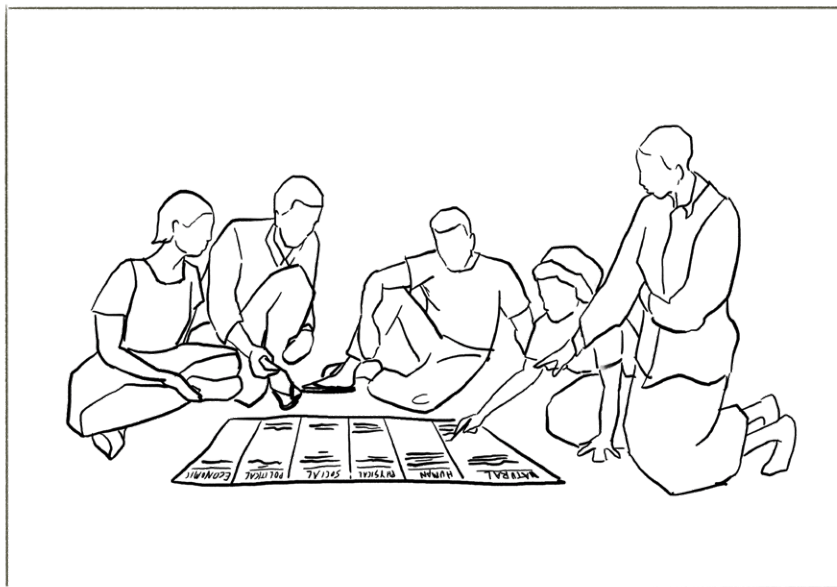


Illustration 17 : Cartographier vos ressources

Exercice : Cartographie des ressources

1. Sur une grande feuille de papier, créez six colonnes correspondant aux six types de ressources intégrales.
2. Passez en revue chaque type de ressource et nommez les ressources disponibles et nécessaires pour chaque membre du groupe. Les ressources abondantes dans la communauté doivent être inscrites en haut de la colonne, tandis que celles qui sont rares doivent apparaître en bas. Assurez-vous que cette collecte est également éclairée par les six catégories de ressources intégrales. Vous pouvez aussi inviter les participant·es à mentionner des contributions qui ne sont pas nécessairement reconnues commercialement mais qui apportent de la valeur à la communauté.
3. Retracez les origines de toutes les ressources mentionnées. Qu'est-ce que la communauté importe? Notez les ressources locales (trouvées au sein du groupe) avec une étoile et les ressources extérieures (trouvées hors du groupe) avec un carré. La carte des ressources ainsi obtenue servira de base pour élaborer une vision commune et des étapes d'action.

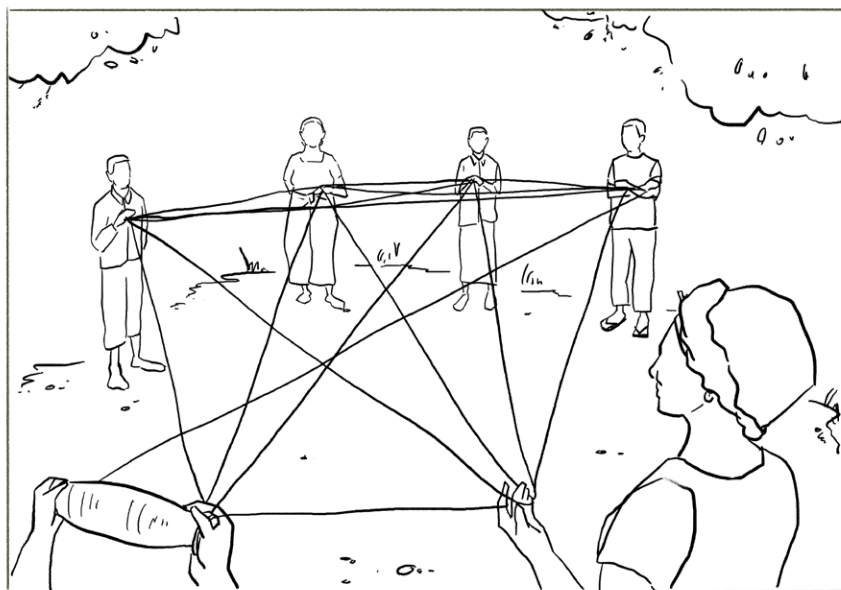


Illustration 18. Cartographier votre réseau

Exercice : La toile symbiotique

Ce jeu vous aidera à intérioriser le fonctionnement de l'interdépendance dans un écosystème et comment celle-ci peut être appliquée aux communautés humaines. Le résultat de cet exercice est une représentation visuelle et tangible de l'interconnexion, de la capacité et du potentiel de soutien mutuel au sein de la communauté. Il met en lumière le rôle et la valeur des ressources mises en commun pour faciliter le partage équitable et efficace de ressources précieuses.

1. **Formation d'un cercle :** Assurez-vous d'avoir une corde à linge, une ficelle ou un ruban à portée de main. Demandez au groupe de se tenir debout en cercle après avoir cartographié leurs ressources.
 2. **Se tenir la main en cercle et imaginer le soutien que chacun·e peut apporter aux un·es et aux autres.**
-

3. **Commencer le tissage :** La première personne tient l'extrémité de la corde, de la ficelle ou du ruban, et dit à voix haute quels biens ou services elle peut offrir au groupe. Cela peut aller de la garde d'enfants, du tressage de cheveux ou de l'agriculture à d'autres services professionnels ou à l'offre de biens.
4. **Construire le réseau :** Quelqu'un·e dans le groupe ayant besoin de ce bien ou de ce service lève la main. La personne qui propose le service lui lance la corde, tout en gardant son extrémité en main. La personne qui reçoit la corde répète alors le processus : elle partage un bien ou service qu'elle offre, puis lance la bobine à une autre personne qui en a besoin, tout en gardant sa portion de corde dans une main.
5. **Ce processus se poursuit jusqu'à ce que chaque personne ait à la fois offert et accepté un bien ou un service, ou jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de corde ! Le résultat devrait être une toile de corde tissée entre tous les membres du groupe. Pour renforcer le motif, le groupe peut faire plusieurs tours et même se montrer créatif avec différents types de services.**
6. **Le groupe dépose ensuite délicatement le motif tissé au sol. Cela sert de métaphore à la force collective de la communauté et à l'abondance de leurs propres biens et services, et peut susciter une discussion plus approfondie.**

Cet exercice démontre la force de l'interdépendance et la vulnérabilité de l'isolement, soulignant l'importance de créer des systèmes qui soutiennent et nourrissent tous les participants. Il faut commencer par favoriser une communication ouverte, en s'assurant que chaque membre du groupe ait l'occasion d'offrir et de recevoir des biens ou services. Encouragez le respect de toutes les contributions, quelle que soit leur valeur perçue, et renforcez l'idée que la force de la communauté dépend de l'interconnexion et de la confiance entre ses membres. Mettez en avant le rôle de la réciprocité dans le maintien de ces liens et expliquez clairement le déroulement de l'exercice. Assurez-vous que chacun·e comprenne que la corde représente des promesses liées à des biens et services, soulignant l'importance des engagements mutuels pour faire vivre la communauté.



Illustration 19. Pratiquer l'échange

Exercice : Jeu « Au-delà du troc »

Au-delà du troc est un jeu conçu pour enseigner les principes des pratiques de coordination des ressources et de partage équitable des ressources pour atteindre une vision commune. Le jeu se déroule en deux manches : Troc et Mise en commun, chacune mettant en lumière différents modèles économiques et leur efficacité dans la distribution des ressources. Il faut au minimum 3 joueurs ou joueuses ainsi *qu'un·e gardien·ne*.

Matériel nécessaire :

- Un sac de graines ou d'autres petites récompenses (représentant la production ou les récompenses).
 - Du papier vierge que vous couperez en morceaux de la taille d'une carte de visite. Il faut quatre cartes par joueur ou joueuse pour qu'il ou elle y inscrive son nom et les biens ou services qu'il ou elle offre. (Chaque joueur ou joueuse doit avoir quatre cartes identiques, par exemple : *Poulet de Jane*).
-

- Un minuteur ou une montre.
- Un panier, un bol ou une calebasse de taille suffisante pour contenir les cartes de chaque joueur tout en permettant de toutes les voir face visible. (Je préfère un grand panier plat mais une grande assiette ou un grand plat peut aussi faire l'affaire.)

L'idée de base :

Les cartes représentent les engagements liés aux ressources des joueurs et des joueuses. Les graines (ou autres récompenses de votre choix) représentent les bénéfices générés par ces engagements, et sont gardées en confiance par un·e *gardien·ne*. On imagine que réussir à échanger pour obtenir un ensemble de trois cartes identiques prouve que les ressources nécessaires ont été rassemblées, et les graines sont la récompense / production / récolte obtenue en conséquence. Obtenir trois cartes identiques (par exemple, trois cartes marquées « Jane ») équivaut à réunir ce qu'il faut pour obtenir les poules de Jane, tandis que les graines, reçues en échange, représentent les œufs qu'elles produisent. Voici les étapes et règles du jeu :

Manche 1 : Échange par troc

1. Mise en place :

- Chaque joueur ou joueuse reçoit quatre cartes aléatoires du *gardien* ou de la *gardienne* (qui garde les graines).
- Les joueurs et joueuses doivent échanger des cartes entre eux afin de collecter un ensemble de trois cartes identiques (par exemple, trois cartes indiquant « Poules de Jane »).

2. Déroulement du jeu :

- Les joueurs et joueuses échangent des cartes avec d'autres jusqu'à former un ensemble de trois cartes identiques. Il est important que les deux joueurs tirent un bénéfice équivalent de l'échange.
- Lorsqu'un joueur ou une joueuse a un ensemble de trois cartes identiques, il ou elle peut les échanger contre une graine auprès du *gardien* ou de la *gardienne*.
- Le *gardien* ou la *gardienne* vérifie l'ensemble, remet une graine au joueur, puis mélange les cartes utilisées dans une pile. Le joueur ou la joueuse tire ensuite trois nouvelles cartes au hasard et recommence les échanges.

3. Fin de la manche :

- a. Après 10 minutes, on ferme le marché!
- b. Le joueur ou la joueuse avec le plus de graines remporte la manche.
- c. Comptez le nombre de graines obtenues par chaque joueur et chaque joueuse. Utilisez une feuille de papier pour noter les résultats de chaque manche.
- d. Exemple de comptage avec 5 joueurs :
 - i. 2 joueurs ont obtenu 1 graine chacun. ($2 \times 1 = 2$)
 - ii. 3 autres joueuses ont obtenu 2 graines chacune. ($3 \times 2 = 6$)
 - iii. Total général : $(2+6) = 8$ graines.

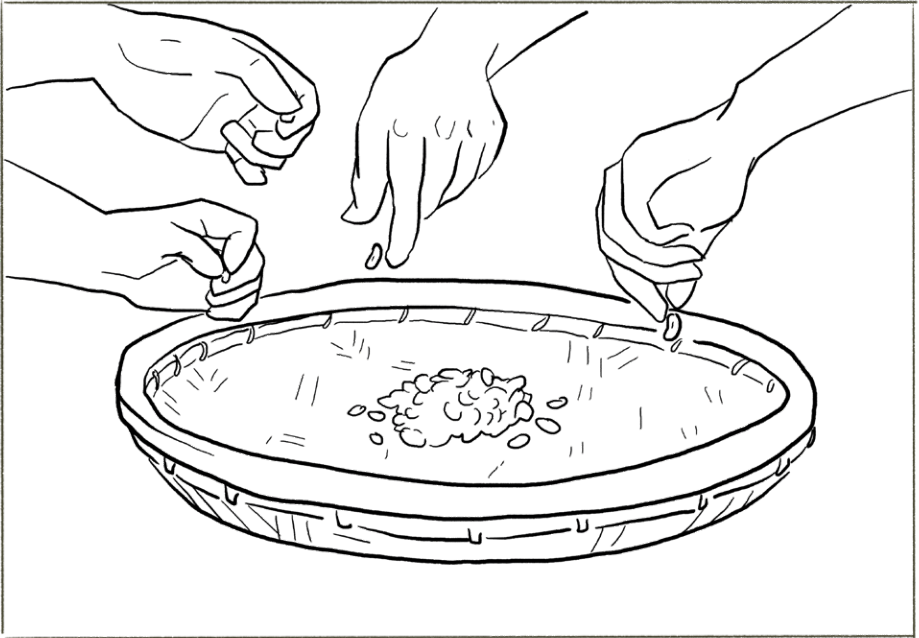


Illustration 20. Les graines comme récompenses

Deuxième manche : Mise en commun

1. Préparation :

- a. Remettez toutes les graines et les cartes au *gardien* ou à la *gardienne*, qui mélange à nouveau les cartes.
- b. Les joueurs et les joueuses reçoivent à nouveau quatre cartes au hasard.
- c. Un panier (représentant un *bassin commun*) est introduit. (S'il y a beaucoup de joueurs, prévoir un panier pour chaque groupe de cinq.)

2. Déroulement du jeu :

- a. Chaque joueur ou joueuse doit contribuer une carte au panier (étalée et face visible). Cette carte représente son apport dans le bien commun.
- b. Les joueurs et les joueuses peuvent échanger une carte de leur main avec une carte du panier ou directement avec un autre joueur (échange 1 : 1).
- c. Comme dans la première manche, les joueurs doivent former des ensembles de trois cartes identiques pour gagner des graines en retour. Ils remettent les ensembles complétés au *gardien* ou à la *gardienne*, qui leur donne une graine, et leur distribue ensuite de nouvelles cartes au hasard et remet les anciennes dans le panier. À noter : le panier doit toujours contenir le même nombre de cartes qu'au départ, puisque les échanges se font en 1 pour 1.

3. Fin de la manche :

- a. Après 10 minutes, comptez les graines gagnées par chacun.e des joueurs et des joueuses.
- b. Félicitez la personne qui a remporté le plus de graines lors de cette manche, mais veillez à noter combien de graines ont été gagnées aux manches 1 et 2.
- c. Exemple tally with 5 players :
 - i. 1 joueuse a obtenu 1 graine. ($1 \times 1 = 1$)
 - ii. 1 joueuse a obtenu 3 graines. ($1 \times 3 = 3$) 3 players got 4 beans. ($3 \times 4 = 12$)
 - iii. 3 joueuses ont obtenu 4 graines. ($3 \times 4 = 12$)
 - iv. Total général : $(1+3+12) = 16$ graines

Analyse et enseignements :

1. Le **troc** met en évidence les inefficacités du commerce direct.
 2. La **mise en commun** reflète les formes anciennes de coordination des ressources, montrant les avantages de la gestion collaborative, de l'échange réciproque et du partage, pouvant mener à des récompenses plus élevées.
-

Étude de cas : Phase B



Lors de leur deuxième réunion, le groupe d'Emma a cartographié ses ressources en six grandes catégories : ressources économiques, sociales, humaines/spirituelles, politiques, infrastructurelles et naturelles. Kevin possédait **des compétences en construction et du bois de récupération**, Béatrice avait **un smartphone pour la tenue des registres**, Grace faisait **du pain de haute qualité** mais manquait de débouchés réguliers, Jane **cousait des vêtements et réparait les déchirures**, Yusuf avait **un stock d'épicerie** mais se retrouvait bloqué lorsque les client.es achetaient trop à crédit, et Emma offrait **des coupes et coiffures**. Jane avait aussi une voix influente dans **l'église locale et au conseil des anciens**, et Kevin faisait partie du **Rotary Club**. Emma avait accès à **un puits d'eau douce** et Kevin possédait une **forêt** privée près de chez lui. Ensemble, ils et elles découvrirent une abondance cachée de ressources et de talents juste là, dans leur quartier.

Ils jouèrent ensuite au jeu de la corde et créèrent une toile physique de leurs connexions potentielles, afin de visualiser leur réseau. Le groupe d'Emma joua ensuite au jeu **Au-delà du troc** pour simuler les échanges d'engagements. La carte de leurs ressources fut dessinée et accrochée au mur, à côté de la vision qu'ils avaient créée plus tôt.

Phase C : Élaborer des stratégies et des plans d'action

Cette phase fait le lien entre la vision commune et la réalité en cours. En comparant les deux, on peut identifier et hiérarchiser les écarts spécifiques en fonction de leurs impacts potentiels. La faisabilité est évaluée afin de déterminer la meilleure manière de combler ces écarts. Le processus implique la définition d'objectifs définis comme suit : Spécifiques, Mesurables, Atteignables, Pertinents et Temporellement définis, pour chaque étape d'action. Des étapes concrètes et claires sont déterminées, les responsabilités et les ressources sont attribuées, et des échéances sont fixées pour guider la mise en œuvre. La phase aboutit à la création d'un tableau final des étapes d'action, servant de feuille de route vers la réalisation de la vision du groupe. Chaque élément joue un rôle crucial :

Des étapes **Spécifiques** éliminent les confusions et donnent une direction claire, afin que chacun.e sache exactement ce qu'il faut faire. Des étapes **Mesurables** permettent de suivre les progrès et de reconnaître les jalons atteints, maintenant la motivation et permettant des ajustements si nécessaire. Des étapes **Atteignables** évitent la surcharge et permettent de maintenir des objectifs réalistes, donnant un sentiment d'avancement. Des étapes **Pertinentes** s'alignent avec la vision globale du groupe, évitant les efforts inutiles. Des étapes **Temporellement définies** fixent des dates cibles, créant un sentiment d'urgence et aidant à garder le cap.

En fixant ces objectifs avec ces critères, le groupe se dote d'une feuille de route claire, concrète et réaliste pour combler l'écart entre la réalité courante et la vision partagée. Cette approche structurée renforce la cohésion du groupe, la responsabilité mutuelle et la motivation, tout en permettant à chacun de constater des progrès mesurables vers les objectifs fixés.

Pour créer des étapes d'action, commencez par identifier les objectifs clés nécessaires pour passer de la réalité actuelle à la vision commune. Prenez en compte les six types de ressources, sociales, humaines/spirituelles, politiques/liées à la gouvernance, physiques/liées aux infrastructures, naturelles et financières, et la manière dont elles contribuent à la vision. Pour chaque objectif, imaginez des étapes d'action potentielles qui répondent aux critères (spécifiques, mesurables, atteignables,

pertinents, temporellement définis). Attribuez à chaque étape une personne ou un groupe désigné comme responsable, afin de garantir l'engagement et le suivi.

Chaque étape peut être considérée comme une « mini-vision », apportant un sentiment d'accomplissement et maintenant la motivation tout au long du processus. Des outils de coordination, comme les ressources mises en commun, peuvent aider à gérer les tâches et les ressources de manière efficace, en garantissant l'équité et la responsabilité. Ces outils permettent une fluidité dans la distribution et l'échange des ressources, tout en gardant le groupe aligné et en mouvement constant vers sa vision commune.

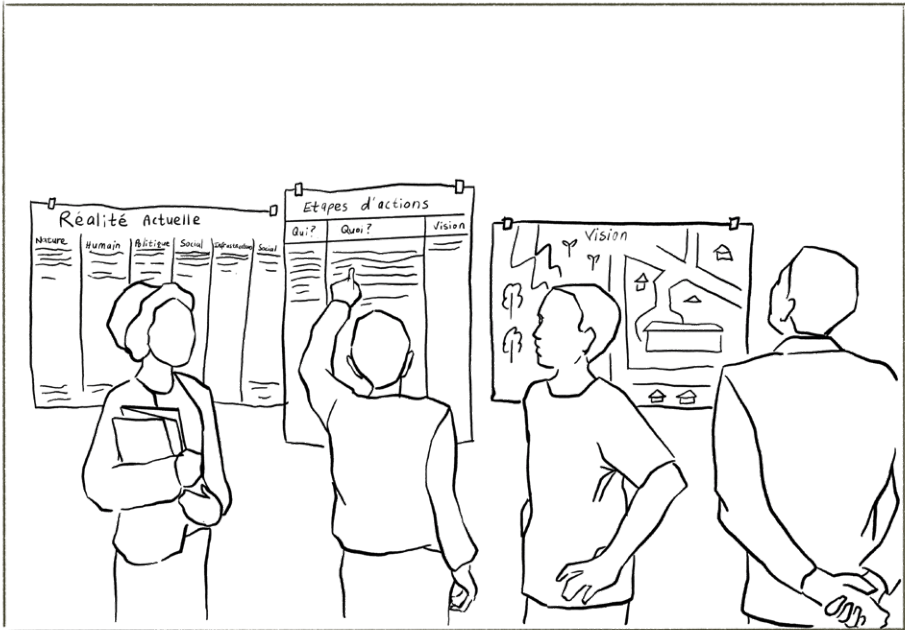


Illustration 21. Réunir les éléments — Ressources, étapes d'action et vision

Élaborer un tableau des étapes d'action est essentiel pour faire d'une vision partagée une réalité. Pour chaque étape, fixez une date limite réaliste et désignez une personne responsable afin de maintenir le groupe sur la bonne voie et d'assurer une progression régulière. Une représentation visuelle des étapes et du parcours peut s'avérer particulièrement motivante et efficace. De nombreux groupes créent cela à l'aide de trois feuilles de papier manille : une pour la cartographie de la situation

présente (cartographie des ressources) (à gauche), une pour la vision du groupe (à droite), et le tableau des étapes d'action qui relie les deux. Cette chronologie visuelle comble le fossé entre la situation actuelle du groupe et ses objectifs, tout en apportant clarté et motivation.

Des évaluations d'impact régulières sont menées pour garantir la durabilité, et les parties prenantes réexaminent la vision ainsi que les plans à long terme. Des stratégies d'expansion sont explorées afin d'élargir la portée et la capacité du *bassin commun*, tandis que les contributions continues sont encouragées par la documentation et le partage des exemples de réussite.

Bien que la tension entre la réalité actuelle et la vision partagée puisse sembler intimidante, elle constitue également une force motrice puissante. Grâce à des étapes d'action Spécifiques, Mesurables, Atteignables, Pertinents et Temporellement définies, un calendrier clair, et une équipe engagée et responsable, cette tension peut être utilisée pour propulser le groupe vers le succès, transformant ainsi les aspirations en résultats concrets.

Coordination pratique des ressources

Cette section explique comment les communautés peuvent mettre en place et maintenir un *bassin* d'engagements afin de réaliser leur vision collective. La coordination efficace des ressources représente un défi pratique que rencontrent de nombreuses communautés après avoir défini leur vision et cartographié les ressources disponibles, notamment dans des contextes de rareté monétaire. Un *bassin* d'engagements constitue une solution collaborative, en agrégeant les contributions d'individus, de groupes et d'entreprises dans un système commun. Cette approche favorise des échanges équitables et transparents, renforce les liens communautaires et construit une résilience économique locale.

À partir de l'exercice de cartographie des ressources, des engagements initiaux (graines) sont sollicités, puis examinés avec les *gardiens* du *bassin commun* afin d'assurer l'adhésion et la responsabilité partagée. Ces engagements sont ensuite formalisés et enregistrés, souvent en présence de témoins pour renforcer la confiance et la crédibilité. Pour chaque engagement accepté, les *gardiens* du *bassin commun* doivent définir les limites et la valeur relative des biens, des services ou des certificats proposés.

Une fois les fondations posées, le *bassin commun* est lancé. Les membres reçoivent une formation, et des plateformes analogiques ou numériques sont testées pour garantir une bonne fluidité. Un événement de lancement permet de faire connaître l'initiative, tandis que les premières contributions et échanges sont accompagnés d'un soutien continu.

Cette étape est essentielle pour créer un élan et démontrer le potentiel du système. Une fois opérationnel, l'accent est mis sur l'équilibre et la croissance du *bassin commun*. Les retours de la communauté sont recueillis et intégrés pour ajuster les règles, protocoles et opérations. Des efforts sont déployés pour renforcer la participation, diversifier les engagements et connecter d'autres engagements afin d'élargir les ressources et l'impact du *bassin commun*.

Des évaluations d'impact régulières sont menées afin de garantir la durabilité, et les parties prenantes réexaminent la vision et les plans à long terme. Des stratégies de montée en échelle sont explorées pour étendre la portée et la capacité du *bassin commun*, tandis que les contributions continues sont encouragées par la documentation et le partage des histoires de réussite.

Tout au long de ces phases, plusieurs principes sont essentiels à la réussite. Les communautés doivent aligner les activités du *bassin commun* avec une vision claire d'un futur souhaité, tout en évaluant régulièrement leurs besoins et ressources. Une planification inclusive mobilisant des ressources diverses assure un développement holistique. La transparence, la confiance et le soutien mutuel sont essentiels au maintien d'un réseau solide, tandis que le suivi et l'ajustement des stratégies garantissent la pertinence du *bassin commun* face à l'évolution des besoins. Célébrer et partager les réussites inspire la participation continue, attire de nouveaux membres, et permet la création d'un système florissant, résilient et aligné avec la vision collective de la communauté.

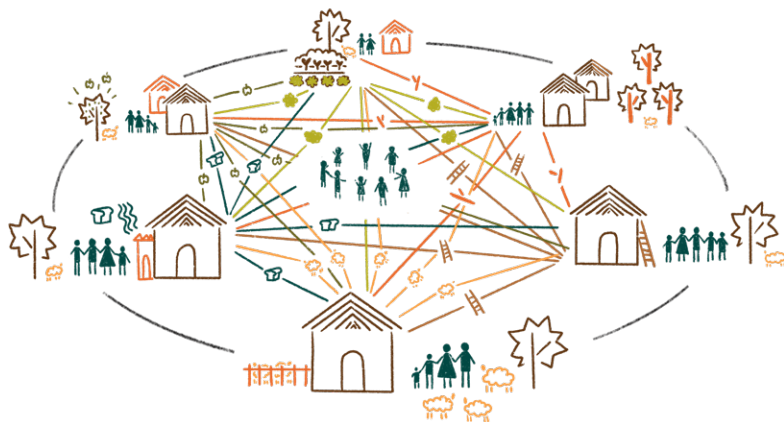


Illustration 22. Rassembler la communauté

Les activités communautaires

L'intégration du partage de ressources et des engagements formalisés dans des activités telles que les Associations Rotatives de Travail, les services communautaires, les marchés et les systèmes de prêt illustre une harmonie entre pratiques traditionnelles et stratégies modernes de développement communautaire. Cette approche favorise la collaboration économique, renforce la cohésion sociale et encourage des initiatives durables. En respectant le patrimoine culturel et en l'intégrant dans les systèmes contemporains, les communautés peuvent créer des écosystèmes inclusifs prospérant à la fois dans les économies traditionnelles et numériques.

- Dans les associations de travail rotatif, les membres de la communauté organisent à tour de rôle des activités où le groupe contribue en main-d'œuvre et en ressources pour le bénéfice mutuel. L'hôte prépare les tâches, les outils et les matériaux, et veille à offrir des rafraîchissements au groupe. Les engagements formalisés sous forme de bons peuvent servir de jetons de reconnaissance pour la main-d'œuvre et les ressources, permettant aux participant.es d'échanger leurs contributions même s'ils ne peuvent pas assister à l'activité. L'hôte échange ses propres bons dans la réserve (numérique ou physique) contre ceux des participant.es, puis les leur envoie directement en remerciement à l'association de travail rotatif de son soutien. À la fin de chaque session, les réussites sont célébrées et le ou la prochain.e hôte est désigné.e pour poursuivre la rotation.

- Les marchés communautaires rassemblent les membres pour échanger biens et services à l'aide d'engagements, favorisant l'interaction économique et le soutien mutuel. Les membres peuvent également pré-vendre du travail ou d'autres offres sous forme de bons, créant ainsi un espace dynamique pour les échanges immédiats ou futurs.
- Les services communautaires se concentrent sur des activités telles que la construction d'infrastructures, la restauration des écosystèmes et l'offre de formations. Les organisateur·ices fournissent des engagements pour rémunérer les participant·es, assurant ainsi une reconnaissance équitable de leurs efforts et posant les bases des prochaines étapes du plan d'action communautaire.
- Les fonds de dotation et de prêt permettent aux communautés de fournir un soutien financier et matériel aux individus et aux entreprises. Grâce à des règles structurées et à une supervision communautaire, des prêts sont accordés en contrepartie d'engagements, réduisant ainsi la dépendance à l'argent liquide. Les emprunteur·euses créent des bons comme promesses de services de valeur ou de remboursement, facilitant un système dans lequel les remboursements se font en biens, en services ou en contributions monétaires. En gérant les risques, en sélectionnant les emprunteur·euses et en encourageant les contributions continues, ces fonds soutiennent la croissance économique et la résilience.
- Les jubilés sont des rassemblements annuels ou cycliques où les dettes et les crédits des membres de la communauté sont révisés et équilibrés pour assurer l'équité. Les membres très endettés contribuent davantage par le travail, les biens ou les amendes, tandis que celles et ceux qui ont un crédit élevé reçoivent plus de soutien. Ces rassemblements sont aussi l'occasion de réfléchir aux apprentissages, de réviser les plans d'action et de célébrer les réussites collectives avec de la musique, un repas et des festivités.

Étude de cas : Phase C — Jeux et étapes d'action



Le groupe d'Emma a élaboré des étapes d'action Spécifiques, Mesurables, Atteignables, Pertinentes et Temporellement définies, présentées sous forme de tableau d'étapes, en se concentrant d'abord sur la possibilité de partager équitablement leurs ressources en créant une réserve simple d'engagements sous forme de cartes-cadeaux.

Ils et elles ont convenu que chaque personne alimenterait la réserve avec dix de leurs propres cartes-cadeaux écrites à la main, chacune représentant l'équivalent de 10 euros EUR par membre pour un bien ou service spécifique : des miches de pain de Grace, des coupes de cheveux d'Emma, de la menuiserie de Kevin, etc. Ils et elles ont défini des équivalences approximatives en utilisant la monnaie nationale, chaque bien ou service étant évalué en euros, et le groupe pouvait décider de modifier cette règle si 75 % d'entre elles et eux (quorum) étaient d'accord. Un plafond de 400 euros EUR de bons par participant·e permettait de s'assurer que personne ne s'engagerait au-delà de ses moyens de départ. Ainsi, Emma ne pouvait pas déposer plus de 400 euros EUR de ses bons dans la réserve (tout en en retirant d'autres). Puisque la réserve était un panier dans la boutique d'Emma, tout le monde lui faisait confiance pour suivre les règles et noter les échanges dans un registre visible de tous et toutes.

Parallèlement, ils et elles ont planifié une association rotative de travail. Toutes les deux semaines, ils se réuniraient dans la boutique ou le domicile de l'un·e des membres du groupe (qui les paierait en cartes-cadeaux) pour réaliser une tâche importante : peindre un mur, réparer un toit ou installer des étagères. Contrairement à des services rendus au hasard, ces sessions de travail seraient enregistrées comme un cycle continu de soutien réciproque. Le groupe a également discuté de la manière de gérer les défauts ou les litiges. Ils ont décidé d'organiser de petites réunions de remboursement. Si un bon devenait trop vieux ou impossible à échanger, le groupe pourrait se réunir pour négocier une forme alternative de compensation, un échange partiel, une livraison différée ou le transfert du travail à un·e autre membre.

Emma programma la réunion suivante pour finaliser les détails. Lors de celle-ci, ils et elles abordèrent la question de la légalité. Des licences étaient-elles nécessaires pour mettre en commun et échanger des cartes-cadeaux? Emma accepta de consulter une représentante locale de quartier et un ami avocat. Tous deux lui confirmèrent que tant que les bons étaient de simples « engagements » ou reconnaissances de dette (« IOUs »), et non de l'argent ou une monnaie largement échangeable, le groupe était juridiquement en sécurité, surtout s'il ne facturait pas d'intérêts ni ne pratiquait de prêts d'argent, ce qui exigerait une licence dans leur pays.

À la fin de la troisième semaine, il était temps de lancer l'initiative. Tous les membres arrivèrent avec dix bons uniques, manuscrits et signés, d'une valeur de 10 euros EUR chacun, « 10 euros de pain » de la part de Grace, « 10 euros d'épicerie » de Yusuf, « 10 euros de coiffure » d'Emma, et les déposèrent dans un petit panier chez Emma. Elle nota chaque bon et chaque échange dans un registre papier.

Emma était chargée de s'assurer qu'aucun bon ne pouvait être retiré du panier sans qu'un bon de valeur équivalente y soit déposé. Elle collecta également une cotisation annuelle sous forme de bons. Cette « caisse d'assurance » servirait à rembourser toute personne se retrouvant avec un bon non honoré. Tout excédent serait redistribué aux membres chaque année.

Avec ces engagements semés, donnant naissance à une ressource commune mise en *bassin commun*, chaque membre du groupe pouvait ajouter jusqu'à 300 euros supplémentaires de ses propres bons afin de retirer 300 euros de tout autre bon. Cela leur permettait d'acheter ce dont ils et elles avaient besoin à crédit lorsqu'ils manquaient de liquidités, et de rembourser plus tard en acceptant leurs propres bons depuis le panier. Par exemple, Emma pouvait obtenir du pain à crédit de la part de Yusuf, et le rembourser en coiffant Yusuf et sa famille, en échange de ses propres bons.

Phase D : Mettre en œuvre et ajuster

Cette phase consiste à concrétiser les plans tout en restant adaptable aux circonstances changeantes. Les plans d'action Spécifiques, Mesurables, Atteignables, Pertinentes et Temporellement définies, établis dans le Tableau des étapes d'action, sont mis en œuvre de manière systématique, avec un suivi et une évaluation réguliers afin de garantir que les progrès restent sur la bonne voie. Les données et retours sont continuellement collectés, favorisant un processus d'apprentissage et de recherche en continu. Les stratégies sont ajustées de manière dynamique à partir des retours et de l'évolution de la réalité actuelle, garantissant que le groupe reste réactif et efficace pour atteindre sa vision commune.

Tout au long des activités, certains principes clés guident la réussite. Les communautés sont encouragées à avoir une vision claire, en lien avec leur réalité présente, ce qui crée une tension structurelle, le moteur nécessaire pour faire avancer les étapes d'action vers l'atteinte de l'objectif souhaité. Elles sont également encouragées à célébrer leurs réussites et à cultiver la motivation à mesure que les succès s'accumulent. La transparence, la responsabilité, l'innovation, l'inclusivité et la confiance sont essentielles, tout comme les pratiques de suivi des progrès, de diversification des ressources et de création d'espaces de réflexion. De nouveaux membres peuvent rejoindre les *bassins communs* via des formations et des accords, et des réseaux régionaux peuvent se former pour élargir l'impact des *bassins communs* qui se chevauchent.

En tant que *gardiennes*, nous sommes responsables du partage et de la transmission des savoirs en documentant les activités communautaires, les apprentissages et les impacts à travers les historiques de transactions, des photos, des vidéos et des témoignages. Les *gardiennes* documentent les ressources communautaires (de la base jusqu'à aujourd'hui), la vision du groupe et l'état d'avancement du plan d'action. Ils et elles évaluent et préparent des récits d'impact, à présenter lors de célébrations et autres événements communautaires. Les *gardiennes* doivent également démontrer l'impact de leur travail, comme la valeur circulant à travers les *bassins communs*. Ces livrables sont cruciaux pour renouveler le travail avec la communauté et faire en sorte que les services continuent à être valorisés.

En mettant l'accent sur des règles claires, sur l'usage de la patience et de la reconnaissance pour soutenir les opérations, ces systèmes assurent leur viabilité à long terme. Un suivi régulier, des règlements de crédit et le partage des réussites inspireront une croissance continue et une participation élargie, créant des réseaux résilients qui soutiennent des communautés interconnectées et prospères.

Naviguer la tension

Les écosystèmes, les communautés, les relations, la confiance, tous peuvent se briser. Les inondations emportent la couche arable, les sécheresses brûlent des paysages entiers, un enfant se dispute avec un ami à l'école, des voisines se querellent à propos des limites de leurs propriétés, ou encore la confiance est sapée par des promesses non tenues. Pourtant, ces fractures ne sont pas la fin de l'histoire. Dans la nature, de nouvelles graines prennent racine dans les décombres, des pousses traversent la terre craquelée, et les réseaux mycéliens réparent leurs circuits. De même, les communautés ont une capacité innée à rebondir, si nous apprenons à écouter, à répondre et à retisser des liens ensemble.

Le conflit fait naturellement partie de tout système en évolution. Loin d'être un échec, il révèle où se trouvent les lignes de faille, les besoins non exprimés ou les déséquilibres de pouvoir. Tout comme un écosystème est plus que la somme de ses parties, la force d'une communauté se mesure à sa capacité de guérison et d'adaptation lorsque surgissent des tensions. En réalité, la tension est l'endroit où nous pouvons retrouver nos visions communes et avancer depuis notre réalité présente. Souvent, ce que nous percevons comme des conflits ne sont que des tensions que nous avons négligées.

Lorsque des conflits surgissent, beaucoup ressentent de la honte ou l'envie de les dissimuler. De nombreuses croissances cancéreuses (comme des citrouilles géantes) trouvent leur origine dans la rétention de la peur et de la honte liées aux conflits. Pourtant, dans un écosystème, les ruptures, troncs en décomposition, sols perturbés, voire inondations, sont souvent des points d'entrée pour une nouvelle croissance. Le conflit met en lumière des présupposés cachés et des besoins non satisfaits, offrant ainsi l'opportunité de revisiter (et d'affiner) les protocoles, l'appartenance et les limites du groupe.

Nommer et normaliser : Donnez un nom et un espace au conflit. Reconnaissez quand quelqu'un se sent blessé, ou lorsqu'un désaccord survient concernant l'usage des ressources (qu'il s'agisse de travail, de biens ou d'argent). Dire calmement : « Nous sommes en conflit » peut désamorcer le blâme et ouvrir une porte vers des solutions. Normalisez le fait que le conflit n'est pas « mauvais », mais un signe de tension et de changement.

Écouter le besoin : Les cris signalent un besoin non satisfait. Le silence aussi. Si quelqu'un·e ne tient pas ses engagements dans une association de travail rotatif ou ne rembourse pas un prêt, cela peut révéler des problèmes plus profonds, maladie, crise familiale soudaine ou méfiance envers les règles du groupe. En posant la question « De quoi as-tu besoin? » ou « Quelle est ta préoccupation? », on peut s'attaquer aux causes profondes plutôt qu'aux seuls symptômes.

De nombreux bassins communs : Plutôt que de placer toutes les ressources dans un seul grand système centralisé et déséquilibré, nous encourageons chaque personne ou foyer à émettre et à gérer ses propres engagements. Cela répartit à la fois l'autorité et le risque; aucun·e membre ne peut dominer le réseau ou se sentir sans voix. En pratique, chacun est habilité à proposer, accepter ou refuser des engagements selon ses propres conditions, ce qui crée un équilibre naturel face aux déséquilibres de pouvoir.

Cercles communautaires et forums de doyen·nes

Tout comme les Mijikenda ont le *Dhome*, ou rassemblement autour du feu où les doyen·nes règlent les dettes et résolvent les différends, de nombreuses cultures disposent de leurs propres méthodes pour réunir les gens afin de parler honnêtement et ouvertement. Un « cercle communautaire », où le groupe s'assied en cercle, au sens propre ou figuré, avec un simple objet (un bâton de parole ou unealebasse) qui accorde à chacun·e le droit de parler à son tour, peut faire des merveilles. La présence d'un·e doyen·ne reconnu·e, d'un·e *gardien·ne* ou d'un·e médiateur·ice aide les participant·es à se sentir écouté·es tout en maintenant un sentiment d'ordre partagé.

1. Initier :

Convoquer un rassemblement ou un cercle lorsque le conflit dépasse une ou deux personnes. Annoncer clairement l'objectif (ex : « trouver une solution juste à l'accord rompu entre Katana et Lucy »).

2. Parler à tour de rôle :

Chaque partie a l'occasion d'exprimer son point de vue sans interruption. Un·e *gardien·ne* ou un·e doyen·ne reformule ce qui a été dit, afin d'assurer une compréhension mutuelle.

3. Proposer des solutions :

Le cercle peut suggérer des remèdes (par exemple : travail supplémentaire pour compenser une dette, remboursement différé, pardon partiel, ou un planning tournant pour tenir compte des contraintes personnelles).

4. Formaliser et enregistrer :

Le groupe consigne l'accord, parfois par une poignée de main, une signature, ou un objet symbolique. Cet accord est ensuite inscrit dans le registre ou la mémoire du groupe.

Lorsque les engagements ou la confiance sont rompus, il est possible d'introduire un intervalle de « réparation ». Cette période, semblable à un rassemblement de Jubilé, donne à la personne endettée ou qui n'a pas tenu son engagement la possibilité de se rattraper ou de compenser d'une autre manière. Il est important de clarifier précisément comment et quand la promesse rompue peut être réparée, y compris par des formes alternatives de réciprocité si une réparation immédiate n'est pas possible. Il est utile d'associer les parties concernées à un·e *gardien·ne* plus expérimenté·e, qui peut les aider à acquérir de nouvelles compétences, à trouver des ressources ou à résoudre les problèmes sous-jacents (santé, garde d'enfants, logement) qui ont causé la rupture.

Des repas partagés, de la musique, des prières ou des cérémonies culturelles peuvent contribuer à restaurer les liens sociaux. Prendre le temps de célébrer ensemble de petites réussites ou de se souvenir des ancêtres communs favorise l'empathie et permet de réhumaniser chaque participant·e au-delà du conflit. Plutôt que d'attendre le Jubilé annuel, le groupe peut organiser de petits « cercles de pardon » chaque fois qu'un conflit est résolu. Un rituel symbolique (comme verser de l'eau sur une terre sèche) peut souligner le nouveau départ.

Le rôle des gardien·nes dans la résolution des conflits

Les *garden·nes* ne sont pas seulement des administrateur·ices; ce sont des jardiniers et des jardinières qui repèrent les signaux de stress en amont, quelqu'un·e qui manque plusieurs réunions, des tensions personnelles, une pénurie de biens ou une méfiance croissante. En agissant de manière préventive, ils et elles peuvent :

1. **Détecter les tensions précoces :**

Les *garden·nes* prennent contact avec les foyers, lisent les données de transaction (si elles sont numériques), ou écoutent les rumeurs. Une discussion rapide ou une visite à domicile peut régler les malentendus avant qu'ils n'éclatent au grand jour.

2. **Offrir médiation et accompagnement :**

Formé·es aux techniques de résolution de conflits, les *garden·nes* peuvent animer ou co-animer des cercles de parole. Ils et elles peuvent aussi faire appel à des médiatrices extérieures si le conflit est trop proche.

3. **Mettre en œuvre des ajustements :**

Qu'il s'agisse d'ajuster les limites d'un *bassin commun*, de réévaluer les valeurs ou d'autoriser de nouvelles formes de remboursement, les *garden·nes* collaborent avec la communauté pour maintenir un système sain et adaptable.

Réapprendre des écosystèmes

La nature démontre sa résilience en traversant des phases de croissance, de perturbation, de décomposition et de réorganisation. Pensons aux forêts après un incendie : de nouvelles graines germent à la lumière du soleil, des champignons nourriciers décomposent les débris, et ce qui semblait être une calamité devient un élément du renouveau de la vie.

1. Périodicité :

Comme les saisons, les communautés vivent elles aussi des périodes d'expansion, d'hibernation et de renaissance. Les conflits marquent souvent le début d'un nouveau cycle.

2. Diversité :

Les écosystèmes qui prospèrent après une perturbation présentent une grande diversité d'espèces. Dans le cadre du partage de ressources, la diversité signifie une multiplicité d'engagements, plusieurs *gardien·nes*, et des normes flexibles, ainsi un seul « choc » ne peut pas faire s'effondrer l'ensemble du système.

3. Boucles de rétroaction :

Dans une forêt saine, l'interaction entre les racines des plantes, les champignons et les animaux redistribue rapidement les nutriments. De manière équivalente, un conflit est une boucle de rétroaction qui nous indique qu'un déséquilibre existe, et appelle un réalignement.

Étude de cas : Phase D



Après le lancement initial et le dépôt des premiers engagements, la première grande session de travail communautaire fut consacrée à réparer le toit qui fuyait chez la mère de Kevin. À l'origine, ils et elles avaient prévu de réparer le mur d'un café, mais l'urgence chez la mère de Kevin est devenue prioritaire. La moitié du groupe souhaitait néanmoins honorer la tâche du café à temps, ce qui a créé un conflit : comment Kevin allait-il tenir son engagement initial de menuiserie? Emma a convoqué un petit cercle de discussion, rappelant que la tension signale un écart entre la réalité présente et la vision commune. Grace et Jane ont proposé de reprogrammer la tâche au café; Kevin s'est engagé à offrir une heure supplémentaire de menuiserie la semaine suivante. Tous ont noté ce compromis dans le registre tenu par Emma, un bel exemple de comment un petit conflit peut déclencher des solutions créatives et centrées sur la communauté.

En moins d'un mois, ils et elles ont constaté un impact positif. Toute personne détenant des bons acceptés (même des client·es extérieur·es au groupe les ayant achetés) pouvait échanger ses bons dans le salon d'Emma contre ceux présents dans le panier commun, pour obtenir ce dont elle avait besoin (dans la limite de ce qui avait été convenu). Grace vendait son pain de façon plus régulière, l'épicerie de Yusuf attirait une clientèle plus large, y compris des personnes à court de liquidités. Emma subissait moins d'annulations de rendez-vous au salon, car les clients pouvaient désormais y utiliser leurs bons. Plusieurs nouveaux voisins et nouvelles voisines ont entendu parler du système et ont souhaité le rejoindre, ce qui a amené le groupe à réfléchir à une montée en échelle en douceur. Certain·es n'avaient pas de téléphone, ou seulement un téléphone basique, tandis que Beatrice possédait un smartphone capable de faire tourner une application de registre en open source. Ils et elles ont décidé de rester majoritairement sur un système analogique, Emma continuant à tenir le registre physique, tout en laissant Beatrice tester une interface numérique pour les personnes à l'aise avec cet outil.

Dès le deuxième mois, ils et elles avaient réalisé trois projets de travail en rotation : une nouvelle enseigne pour le salon d'Emma, la peinture du mur du café, et une bibliothèque improvisée dans l'école. Quelques conflits ont émergé, le four de

Grace est tombé en panne, l'empêchant d'honorer ses bons pour le pain tant qu'il n'était pas réparé, et un voisin essayait régulièrement de retirer des bons de crédit d'épicerie du *bassin commun* sans y déposer d'engagements en retour. À chaque fois, ils ont suivi leur processus de cercle de discussion et utilisé la cagnotte de gestion (stewardship kitty) pour combler les manques ou répartir les risques. Ils et elles ont revu la limite des bons, décidant d'autoriser des plafonds allant jusqu'à 500 EUR pour les participant·es ayant rempli leurs engagements précédents avec succès.

Ils et elles ont également commencé à mesurer leurs progrès. Une fois par semaine, Emma faisait le total des échanges, notait le nombre d'heures de travail collectif réalisé et demandait qui avait pu surmonter une crise de liquidités grâce au *bassin commun*. Ce suivi d'impact informel permettait à tous et à toutes de constater les bénéfices concrets. Au troisième mois, ils et elles décidèrent d'organiser une petite célébration de Jubilé. Autour de sodas et de musique, ils régularisèrent les bons en circulation et rendirent hommage aux voisin·es les plus engagé·es, comme Yusuf, qui avait accepté sans se plaindre le retour de tous ses bons d'épicerie, et Kevin, qui réalisait fréquemment deux ou trois tâches par semaine. Ceux et celles qui avaient des bons en surplus les donnaient parfois à la cagnotte d'assurance, permettant aux nouveaux membres de rejoindre le système sans craindre de se retrouver sans protection.

À chaque nouvelle étape franchie, Emma rappelait au groupe combien cela reflétait les écosystèmes naturels sains et les pratiques ancestrales, soulignant que, comme sur un sol forestier vivant, leur réseau prospérait grâce à la diversité, aux boucles de rétroaction constantes et à des réponses adaptatives au stress. De la même façon que les filaments de champignons relient les racines pour partager les nutriments, leur *bassin commun* reliait les engagements de coiffeuses à ceux de boulangers, de menuisiers à ceux d'épicières, de professeures-tutrices à ceux de couturiers, assurant que les talents et besoins de chacun·e puissent circuler.

Quand le groupe atteignit plus de vingt-cinq membres, Emma proposa de passer à un système de registre numérique, fatiguée de devoir tout consigner à la main. Beatrice montra à Emma comment utiliser Sarafu.Network pour créer ses bons numériques et son *bassin commun*, tout comme Beatrice avait créé ses propres bons et son *bassin commun numérique*.

Avoir plusieurs *bassins communs* qui s'entremêlent signifiait que les personnes détenant des bons numériques pouvaient utiliser n'importe lequel des *bassins communs* sans dépendre de celui d'Emma. Cette étape assurait une connectivité équitable et réduisait la responsabilité personnelle d'Emma. Elle posait également les bases d'expérimentations plus avancées avec des registres numériques, tandis que ceux utilisant des bons en papier restaient limités aux moments où Emma autorisait les échanges.

À ce stade, certain·es participant·es souhaitaient une option de monnaie stable (stablecoin) et de paiement en espèces pour échanger avec des familles en dehors du groupe. Beatrice accepta l'entrée de bons d'une valeur de 300 euros dans son *bassin commun* pour chaque membre, et permit également aux gens d'acheter ces bons en utilisant une monnaie stable appelée cUSD. Emma, de son côté, était satisfaite de gérer les échanges locaux de bons, comme une association de travail rotatif, dans son propre *bassin commun* sans y intégrer de monnaie stable, mais elle commença aussi à autoriser l'échange d'engagements d'heures de bénévolat dans son *bassin commun*. Leur réseau en évolution pouvait accueillir et relier de nombreuses approches, tant qu'ils et elles se souvenaient du principe fondamental de la mise en *bassin commun* : **sélectionner et valoriser** les ressources, tout en **limitant les risques** et en **facilitant les échanges**, à l'image d'un système vivant interconnecté.

Lors de leur dernière réunion de l'année, chaque participant·e prit un moment pour réfléchir à la vision initiale, développer un an plus tôt. Beatrice souligna que les séances de tutorat lui semblaient désormais plus sécurisées, car les familles qui auparavant attendaient leur paie pouvaient désormais échanger des bons sur le champ. Jane avait trouvé de nouveaux clients qui pensaient auparavant ne pas pouvoir se permettre ses services de couture, mais qui peuvent maintenant offrir d'autres services reconnus par le *bassin commun* en échange d'engagements de couture. Emma elle-même était fière de constater que son salon fonctionnait de manière plus régulière pendant les mois creux. Plus que tout, le groupe reconnut que les conflits rencontrés n'étaient pas des revers, mais des incitations à s'adapter. Ils et elles avaient appris que la tension n'était pas un signe d'échec, mais de croissance, un signal les guidant vers plus de réciprocité et de liens communautaires solides.

Le groupe révisa ses visions personnelles et collectives, re-cartographia ses ressources et élaborait de nouvelles étapes d'action pour l'année suivante, qu'ils affichèrent sur le mur du salon d'Emma. Ainsi, le réseau local d'Emma boucla la boucle, incarnant les enseignements ancrés dans les pratiques de ses ancêtres, renforcé par une planification attentive et une gestion des conflits, et évoluant à travers des étapes patientes et progressives. L'histoire d'Emma offrait un message d'espoir et un modèle concret à d'autres économistes communautaires désirant rassembler un cercle de voisin·es, de commerces et de prestataires de services. Par la mise en *bassin commun* des engagements, la rotation structurée du travail et la résolution pratique des tensions, la communauté d'Emma avait retrouvé une part de souveraineté économique, démontrant ce que signifie pratiquer l'économie communautaire d'une manière qui profite réellement à tous et toutes. Emma forma ensuite d'autres *gardiennes* pour accompagner leurs propres communautés dans de nombreuses régions du Kenya.

Tisser à nouveau les liens : une réflexion finale

Nous avons commencé ce livre en observant comment **les réseaux fongiques et les systèmes sociaux** coordonnent naturellement les ressources de manière symbiotique et résiliente. Nous avons exploré comment des **bassins communs d'engagements** peuvent remplacer ou compléter l'usage de l'argent, en rassemblant les personnes autour d'un but commun. Nous avons remarqué que chacun·e de nous détient des graines d'abondance qui ne fleurissent que lorsqu'elles sont placées dans un **bassin commun**, un espace ouvert qui prospère grâce à la réciprocité et à la confiance.

À travers les réflexions, nous avons exploré :

Partie 1 :

Comment les **réseaux mycorhiziens, les traditions de Mwerias, et les registres numériques** partagent les mêmes protocoles économiques fondamentaux : **curation, valorisation, limitation et échange**. Nous avons vu comment les systèmes financiers extractifs centralisent ces protocoles en supprimant notre capacité à mutualiser et à échanger directement, et aussi comment les technologies décentralisées et les coutumes ancestrales reconstruisent nos liens.

Partie 2 :

Comment agir en tant que **gardien·nes** et « formateur·ices de formateur·ices », en cartographiant les ressources de votre communauté, en concevant des visions partagées, et en tissant des **associations rotatives de travail, des bassins communautaires** ou des dotations. En construisant de nouveaux cycles de confiance, nous avons appris l'importance de célébrer chaque petite réussite, de clarifier les rôles et les limites, et d'effacer périodiquement ou de « Jubiler » le registre pour maintenir l'équilibre. Nous avons appris à :

- Développer une vision commune et cartographier nos ressources abondantes : sociales, humaines/spirituelles, politiques, économiques, infrastructurelles et naturelles.
- Concevoir des associations rotatives de travail et des *bassins communautaires*, en tissant les engagements de chacun dans une toile solide de soutien mutuel.
- Évaluer les progrès à l'aide de tableaux d'étapes d'action, en célébrant les jalons et en ajustant les prochaines étapes.
- Accueillir les conflits non comme des échecs, mais comme des signaux, incitant à des ajustements créatifs qui renforcent les liens communautaires.

Ces pratiques reflètent les rythmes d'un système vivant, où chaque nœud, qu'il s'agisse d'un champignon mycorhizien, d'un·e ancien·ne Mijikenda ou d'un groupe en ligne, coordonner les ressources pour le bien-être de l'ensemble. Tout au long de ce guide, un message s'est tissé : l'économie communautaire, enracinée dans la mise en commun des ressources, est inhérente à tous les systèmes vivants. Notre rôle n'est pas de l'inventer, mais de nous en souvenir, de l'honorer et de l'appliquer, que ce soit dans les villages côtiers kenyans, dans les centres urbains animés ou dans les communautés en ligne.

En résumé :

Le modèle de la nature : Que l'on observe les réseaux fongiques ou les anciennes coutumes de la Mweria, tous démontrent les mêmes quatre fonctions de protocole : **curation, valorisation, limitation et échange.**

Nos ancêtres nous rejoignent aujourd'hui : Là où la centralisation et les traditions coloniales ont brisé ou effacé les pratiques de mise en commun des ressources, de nouveaux outils numériques décentralisés, combinés à la sagesse ancestrale, les ravivent, ouvrant de nouvelles voies vers l'inclusion et la résilience.

Vous êtes un·e gardien·ne : Les *gardiennes* visionnaires et les formateur·ices de formateur·ices sont les piliers de ce processus, reliant **culture locale** et **planification structurée**, pour permettre à chaque groupe de connecter et d'adapter ses *bassins communs* dans son propre contexte.

Conflit et tension : Tout comme les forêts repoussent après les tempêtes et les inondations, chaque défi que votre communauté rencontre peut renforcer les liens et éclairer ce qui compte réellement.

Une invitation pour vous : Laissez ces protocoles guider de nouvelles connexions, ou des connexions renouvelées, dans votre communauté. Laissez la tension vous tirer de la réalité présente vers un futur florissant, visible dans votre cœur et dans votre esprit. Laissez les engagements tisser ensemble les cœurs, les foyers et les économies locales. En mutualisant les ressources, les savoirs et l'esprit, nous guérissons les fractures qui nous isolent et devenons les co-créateur·ices d'un bien-être partagé.

Souvenez-vous : ceci n'est pas une fin, mais un point de départ, celui que vous et votre communauté allez prolonger. En pratiquant les étapes décrites dans ce guide, vous participez à une tradition ancienne, en constante évolution. Que votre propre histoire d'économie communautaire prenne racine, traverse les continents et

fleurisse dans un avenir où chaque voix est entendue, chaque besoin est comblé, et chaque écosystème prospère en harmonie.

Alors que vous refermez ce guide et retournez à votre communauté, votre écosystème local, posez-vous ces questions :

Quelles graines d'abondance est-ce que je porte?

Avec qui puis-je former un *bassin* d'engagements?

Comment puis-je répondre à la tension ou au conflit comme un·e enseignant·e, plutôt que comme un·e adversaire?

Chaque promesse donnée et acceptée renforce ce sol partagé. Chaque conflit affronté avec compassion et clarté est une opportunité de restaurer le cercle. Chaque cycle de don et de réception réaffirme que nous faisons tous partie d'une seule et même communauté, reliée par des fils invisibles d'amour et de réciprocité.

Avançons, cultivant nos jardins, veillant sur notre Kaya, tissant ensemble les sagesses anciennes et nouvelles. **Ce faisant, nous créons un avenir où nous-mêmes, nos voisin·es et la terre peuvent croître en équilibre, connecté·es, résilient·es et vivant·es.**

Merci d'avoir marché sur ce chemin. Que les graines que vous plantez aujourd'hui deviennent la nourriture et l'abondance des générations à venir.

Annexe

Les associations de travail rotatif à travers le globe

Je suis émerveillé de constater que ces pratiques existent partout où les humains ont vécu et migré. Voici, ci-dessous, une liste courte et non exhaustive de quelques-uns des noms anciens donnés à ces pratiques, ou pratiques semblables, à travers le monde. Je vous invite à explorer ces ressemblances, ainsi que les subtilités et singularités de ces pratiques, en hommage à nos ancêtres et à celles auxquelles vous êtes liés ou connectés sur cette planète.

Country / Scope	ROLA - Local Names / Terminology	Reference (where available)
Andes, Amérique du Sud	Ayne, fozena, convite, cambio, mozonzo	Guillet (1980)
Belgique	Échange réciproque	Lambrecht (2003)
Bhoutan	Travail d'échange	Tshotsho (2023)
Burundi	Ikibina	Otake, Y. (2019)
Canada	Rotating Bees	Wilson (2001)
Chine	Hé Zuò Shè, (合作社), Huàn Gōng Zǔ (工组), Hù Zhù Zǔ (互助组)	Wang (2019)
Congo	Likiimba	Suehara (2006)
Danemark	Fællesarbejde	
Dominique	Altruisme réciproque	Macfarlan (2012)
Est de l'Ouganda	Moyket, ou Isyeet ak komek (« travail de la bière »)	Shiraishi (2006)
Finlande	Talko / Talkoot	
Haïti	Travail agricole d'échange	Pierre (2005)
Islande	Samstarfsvinna	
Inde	Shramdaan / Gotul	Karanth (2002)
Inde (Ladakh)	Phaspun, chucchog, bes, rares	Norberg-Hodge, Helena (1991)
Indonésie	Gotong Royong, travail agricole d'échange	Giligan (2004)
Irlande	Meitheal	Bruce Ferguson, P. (2017)
Japon	Yui (結い)	Suehara (2006)
Kenya (Luo)	Nyoluoro	
Kenya (Mijikenda/Kamba)	La Mweria / Mwethia	
Malaisie	Tolong Menolong	Ahmad, M. S. (2024)

<i>Plusieurs pays (dont les Philippines)</i>	<i>Travail collectif réciproque</i>	<i>Gibson (2020)</i>
<i>Maya (Belize et Guatemala)</i>	<i>Réseaux d'échange de travail</i>	<i>Downey (2020)</i>
<i>Mexique</i>	<i>Tequio</i>	<i>Colín, E. T. (2014).</i>
<i>Mozambique</i>	<i>Mboiamo, Ajuda Mutua</i>	<i>Fumagali & Martin (2023)</i>
<i>Népal (Newar)</i>	<i>Bola, Parma</i>	<i>Bhattarai (2006)</i>
<i>Nouvelle-Zélande (Māori)</i>	<i>Whānau Work / Mahi Tahī</i>	<i>Cram, F. (2021).</i>
<i>Norvège</i>	<i>Dugnad / Fellesarbeid</i>	<i>Tangevold, M. (2015).</i>
<i>Norvège</i>	<i>Échanges réciproques non monétisés</i>	<i>Gezelius (2014)</i>
<i>Empire Ottoman (Istanbul)</i>	<i>Travail réciproque</i>	<i>Aras (2020)</i>
<i>Papouasie-Nouvelle-Guinée</i>	<i>Singsing</i>	<i>Cox, J. (2016).</i>
<i>Pérou, Andes</i>	<i>Minga</i>	<i>Manosalvas (2021)</i>
<i>Philippines</i>	<i>Bolo / Bayanihan</i>	<i>Hollnsteiner, M. R. (1961)</i>
<i>Rwanda</i>	<i>Ibyizo</i>	
<i>Sénégal</i>	<i>Ndem / Tontine</i>	
<i>Somalie</i>	<i>Goob</i>	<i>DeLancey, V. (2019)</i>
<i>Corée du Sud</i>	<i>Pumasi / Pumal (품앗이/ 품알)</i>	<i>Cha, S. L. (2012)</i>
<i>Sri Lanka</i>	<i>Aththam (අත්තම) Attam – travail agricole du riz</i>	<i>Gunasinghe (1976)</i>
<i>Sri Lanka</i>	<i>Travail d'échange</i>	<i>Ulluwishewa (1984)</i>
<i>Soudan</i>	<i>Naffir</i>	<i>Elzubair, A., & Murad, A. A. (2024)</i>
<i>Tanzanie, Sukuma</i>	<i>Hanga</i>	
<i>Ouganda</i>	<i>Kuguzanya / Kirimbi / Kibanda</i>	
<i>Royaume-Uni / Celtes anciens</i>	<i>Bee, Rotating Bees</i>	<i>Wilson (2001)</i>
<i>États-Unis, Kentucky</i>	<i>Workin' (construction collective de maisons)</i>	<i>Slone, Verna Mae, 1980</i>
<i>États-Unis, New York</i>	<i>Échanges contemporains de travail réciproque</i>	<i>Harper (1997)</i>
<i>États-Unis, Ohio</i>	<i>Échange de travail</i>	<i>Long (2003)</i>
<i>États-Unis, Tennessee</i>	<i>Swapping work</i>	<i>Donalson (2015)</i>
<i>Venezuela</i>	<i>Échange de travail au jardin</i>	<i>Hames (1987)</i>
<i>Vietnam</i>	<i>Hop (hợp)</i>	
<i>Ouest des États-Unis</i>	<i>Échange de travail agricole réciproque</i>	<i>Erasmus (1956)</i>
<i>Zimbabwe</i>	<i>Kumi Kumi</i>	

Ouvrage libre à partager — Code source ouvert

Ce guide fait partie du commun de la connaissance et est sous licence CC BY-SA 4.0. Cette licence exige que les réutilisateur·ices mentionnent le travail de l'auteur, tout en leur permettant de distribuer, remixer, adapter et développer le contenu, dans n'importe quel format ou média, même à des fins commerciales. Si d'autres personnes remixent, adaptent ou développent ce contenu, elles doivent publier leur travail sous la même licence, afin que le savoir reste dans le domaine des communs.

Ainsi, tout le monde est libre de partager, vendre, modifier et imprimer ce guide, à condition d'en mentionner la source et de respecter la même licence.

Si vous souhaitez contribuer à ce travail, voici quelques suggestions :

1. Formez des groupes de lecture, des cercles de récits, et des rencontres au coin du feu avec les jeunes et les doyen·es.
2. Réutilisez, remixez et partagez ces idées, ainsi que les logiciels et matériels à code source ouvert qui permettent de mettre en œuvre des *bassins de ressources communes*.
3. Soutenez Grassroots Economics foundation, une petite fondation à but non lucratif basée au Kenya, par exemple, en semant des bassins sur Sarafu Network.
4. Suivez les protocoles ancestraux : exprimez vos engagements, créez, semez, et donnez un accès réciproque aux *bassins de ressources communes* qui vous tiennent à cœur.

L'économie des racines
Réflexion et Pratique

—

William O. Ruddick

10 Février, 2025

Traduction de l'anglais par
Aude Péronne - 10 Mai, 2025

La fondation Grassroots Economics

Mes notes

—

Et si nos transactions quotidiennes ressemblaient davantage à une célébration partagée qu'à une compétition? Et si les pratiques ancestrales de service mutuel, présentes dans les villages kenyans, les forêts amazoniennes et aux quatre coins du globe, pouvaient nous aider à transcender la rareté monétaire et à reconstruire des économies enracinées dans le soin?

Dans **L'économie des racines, Réflexion et Pratique**, William O. Ruddick révèle comment des communautés du monde entier ont discrètement préservé une immense sagesse. Une sagesse qui reflète la manière dont la nature s'organise pour prospérer. S'appuyant sur ses décennies de travail auprès du peuple Mijikenda au Kenya et sur son expérience mondiale en tant que défenseur des économies locales, l'auteur propose un cadre puissant pour se réapproprier notre capacité à mutualiser nos ressources et nos engagements.



À l'intérieur, vous découvrirez :

Comment les réseaux fongiques et les anciennes associations de travail rotatif (appelées Mweria au Kenya) mettent en lumière ces mêmes protocoles simples pour prospérer ensemble.

Des étapes pratiques pour cartographier les ressources de votre communauté, ensemercer des bassins de ressources communes et faciliter des échanges au-delà de l'argent.

Des histoires vécues qui montrent comment des personnes ordinaires utilisent ces approches pour renforcer leur voisinage, satisfaire leurs besoins essentiels et célébrer l'abondance partagée.

Des outils pour la médiation de conflits, l'évaluation de l'impact communautaire et le développement sur des plateformes numériques, tout en préservant la confiance collective.

Ce guide s'adresse à toute personne désirant tisser sagesse naturelle et outils modernes, revitaliser les systèmes de soutien mutuel et initier une économie où personne n'est laissé de côté. C'est une invitation à réapprendre l'art ancestral de la prospérité communautaire, dans laquelle chaque promesse faite et tenue nous rapproche d'un épanouissement collectif.